



ARCHIVES DE L'ÉGLISE DE FRANCE

Bulletin de l'Association des Archivistes de l'Église de France

106, rue du Bac, 75007 PARIS - C.C.P. 32.228.84 A La Source

Bulletin n° 38

Automne 1992

Cotisations et abonnements

- 1) Avec ce bulletin se termine l'année 1992 : retardataires, faites plus que diligence, s.v.p. !
- 2) Prière de verser immédiatement (afin d'éviter les rappels) ce qui concerne 1993 :

* 120 F. : la cotisation-abonnement 1993, pour les personnes physiques travaillant au service d'un fonds d'archives ecclésiastiques ou religieuses

* à partir de 150 F. : l'abonnement de soutien au bulletin 1993 pour les personnes physiques ou morales désireuses d'entretenir des relations avec l'Association

À régler à : Association des Archivistes de l'Église de France, C.C.P. 32.228.84 A La Source

en indiquant 1°) à quoi est destiné le chèque envoyé

2°) le nom et l'adresse du destinataire du bulletin (surtout s'il n'est pas le même que celui du titulaire du compte versant).

MEMENTO

- **dom Jacques Dubois**, bibliothécaire de l'abbaye bénédictine Sainte-Marie, de la rue de la Source (Paris 16e arrondissement), directeur d'études à l'École pratique des Hautes études, qui fut toujours très fidèlement attentif aux efforts de l'Association, décédé le 8 décembre 1991. Tous ceux et toutes celles qui ont eu recours à lui et à son obligeance en gardent un grand souvenir, que son épreuve finale de santé supportée n'a fait que grandir.

- **Père Albert Pouget** (1913- mai 1992), archiviste de l'Oeuvre des Orphelins-apprentis d'Auteuil: d'ascendance aveyronnaise, né le 2 avril 1913 à Gentilly, entré chez les Spiritains, prêtre le 26 août 1939, mobilisé; après quelques mois de ministère dans la banlieue parisienne, il part, missionnaire au Sénégal pendant quelque 35 ans; il rentre en France pour, après des mois d'hôpital et de convalescence, assumer la charge des archives de l'Oeuvre d'Auteuil (article ci-après).

- **Père Gabriel Masseboeuf** (1913- juillet 1992), archiviste diocésain du Puy: né à Saint-Cirgues en 1913, prêtre en 1937, enseignant chez les Maristes de La Seyne-sur-mer; revenu au Puy en 1966, professeur de mathématiques à la manécanterie en même temps qu'organiste-adjoint de la cathédrale; en 1978, il devient archiviste diocésain, reste passionné d'histoire locale et quasi spécialiste d'Odilon de Mercoeur, en même temps qu'il travaille sur les martyrs de la Révolution.

- **Raymond Darricau**, maître de conférence honoraire à l'université de Bordeaux III, avait contribué à enflammer les archivistes ecclésiastiques et religieux réunis les 18 et 19 septembre 1973 à Paris, pour les inciter à constituer l'association professionnelle, dont il a suivi l'essor jusqu'à ce que la maladie l'empêchât de participer à ses travaux. Il est décédé le 24 août 1992; ses obsèques furent célébrées à Notre-Dame de Verdélais, sanctuaire pour lequel il avait une particulière vénération et où il avait contribué à installer un musée d'art sacré (article ci-après).

- **Père Jean Mauzaize**, secrétaire général honoraire de l'Association, décédé le 24 octobre 1992 (sur ce religieux à qui tant d'archivistes ecclésiastiques et religieux doivent beaucoup, voir les pages suivantes).

Le Père Jean Mauzaize

(1917 - 1992)

Toute la famille des Archivistes de l'Église de France, diocésains, religieux, religieuses, auxiliaires laïcs, s'unit avec une profonde émotion et une immense gratitude à la peine et à la prière de la famille religieuse du cher Père Jean Mauzaize, o. f. m. cap., entré dans son éternité dans la matinée du 24 octobre 1992. Il avait été dès les origines, en septembre 1973, secrétaire général de l'Association ; et pendant près de vingt ans il ne cessa de lui apporter un concours fidèle, compétent et délicat, notamment à travers les cours qu'il a donnés tout au long des sept stages de formation archivistique spécialisée, organisés par l'Association et qui ont assuré la formation de plus de deux cents archivistes ecclésiastiques et religieux. L'accueil qu'il a toujours réservé à ceux qui recouraient à lui, les conseils judicieux qu'il a donnés à chacun et à chacune, l'assistance qu'il a procurée inlassablement sont dans toutes les mémoires.

Nous gardons très vif le souvenir de celui que nous avons connu d'abord sous le nom de Père Raoul (son nom de religion) de Sceaux: car il est né à Sceaux le 6 novembre 1917. Entré au noviciat des Capucins du Mans, il y reçoit l'habit le 4 septembre 1938 et y prononce ses premiers vœux le 8 septembre 1939; c'est à Tours qu'il émet ses vœux définitifs le 17 septembre 1942 et à Nantes qu'il est ordonné prêtre le 17 juin 1945. Après ses études de théologie, il est affecté au couvent de Paris-Molitor en 1946.

Dans les années 1946-1950, il suit les cours de l'École des Chartes. C'est alors, en 1948, qu'il est nommé à ce couvent de la rue Boissonade, qu'il ne devait plus quitter. Et, dans cette maison où il est appelé à exercer les fonctions d'archiviste provincial, il entreprend une réorganisation complète des archives. Dès cette époque, il met aussi sa compétence, dans son pays d'origine, le Berry (il a encore de la famille à Langé), au service d'archives et d'histoire locales. Il publie en 1953 un *Guide historique de Valençay, le château, l'église et le tombeau de Talleyrand*; en 1967 il classe les archives municipales de la commune, puis l'année suivante les archives du château; et en 1969 il donne à l'Académie du Centre une conférence sur *Talleyrand, châtelain de Valençay*, quelques mois après qu'il eut publié *Pages d'histoire sur Valençay et sa région*, ouvrage (de 370 pages, édité par le Syndicat d'initiative) qui devait lui valoir, au titre de l'année 1970, de recevoir le 2 mai 1973 le prix Guy-Vanhor (critique littéraire berrichon).

Lorsqu'en 1950 meurt le père Godefroy, laissant inachevée l'histoire de l'ancienne province capucine de Paris, le père Raoul prend le relais. En 1969, il fréquente l'École pratique des Hautes Études et en 1971 y présente sa thèse sur *Le couvent des Capucins de la rue Saint-Honoré (1574-1792). Étude topographique et historique*, prélude de la grande thèse de doctorat d'État qu'il soutient en Sorbonne, le 30 juin 1977, dans l'amphithéâtre Quinet, sur *Le rôle et l'action des Capucins de la province de Paris dans la France religieuse du XVII^e siècle* (à ce sujet, voir le bulletin VIII, 42 - 43).

Entre-temps, il a organisé, à Strasbourg en juillet 1967, une réunion des Archivistes capucins d'expression française; le compte rendu qu'il en avait rédigé (texte ci-dessous) rappellera l'intérêt de cette initiative. Dans son prolongement, il allait accepter d'étendre à la mémoire de l'Église de France le service qu'il rendait à ses Frères en saint François. Ainsi son nom reste-t-il attaché à la naissance, au développement, à la vitalité des organes qui auront donné - en France et même bien au-delà des frontières - une impulsion décisive à la transmission vivante des traces documentaires du passage, sous le sacrement de son Église, du Seigneur Jésus sur notre terre.

Ce qui l'animait, en effet, c'est la conscience de sa responsabilité d'archiviste religieux vis-à-vis de ce "service d'Église". Et il aimait à rappeler la parole de Paul VI à ce propos :

"Le souci qu'a l'Église de se rattacher à son passé fait partie du ministère apostolique; car le plus petit document conservé dans cet esprit devient un signe de sa présence au monde, un argument de sa mission, une trace du Corps mystique sur le chemin séculaire de l'Histoire".

Il ne coupait pas sa vie en deux : sa vie de chrétien religieux et prêtre d'un côté, et sa vie "professionnelle" d'autre part. Non ! Une telle dichotomie lui eût été insupportable; et ce serait faire injure à sa mémoire que de le prendre pour un schizophrène ! Sa tâche d'archiviste était véritablement irriguée par sa foi et sa vie religieuse, comme son "service ecclésial" - bien au-delà du domaine du "culturel" - était marqué par l'exigence scientifique de "rendre témoignage à la vérité" (la vérité de tout homme et de tout l'homme), qui est d'ailleurs bien dans la ligne de l'Évangile. C'est vraiment le même et unique mystère du passage du Seigneur et de la vie de son Esprit sur nos chemins d'hommes, qu'il scrutait et qu'il cherchait à retrouver et servir dans son travail ar-

chivistique, aussi bien que dans ce que certains de ses confrères croyaient devoir appeler "sa vie de prêtre", comme s'il n'était pas prêtre et religieux dans son service des archives et dans sa tâche d'historien, en même temps qu'homme de science dans ses responsabilités pastorales.

À l'heure où il nous quitte, peut-être est-il bon de souligner cet aspect. En effet, c'est bien un unique élan qui l'animait dans toutes ses activités : aussi bien dans son ministère sacramental (auquel certains pourraient avoir tendance à réserver le qualificatif de "sacerdotal" ou de "religieux") que dans son travail de recherches historiques ou archivistiques. Et à ce sujet, il y a même lieu d'apporter une précision.

Car ce travail, il l'a assurément poursuivi pour bien des archives proprement ecclésiastiques ou religieuses : au bénéfice, par exemple, de plusieurs congrégations religieuses, ou bien dans le cas des archives de l'Oeuvre pontificale de la Sainte-Enfance (cf. bulletin V, 13-19 ; IX, 11-14 ; X, 24-26) ou pour ce qui concerne celles du Congrès eucharistique international de Lourdes de 1981 (cf. bulletin XIX, 16-20). Mais il convient de ne pas oublier qu'il s'est attaché aussi à accomplir ce travail jusque dans ce service "humaniste" d'archives familiales auquel il est resté fidèle jusqu'au bout : il s'est employé par exemple en 1972 à classer les archives du château de Saint-Augustin (Château-sur-Allier), le chartrier des familles Guillon, Rolland, Arbourse et Cadier de Veauce seigneur de Saint-Augustin, du même coeur qu'il se mettait à rédiger en 1974 diverses notices pour le *Dictionnaire de Spiritualité*, et à reprendre en 1975 les archives d'une famille dauphinoise, les Maugiron, ou l'année suivante les archives d'Hozier et de Brissac. De même il classait, en 1986, les archives du château d'Ainay-le-Vieil (Cher). Sans oublier tant d'autres classements de fonds d'archives : dans l'Indre, les archives des châteaux de Veuil, d'Entraigues, le fonds Bertrand de Poulligny (à Sainte-Sevère-sur-Indre) ; ou - dans le département du Cher - les archives de Menetreol-sous-Sancerre, un fonds comme celui de Thauvenay, etc. En novembre 1975, il évoqua devant l'Académie du Centre "l'affaire du sieur de La Pivardière" ; et la presse locale de souligner la péroraison de l'exposé : "le conférencier sut ensuite élever ses propos en montrant comment cette affaire était le reflet de son époque où se dégrade la moralité, où apparaît le libertinage philosophique qui entraînera la dépravation des moeurs des derniers règnes de la monarchie française".

Ces études locales ne le dispensaient pas d'apporter les mêmes exigences de discernement et de travail intense dans ses voyages à l'étranger : en Éthiopie où il classa les archives des Capucins, en Turquie en 1985 et l'année suivante au Zaïre d'où il est revenu par le Togo en février 1987. Il ne faudrait pas non plus oublier que c'est dans le même temps, du même coeur et du même élan, qu'il poursuivait des recherches et publiait des travaux sur nombre de capucins, et qu'il se plongeait dans la vie de Mgr Daniel Comboni, le fondateur de ces missionnaires comboniens qui avaient attiré son attention par suite de la présence de certains de leurs étudiants chez les capucins de Paris et de leur proximité apostolique en Afrique avec certaines missions capucines.

Toutes ces investigations lui ont fourni d'ailleurs la matière de plus de deux cents articles, monographies, biographies, etc., ainsi qu'en témoignent par exemple la collection de la *Revue de l'Académie du Centre* (de Châteauroux) - qui doit encore faire paraître prochainement un de ses derniers articles -, ou bien le fichier de la bibliothèque des Capucins de la rue Boissonnade.

C'est aussi du même coeur sacerdotal et religieux qu'il servit longtemps d'aumônier aux Franciscaines Oblates du Sacré-Coeur de la clinique Saint-Raphaël, de la rue Blomet dans le 15^e arrondissement de Paris, ou bien qu'il fut - et jusqu'à l'extrême limite - confesseur des Petites Soeurs des Pauvres. Quant aux retraites de première communion qu'il prêchait chaque année depuis 1946, elles n'étaient à ses yeux qu'un autre secteur du même service ecclésial, du même ministère apostolique qui lui incombait au titre de prêtre et religieux capucin. Qu'il s'agisse des retraites à Lye, Villentroys et Luçay-le-Mâle (Indre) entre 1952 et 1965, ou à Loché-sur-Indrois (Indre-et-Loire) de 1962 à 1989, cette constance même, pendant plus d'un tiers de siècle, révèle à elle seule une exigence intérieure qui n'était pas étrangère à celle de son travail archivistique ou historique, mais qui - bien au contraire - révélait l'âme qu'il y apportait et manifestait le coeur que savaient découvrir tous ces fidèles du "Père Jean" : "Il laisse, a-t-on pu écrire, dans toutes ces contrées un souvenir fervent : bonté, amabilité, foi simple que les gens de toutes ces paroisses n'oublient pas. Que de gens a-t-il aidés spirituellement, avec qui il a correspondu, qu'il a visités lors de ses séjours dans l'Indre, par exemple lorsqu'il venait au château d'Entraigues dans la famille du Passage. Et comment ne pas évoquer ces enfants de Loché, qui l'appréciaient beaucoup, qu'il suivait dans leur adolescence et avec qui il correspondait fidèlement ? Partout il était reconnu pour son savoir, pour son érudition ; et il ne se refusait pas quand il s'agissait de donner des conférences dans les milieux les plus simples" (témoignage de M. F., qui a eu la bonté de nous

faire parvenir quelques documents reproduits ci-après).

Travailleur intellectuel acharné, du même coeur que religieux fervent et apôtre des humbles : telle est bien la leçon et tel est bien l'exemple qu'il laisse, par-delà sa famille religieuse, à toute l'Église de France. Si paradoxal cela soit-il aux yeux de ceux qui seraient portés à méconnaître l'un ou l'autre aspect, cela est.

En outre, il y a peut-être lieu aujourd'hui de préciser que ce témoignage, il a eu à le rendre au prix d'une exigence qui pour l'essentiel est restée son secret, à peine entrouvert dans ses dernières semaines : c'est, en effet, dans un corps assez éprouvé qu'il lui aura fallu vivre son goutte à goutte journalier.

A l'heure donc où il passe au-delà du voile, faut-il ajouter que tous se plaisent à rappeler son commerce aimable et ne dédaignant pas l'humour ? D'autant plus que cette présence d'un capucin du XVII^e siècle parmi nous n'était pas anachronique ; elle nous était même d'autant plus chère et accessible que l'homme restait empreint de la délicatesse qu'il apportait à ses relations.

Qu'il soit, en effet, permis de rappeler quelques traits. Par exemple, ce pari entre archivistes : "Le Père Mauzaize allait-il venir avec son costume civil (râpé à souhait d'ailleurs par esprit de pauvreté franciscaine) ou avec sa bure ?". Les paris étaient ouverts ; l'enjeu était une bonne bouteille de vin d'Anjou (qui de toute façon allait avoir une "sépulture ecclésiastique"). Or, si le Père Mauzaize apparut avec sa bure, c'est parce que, sachant que tel autre religieux serait présent - et inévitablement avec sa bure - , il ne voulait pas que l'autre fût seul dans cette tenue ! Autre exemple de son attitude et de sa délicatesse : bien involontairement il avait un jour blessé d'autres archivistes ; s'en étant aperçu avant même qu'eux mêmes n'en prissent conscience, il n'eut de cesse que fût effacée la page qu'il avait malencontreusement écrite. Cette magnanimité, il la portait d'ailleurs très loin. C'est ainsi que, alerté sur un emprunt qu'un "chercheur" avait fait à un apport important de sa thèse en se gardant de le citer pour pouvoir se glorifier de cette "trouvaille", il répondit substantiellement : "C'est son problème ; ce n'est pas le mien. Mon problème était celui de l'historien ; et je me devais d'apporter à l'histoire les documents que j'avais découverts ; je l'ai fait. Son problème à lui, c'est maintenant de donner les références de ses sources et de rendre à ses devanciers ce qu'il leur doit. Par souci de vedettariat, il préfère donner à penser qu'il est l'auteur de la découverte, c'est son problème ; ce n'est pas le mien." Et ce dernier trait n'est pas le seul de ce genre (serait-ce parce qu'il était un "historien-prêtre" ?), dont il eut à souffrir dans sa carrière scientifique... C'est jusque-là que le Père Jean Mauzaize poussait la délicatesse envers les personnes. Son rayonnement était patent ; la source de ce rayonnement, il est sans doute permis aujourd'hui de la faire connaître à ceux qui n'en avaient pas perçu le prix !

Même si, parmi ceux qui lui doivent beaucoup, il en est qui ont vivement regretté de ne pouvoir être présents le jeudi 29 octobre à la cérémonie des funérailles, du moins plusieurs archivistes ecclésiastiques et religieux, auxquels s'étaient joints MM. Michel Duchein et Gildas Bernard, inspecteurs généraux honoraires des Archives de France, ont-ils pris leurs dispositions pour venir rue Boissonnade, voire aussi jusqu'au cimetière Montparnasse, témoignant ainsi de la gratitude, de l'estime et de la fidélité des Archivistes de l'Église de France et de la communauté archivistique française à cet authentique serviteur de la science des hommes et de l'Église des croyants.

Mgr Charles Molette

1^{er} novembre 1992 .

Voici la lettre que le père Jean Mauzaize adressait au président de l'Association pour accompagner son article sur "Les capucins et la science au XVIII^e siècle" (donné ci-après) :

+ Paris le 2 mai 1992

Cher Monseigneur ,

Au début de l'année vous m'aviez demandé un texte pour notre Bulletin. En dépit de mon activité intellectuelle très réduite, je vous adresse l'article suivant, vous laissant le soin de décider s'il mérite insertion.

Ma santé se maintient et l'on met de grands espoirs dans le traitement de chimiothérapie. En mai on commencera la 6^e cure qui sera suivie d'une échographie très poussée. Ce sera la fin du traitement. Ensuite? Mon état cardiaque semble meilleur et les crises d'angine de poitrine ont cessé depuis plusieurs mois, mais la mauvaise circulation a provoqué de l'oedème dans la jambe gauche, ce qui me gêne pour la marche. Seulement là encore cette question semble en régression.

Je me recommande à votre fidèle prière , vous assurant de la mienne et de mon religieux souvenir .

fr. Jean Mauzaize

Notre Frère, le Père Jean Mauzaize ... *

Nous ne la verrons plus, cette haute silhouette, un peu penchée en avant - à la démarche mesurée, recueillie : notre Père Jean n'est plus parmi nous ! De longs mois de maladie, de longs jours d'agonie ont eu raison de ce corps qui, jadis, avait lutté contre un autre fléau : la tuberculose, laquelle lui avait pris un poumon. Toutes les raisons physiques auraient permis à notre Frère de se ménager, de vivre en une semi oisiveté, à l'abri de toute fatigue. Au contraire, le premier regard que nous portons sur lui nous montre un travailleur tout particulièrement donné dans ce domaine de l'érudition historique où il conservera une renommée.

Né en 1917, profès en 1939, prêtre en 1945, notre Frère ne pouvait être destiné à la prédication en raison de sa mauvaise santé. Assigné au couvent de la rue Molitor à Paris, il suivit de 1946 à 1950 les cours de l'Ecole des Chartes. Nommé Archiviste des Capucins de la Province de Paris, il vint donc dans cette maison : il y réorganisa le service des Archives - tout en se mettant à la disposition des chercheurs, attirés par sa compétence et son affabilité. De ses cours suivis à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, il sortit en 1971 une première thèse sur l'Histoire du Couvent des Capucins de la rue Saint-Honoré à Paris. Le 30 juin 1977 il soutenait en Sorbonne une thèse de Doctorat d'Etat sur le Rôle des Capucins de la Province de Paris dans la France religieuse du XVIIème siècle. Si en juillet 1967 le P. Jean avait organisé à Strasbourg une réunion des Archivistes Capucins d'expression française, - il fut, dès le début, très actif dans la fondation, l'organisation et la vie des Archives de l'Eglise de France ; sa devise, en écho à une parole de Paul VI, lui plaisait : "*Servata tradere viva*", c'est-à-dire "transmettre vivantes les richesses reçues du passé". De fait, pour le P. Jean, les Archives n'étaient pas choses mortes ; mais, bien au contraire, membres vifs du Corps mystique du Christ, l'un des nombreux aspects du sacrement de l'Eglise, dont la garde et la communication est service et apostolat. Utilisant les Archives à lui confiées, mais aussi tant de dépôts - nationaux, départementaux ou privés - le P. Jean pouvait écrire, et il écrivit beaucoup.

Son intérêt débordait l'histoire des Capucins, l'histoire de l'Eglise même, pour s'aventurer - mais avec sûreté - dans le domaine profane, l'héraldique, la sigillographie, l'archéologie. On lui confia le classement d'archives de châteaux et de familles, dont les inventaires sont à la disposition des chercheurs dans la série AP des Archives nationales. Il fut aussi chargé d'organiser le dépôt de l'Oeuvre de la Sainte Enfance... Ces tâches lui valurent des distinctions honorifiques : chevalier des Arts et des Lettres, Mérite national, médaille "Pro Ecclesia et Pontifice".

Tous ces travaux n'empêchaient pas notre Frère de se tenir au courant de la culture profane. Sa distraction était d'aller de temps à autre au Théâtre Français, à l'Opéra ou à un prestigieux concert. Cet érudit religieux était un humaniste, un amateur d'art.

Pour nous chrétiens ici rassemblés, portons sur notre Frère un deuxième regard. Il vise le religieux. Tant de travaux, de publications, de colloques, de rencontres particulières n'écartèrent jamais le P. Jean des obligations de sa vie religieuse. Il était pauvre, vêtu comme un indigent ou fidèle à porter une vieille bure. Il était bon ; toujours prêt à rendre service, humblement, lui qui - s'il avait été dans le monde - aurait reçu tant d'égards et tant d'honneurs. Surtout, il était pieux - au point qu'on sentait émaner de lui une spiritualité

* Texte de l'homélie, préparée par le P. Willibrord-Christian Van Dijk et lue par le P. Louis Dussaut, le jeudi 29 octobre 1992, à l'occasion de la messe d'adieu à leur frère le P. Jean Mauzaize, o.f.m.cap., du couvent des capucins de la rue Boissonade (Paris 14e).

vivante. Quelle spiritualité ? Franciscaïne, bien sûr ! Mais, comme ce point est délicat à aborder ! Nous nous souvenons de cette fidélité à l'Office, à l'Oraison, à la concélébration eucharistique... Or, lorsqu'il s'agit d'un homme né en 1917, formé selon les anciennes traditions de l'Ordre, amoureux de l'histoire, la question se pose inmanquablement, même avec toute la discrétion voulue : comment chez un tel homme s'est opéré le grand tournant d'après Vatican II ? Si certaines des paroles du P. Jean nous laissaient entendre qu'il avait une nostalgie du passé, le témoignage qu'il donna dans sa vie fut celui d'une parfaite soumission à l'évolution de la vie. S'il gardait l'habitude de lire en latin les parties du bréviaire non solennisées au chœur, sa ponctualité aux offices communs était un partage de la vie de l'Eglise, de l'Ordre, de la Fraternité.

Peut-être pouvons-nous mieux comprendre cela en remarquant que la spiritualité de notre Frère était teintée de l'esprit bénédictin. N'allait-il pas faire retraite à Fortgombauld ? N'avait-il pas des amis à l'Abbaye de Solesmes ? Mais cela ne gênait en rien sa fidélité à saint François et à la tradition capucine.

Ajoutons un dernier trait à cette esquisse spirituelle pour souligner l'admiration du P. Jean à l'égard de Mgr Comboni, dont il écrivit la biographie ; et à l'égard de ses fils, les missionnaires comboniens, qui lui ont rendu cette confiance et cette affection : ils l'ont invité à leur prêcher des retraites jusque en Egypte et au Zaïre.

Une spiritualité large, donc, souple, sans sectarisme ni fantaisie, mais empreinte de la liberté évangélique totale : contemplation, liturgie, mission.

Au moment de terminer cette évocation de notre P. Jean, il faut reprendre une parole de saint Paul, au verset 3 du 3ème chapitre de la lettre aux Colossiens : "Votre vie est cachée en Dieu avec le Christ". Après nous être apparu comme homme et comme religieux, maintenant le P. Jean s'offre à notre regard comme prêtre.

Ici un trait s'impose à nous, ses familiers : le jour même où il devait entrer à l'hôpital pour n'en pas sortir vivant, le P. Jean est allé accomplir son ministère de confesseur auprès des Petites Soeurs des Pauvres, de la rue de Picpus. Voilà le prêtre dont la vie personnelle est cachée en Dieu par l'exercice même du sacerdoce de Jésus Christ. Tout pour lui d'ailleurs revêtait une allure sacerdotale : son travail ; ses relations amicales si courtoises, si affectives ; sa prière liturgique ou personnelle : tout en lui était sacerdotal, à l'image du sacerdoce de Jésus Christ caché, mystérieux, dans la majesté divine, dans l'amour divin. La fréquentation des Capucins du Grand Siècle ne pouvait pas ne pas imprégner le coeur de notre Frère. Il s'apparentait aux Benoît de Canfeld, Laurent de Paris et Joseph du Tremblay - en même temps que la tendresse des saints du Moyen-Age se reflétait en toute son attitude. Une vie cachée en Dieu avec le Christ : saint Paul le dit de tout baptisé - à plus forte raison pouvons-nous le dire de notre Frère, prêtre, religieux et savant.

Puisse son souvenir nous stimuler, qui que nous soyons, à une vie de travail, de prière et de service - comme fut celle du Père Jean Mauzaize.

fr. Willibrord Van Dijk

Réunion des Archivistes capucins d'expression française

(Strasbourg, 18 - 20 juillet 1967)

La révision des Constitutions de l'Ordre, l'adaptation des cadres de classement de nos Archives à des documents nouveaux secrétés par de nouvelles institutions (APEF, CPR, etc...), les relations de plus en plus suivies des évêques et des supérieurs religieux, en même temps que le besoin de comparer les méthodes réciproques ont incité le Rme P. Général à préparer un Congrès des archivistes de l'Ordre par des réunions nationales d'archivistes provinciaux. C'est ce qui fut réalisé les 18, 19 et 20 juillet au couvent de Strasbourg.

C'est dans une atmosphère fraternelle que se déroulèrent ces journées d'études, rendues plus agréables encore par la délicate charité du T.R.P. Gardien et des religieux du couvent à l'égard des participants. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression sincère de la gratitude de ces derniers.

Les communications dont il fut donné lecture ont été, certes, des plus intéressantes, mais le véritable travail fut celui qui résulta des échanges de vues et des discussions qui les suivirent. Celles-ci se révélèrent fort profitables, d'autant plus que chacun exposa ses difficultés, ses méthodes, ses projets ses solutions à tant de petits problèmes que pose notre charge. On insista, surtout, sur les rapports que tous souhaitent plus étroits, avec l'administration provinciale.

A ce sujet, on se rendit compte également de la grande utilité qu'il y aurait eu pour tous de voir les secrétaires provinciaux, avec qui les archivistes travaillent en étroite collaboration, venir prendre part à ces sessions.

Etaient invités à la réunion : les PP. Basile (Lyon), Béda (Suisse), Bernard et Bruno (Alsace), Félix (Savoie), François Solano, Vic. Sec. général, Gabriel-Marie (Canada), Gerlach (Hollande), Laurent (Wallonie); Placide (Belgique), ex-archiviste général, Raoul (Paris), Robert (Savoie).

Le Rme Père Robert, ex-Définiteur général, et le P. Béda s'étaient excusés pour raison de santé.

La session a été ouverte le 18 juillet par le P. Raoul, secrétaire, et la matinée entière fut consacrée au travail. L'après-midi également et pour cause ! Le Secrétaire ayant demandé à M. François Himly, directeur des services d'archives du Bas Rhin, de faire bénéficier les confrères d'une visite de son dépôt et de l'accompagner d'un exposé sur le fonctionnement et l'administration d'un dépôt moderne, cette visite dura de 15 h. à 19 h. Tous en tirèrent le plus grand profit. M. Himly commença par un exposé général sur la constitution des collections : papiers de l'Ancien Régime et versement des papiers modernes par les bureaux de la préfecture et 58 administrations extérieures. Un exposé suivit ensuite sur le service éducatif qui réunit, sous la direction d'un professeur, des élèves de l'enseignement secondaire mis ainsi en contact direct avec des fac-similés de documents d'histoire nationale ou régionale.

Puis ce fut la visite de quelques travées du dépôt et l'étude de la disposition matérielle des séries, l'atelier photographique, enfin le service de restauration et de moulage des sceaux, qui fit l'admiration de tous, tant est grand l'intérêt que présentent ces petits objets de cire, non seulement sous le rapport de l'iconographie, mais encore sous celui de l'histoire et de la topographie des villes, l'ameublement, etc.

M. le Directeur des services d'archives du Bas Rhin avait poussé l'amabilité jusqu'à prendre, lui-même, l'initiative d'organiser, à l'intention de ses visiteurs, une petite exposition de documents relatifs aux Capucins d'Alsace avant la Révolution. J'eus le plaisir de voir mentionner les travaux de notre P. Armel d'Etel († 1938).

Le lendemain fut une journée de repos, consacrée, sur l'initiative du T.R.P. Gardien de Strasbourg, à une promenade en Alsace : visite de deux églises modernes, catholique et protestante, rapide incursion au dépôt d'Archives du Haut Rhin, ce qui fut l'occasion pour le secrétaire, de revoir un compagnon d'études en la personne de M. Christian Wilsdorf, Directeur des services d'archives du département où l'on put voir l'atelier de restauration des documents et le fonctionnement du laminator Barrow.

Puis, ce fut la visite du prestigieux musée d'Unterlinden, de Colmar, dont le couvent des Dominicaines, qui abrite ses collections, est à lui seul un chef-d'oeuvre. Enfin le déjeuner nous réunit autour de la table fraternelle du joli couvent de Colmar dont on admira la chapelle, moderne rotonde aux lignes harmonieuses. L'après-midi, notre conducteur infatigable, nous menait non pas dans un de ses châteaux - burgs - vestiges du vieux monde féodal, car des travaux s'y opposaient, mais à l'ermitage de Dusenbach, à flanc de coteau, dans la montagne, où nous fûmes l'objet de l'exquise hospitalité des religieux du couvent. C'est de ce petit ermitage que les congressistes adressèrent un télégramme au Rme Père Général pour le remercier de la bénédiction dont il avait bien voulu les honorer. Le pèlerinage au Mont Sainte Odile, d'où le regard se repose sur la plaine d'Alsace, clôtura cette journée.

Le 20, après une matinée de travail, les congressistes se séparèrent, non seulement heureux de cette réunion, mais surtout du travail accompli, gardant aussi le meilleur souvenir de leur séjour à Strasbourg et de l'accueil si fraternel qui leur fut réservé.

fr. Raoul

Rappel : "Propos sur les Archives", Liens Fraternelles n° 8, avril-mai 1966

"A propos des Archives conventuelles", L.F. n° 12, avril 1967

Souvenirs d'un temps révolu ...

(texte original inédit)

Ce fut au printemps de 1955 que je rencontrai pour la première fois l'abbé Bourderieux. Depuis deux années, j'assurais à Villentrois la préparation des enfants à la Communion solennelle, et l'abbé Antony Delalande, bien connu alors dans toute la région environnante, m'avait introduit dans sa famille, puisque Me Huguet, son neveu par alliance, dirigeait l'étude notariale. C'est dans ce foyer si amical où M. le Curé et moi allions passer les soirées après les journées parfois épuisantes de la retraite de Communion, que je devais rencontrer pour la première fois le curé de Loché-sur-Indrois.

Quelques mois auparavant, j'avais tenté la rédaction de quelques notes sur l'histoire des environs de Langé - pays de ma famille - et de Valençay. Ces notes recueillies à la hâte au cours des vacances et puisées aux Archives départementales de l'Indre, se trouvaient être parsemées d'erreurs qu'un spécialiste de l'histoire des anciennes familles seigneuriales de la région ne pouvait pas ne pas apercevoir ni laisser passer. Ce malheureux texte fut communiqué à l'abbé Bourderieux qui, ami de l'abbé Delalande et de sa famille, voulut me voir, désir qui se réalisa lors de son premier passage à Villentrois. Telle fut l'origine de nos relations. Je me vis donc un jour en présence d'un prêtre vêtu d'une douillette noire, coiffé de sa barrette, un cache-col autour du cou. Ce qui me frappa d'emblée, ce fut son sourire et son regard où ne s'exprimait aucune curiosité mais bien plutôt une extrême bienveillance, teintée même d'une douce ironie. Au cours des années qui suivirent, nos relations se bornèrent seulement à de simples échanges de lettres relatives à l'histoire du pays et à la refonte de mon malheureux texte, quand, au début de 1962, l'abbé Bourderieux m'écrivit afin de me demander s'il me serait possible de venir à Loché l'aider à préparer la Communion des enfants. Je pus lui répondre affirmativement, car, à cette époque, l'abbé Delalande avait quitté Villentrois pour Issoudun et la retraite de la paroisse de Luçay-le-Mâle que j'assurais encore, me laissait la possibilité de répondre positivement à M. Bourderieux et de me rendre à Loché où la Communion avait traditionnellement lieu le dimanche après la fête de l'Ascension.

Ce fut un jour du mois de mai qu'il vint me chercher au presbytère de Luçay dans sa 2 CV grise déjà remplie d'enfants qui l'accompagnaient, et je ne fus pas plus tôt installé que l'abbé commença à m'énumérer les anciennes familles seigneuriales de la région, leurs alliances, leurs gloires et leurs malheurs, sans oublier les lieux-dits, les faits saillants dont ils avaient été le théâtre me faisant admirer les sites paisibles, empreints d'une paix profonde et quelque peu nostalgique de notre Berry. Après avoir salué, au sortir de Luçay, le domaine de Charnay qui garde encore une certaine distinction, nous traversâmes Ecuillé où l'abbé devait, quelques années plus tard, oeuvrer avec ténacité pour la sauvegarde de l'ancienne église et la restauration de son admirable porche roman.

Enfin, Loché apparut avec son église à proximité de l'Indrois. La mélancolie un peu mystérieuse faisait place ici à la grâce souriante de la Touraine rendue encore plus humaine par le sourire et la simplicité des habitants. Loché était une grande famille dont l'âme était le cœur et le sourire de son curé. A cette époque (1962), une maison à un étage située sur la route de Montrésor, sur un terrain en légère déclivité, constituait le presbytère. Située à quelque 400 m. de l'église, elle se faisait remarquer par l'étroitesse de ses pièces. Ce qui me frappa en entrant, ce furent les oeuvres d'art qui l'ornaient : tableaux, portraits, dont celui de l'abbé Paul Fay, curé de Saint-Pierre-des-Corps, par le peintre Lenz. M. Bourderieux vouait, en effet, une profonde reconnaissance à son ancien curé qui avait eu une profonde influence sur la formation artistique de son vicaire. Dans ce presbytère, on pouvait admirer quelques meubles anciens,

des estampes, un grand et précieux armorial et une bibliothèque dont la richesse brillait moins par l'éclat des reliures que par la densité des oeuvres qui la composaient : généalogie, histoire générale et locale, grandes collections scientifiques comme l'*Histoire généalogique et chronologique de la Maison royale de France*, le *Glossarium* de Du Cange, un Froissart grand in-folio, et les revues historiques des départements voisins, sans compter, surtout, les innombrables dossiers généalogiques agrémentés de photos de manoirs, richesse documentaire de première valeur pour l'étude des familles seigneuriales, sans oublier de nombreux recueils d'actes notariés, de plunitifs d'audience, de pièces de procédure des anciens greffes où l'abbé devait puiser la matière de ses articles, et plus tard de son ouvrage sur la *Touraine et le Berry d'autrefois*.

Le soir, nous nous installions dans son bureau - où, certaines années, il faisait encore bien froid ! - et là, l'abbé Bourderieux se laissait aller au fil de ses souvenirs, ou ne résistait pas à la tentation de me lire quelques-uns de ses articles, quelques faits dont la région de Loché avait été le théâtre, et je crois encore l'entendre me lire, de sa petite voix légèrement chantante, avec un léger sourire sur les lèvres, l'histoire des brigands d'Aubigny auxquels il rattachait l'énigmatique enlèvement du sénateur Clément de Ris. Mais l'érudit n'oubliait pas pour autant qu'il avait charge d'âmes et qu'il était spécialement chargé des enfants. Ah ! comme il les aimait et savait les intéresser, agrémentant ses instructions de chants, - car on chantait beaucoup à Loché - d'histoires et de répétitions. L'abbé avait reçu du Ciel le don de parler aux enfants, et, avec des mots très simples, savait monnayer l'Évangile, faire connaître le Seigneur et préparer les jeunes coeurs à Le recevoir. Et puis, au cours de la retraite, il y avait les récréations et les jeux. A cette époque, l'abbé ne craignait pas de se mêler aux parties endiablées tant que son coeur le lui permit.

Quelques années plus tard, il quitta le presbytère de la route de Montrésor pour aller habiter à côté de l'église dans une ancienne maison de maître, ce qui lui évita les allées et venues du presbytère à l'église. Cette nouvelle maison possédait, à l'arrière, un petit parc et un jardin où il travaillait aussi manuellement, activité qui était pour lui un dérivatif et un exercice physique qu'il appréciait. C'est dans ce jardin, parmi les massifs de buis qui entouraient quelques motifs sculptés, et à l'ombre de beaux arbres, dont un saule pleureur, que se déroulaient les récréations qui rythmaient les exercices de la retraite. Quelle attention pour ses arbres et ses bordures de buis ! Il se révélait alors impitoyable pour les retraitants assez hardis pour sauter, dans l'ardeur du jeu, par-dessus les bordures ou se cacher dans les massifs. Parfois, on entendait : "Eh ! vous, là-bas, arrêtez de sauter par-dessus les haies, venez par ici". Et, à une récidive : "Mille pétards de bombe, viens ici, toi !" On entendait alors l'abbé tempêter et réprimander, faire acte d'autorité qui, d'ailleurs, ne durait pas.

Nous prenions les repas du midi chez d'aimables paroissiens, ainsi le voulait l'usage. Aussi, à midi, alors que les enfants rentraient chez eux pour revenir ponctuellement à 14 h., nous partions déjeuner à 4 ou 5 kms dans la campagne dans des foyers où l'on se retrouvait chaque année. Un jour, c'était dans un domaine situé sur le territoire de l'ancienne paroisse d'Aubigny où s'était déroulé en 1791 un crime crapuleux, et où il fallait, pour y parvenir, traverser une région quelque peu accidentée. Les autres jours, nous étions les hôtes d'une famille au dévouement admirable, qui habitait la Haute-Lande, sans oublier, enfin, d'autres paroissiens amis qui nous réservaient un souriant accueil à la Haute-Touche.

Dans ce nouveau presbytère, nous passions les soirées, soit dans le bureau de l'abbé, soit dans la salle à manger. Ce bureau fut longtemps sa chambre, dont le meuble principal consistait en un lit à colonnes qui lui avait été donné par la famille Hugué, lit que je vis longtemps au presbytère de Villennois. Là encore, la pièce était décorée de portraits : le prince de Talleyrand,

un magnifique portrait d'un visiteur général de l'ordre des Feuillants, une mystérieuse carmélite jamais identifiée, une tapisserie moderne réalisée par les artistes de l'abbaye de Villiers, et, surtout, un portrait du plus illustre prédécesseur de l'abbé : Michel de Marolles, abbé de Villeloin et ancien curé de Loché. Plus tard, quand l'abbé prit pour chambre celle du premier étage, laquelle avait vue sur la place, il retrouvait encore près de son lit son cher Marolles, une ravissante estampe représentant Alphonse de Richelieu, frère du ministre de Louis XIII, cardinal lui aussi et archevêque de Lyon. L'abbé se plaisait à rappeler que, parmi les familles seigneuriales voisines ensevelies en l'église de Montrésor, se trouvaient des comtes Du Bouchage. C'est alors que j'eus l'idée de lui offrir la photo d'un portrait du P. Ange de Joyeuse, capucin qui avait été, avant la mort de son épouse, comte du Bouchage et grand-maître de la garde-robe d'Henri III. Mort aux portes de Turin, la dépouille du P. Ange avait été ramenée en France, mais les Pères capucins de Turin actuels conservent la tunicelle du défunt, ce fut un fragment de celle-ci que je pus offrir au cher curé de Loché avec la photo du portrait du P. Ange de Joyeuse.

Certaines années, même au mois de mai, le froid était encore persistant dans cette vieille maison, aussi restions-nous blottis dans la salle à manger autour d'un radiateur électrique, devant le beau buffet Henri II qui était, avec une descente de croix, le principal ornement de la pièce. Inoubliables soirées ! Grâce à la parole étincelante de l'abbé Bourderieux, à ses souvenirs, à son art de raconter, le temps passait bien vite. La famille de Maussabré lui ayant fait don d'un vrai chartrier, démuné, à vrai dire, de tout classement et de tout inventaire, ce furent ces documents d'archives qui nous firent, combien rapidement, passer ces soirées. Certains soirs, l'abbé puisait dans le bas du buffet une brassée de parchemins et de papiers anciens que nous placions sur la table, et c'est alors que commençait un long régal paléographique.

D'autres fois, l'atmosphère se révélait moins austère et la poésie présidait à nos conversations et à nos lectures : l'abbé lisait ses poèmes, ceux de son grand et regretté ami René Guyonnet, lequel ne se privait pas d'écrire un quatrain au dos des enveloppes qu'il adressait à son ami. D'autres fois, c'étaient les poèmes de l'abbé Pilté qui faisaient l'objet de nos délassements. Le chanoine Edmond Pilté, qui était né à Pierrefitte-sur-Sauldre en 1884 pour finir curé de Monteaux et mourir nonagénaire à Blois en 1975, était un amoureux de sa Sologne natale. Il avait été aussi le curé et l'ami d'un grand érudit blésois, le vicomte Joseph de Croy, archiviste-paléographe qui devait laisser nombre d'études en particulier sur les archives de la chambre des comptes de Blois (+1958). Poète et bibliophile, l'abbé Pilté était un ami de toujours de l'abbé Bourderieux qui retrouvait en lui ses propres goûts, son même amour des livres anciens et des vieilles pierres. C'est, en effet, plus de 6000 poèmes jetés presque chaque jour sur des carnets ou des feuilles volantes, que laissa l'abbé Pilté, et ce fut un des grands mérites de René Guyonnet d'avoir pu éditer une plaquette de 79 poèmes sous le titre de : *O Sologne, O mon amour*. Mais j'entends encore la voix de l'abbé Bourderieux si doucement expressive et si pleine d'émotion contenue :

Comme je me sens loin des bois de mon pays
De la Sauldre qui brille et dans les prés serpente
Parmi les joncs, les cressons et la menthe
Et des chansons des pins embaumés que j'ouïs !

Les vieux genévriers par la mousse envahis
Et les nids de bouvreuils, troupe alerte et charmante
Dont, à deux pas de bourg, la lande s'agrémente
Connaissent mes regrets des jours évanouis.

Mais que dire des cérémonies de Première Communion ! Le dimanche matin, tout était prêt, et chacun, enfants et familles sentaient que quelque chose de

grand et de beau allait se dérouler. Les trois cloches actionnées par des jeunes lançaient sur la campagne tourangelle leurs ondes sonores, créant une atmosphère de joie légèrement teintée de mélancolie, car cette grande fête, comme toutes les solennités de cette terre, serait passagère. Ce matin-là, la joie du pasteur était alors sans mélange à la vue de l'église pleine, à entendre des cantiques peut-être surannés mais dont les paroles n'arrivaient heureusement pas à la platitude de chants plus modernes. Oh ! il y avait bien parfois quelques ratés, mais l'on se reprenait bien vite. L'abbé Bourderieux réaccompagnait les enfants sur la place avant d'aller, en surplis et en étole, bénir les brioches à la boulangerie, puis, ensuite, monter rapidement dans sa 2 CV afin d'aller célébrer à Villedomain.

La cérémonie de l'après-midi, traditionnellement à 17 heures, qui comportait, après de courtes Vêpres, deux processions des enfants aux fonts baptismaux et à l'autel de la Sainte Vierge, se terminait par une réunion des enfants et des familles soit dans le jardin du presbytère, soir sur la place de l'église. Le moment était important. La foule finissant par faire silence, une voix d'enfant, puis une autre s'élevait pour les compliments d'usage que clôturait un cantique à Notre-Dame. J'ai retrouvé certains de ces compliments et j'y retrouve certaines phrases très caractéristiques de l'affection qui unissait les enfants de Loché à leur curé : "Ah ! Monsieur le Curé, si vous saviez comme c'est dur de quitter le catéchisme. Vous savez tant de choses que l'on passerait des heures à vous écouter"... "Inlassablement, vous nous avez appris qu'il fallait avoir une belle vie chrétienne, que savoir lire un beau livre, entendre une belle musique, écrire un beau texte, admirer un tableau (comme vous savez si bien le faire) sont des actions aussi précieuses que des cadeaux reçus". Cette tradition du compliment donnait surtout à l'abbé Bourderieux - et c'était le but qu'il poursuivait en maintenant cet usage - l'occasion de voir les familles, de leur causer, de revoir d'anciens paroissiens partis loin de Loché et que la Communion d'un petit parent ramenait au pays.

Le lendemain, après la messe d'action de grâces, pendant que certaines mamans venaient confier leurs difficultés à l'abbé, le prédicateur montait sur la route de Villeloin d'où l'on découvrait le village et la campagne environnante. M. Bourderieux aimait ces paysages tourangeaux empreints de grâce subtile et de douceur, et rappelait souvent que les grands artistes de la Renaissance s'étaient plu à contempler et à reproduire ces paysages paisibles, aussi faisait-il sienne l'opinion que Léon Daudet exprimait à leur endroit : "Je n'ai jamais marché au coucher du soleil sans me dire que cette étonnante luminosité faite d'orbes de pourpre, de violet et d'or rentrant les uns dans les autres, était celle des tableaux de Vinci et aussi des crépuscules de Florence, insaisissable à la fois par la plume, le pinceau et le son" (*Les Universaux, essai sur les mouvements et les figures des idées et des passions humaines*, Paris, 1935, p. 139). L'âme d'artiste de l'abbé Bourderieux vibrait devant la splendeur des paysages où il contemplait un pâle reflet de l'Eternelle Beauté qu'est Dieu.

Les cérémonies terminées, en ce lendemain des Communions, après le déjeuner pris chez les proches voisins du presbytère dans une famille dévouée où l'on savait, et avec quel art, préparer les escargots de Bourgogne, aux charmes desquels Gargantua eut bien certainement succombé, il fallait songer au départ. Monsieur le Curé me ramenait à Entraigues, commune de Langé où je logeais, et dont il connaissait parfaitement l'histoire, dont celle de la Belle-Emmurée du château du lieu, et sans manquer, au passage, d'évoquer l'ancien prieuré de Beaune entre Langé et Gehée. Ne retrouvait-il pas là un peu de sa terre natale : Luçay-le-Mâle n'était guère éloigné. N'aimait-il pas autant le Berry que la Touraine ?

Parfois, il me demandait de rester un jour de plus après la retraite afin de visiter des lieux qui lui étaient chers et qu'il désirait me faire connaître : le prieuré de Villiers et ses artistes qui firent don de la tapisserie qui réchauffait de ses vives couleurs les murs de son bureau. Il leur devait

également une Vierge en bois, moderne, qui orna l'église paroissiale, et dont le regard évoquait celui des icônes ouvert sur un monde invisible, et invitait le priant à dépasser les contingences terrestres. A plusieurs reprises nous sommes allés au monastère bénédictin de Fontgombault où nous connaissions deux moines amis, l'un qui vient de réaliser, après de nombreuses années de travaux et de recherches, une admirable monographie de la vieille abbaye berrichonne (1), l'autre, dont les ancêtres se trouvaient apparentés avec la famille seigneuriale de Langé, les Constantin et les Mathefelon. C'était aussi sa chère abbaye de Baugerais, ancien monastère cistercien, ou du moins ce qu'il en reste, que l'abbé affectionnait particulièrement, et dont Michel de Marolles, l'infatigable copieur et chercheur, avait été abbé commendataire. Nous poussions aussi jusqu'à Narbonne, sur la commune de Jeu-Maloches (Indre) afin de revoir la maison où se déroulèrent les scènes tragiques de l'affaire La Pivardière, drame qui défraya la chronique à l'époque de Louis XIV, et dont les traces de scellés demeurent les indubitables témoins.

Une année, l'abbé Bourderieux s'était enthousiasmé - ainsi d'ailleurs que le prédicateur - pour la belle et pure figure de Louis Le Picard de Phélyppeaux qui avait organisé en 1796 la Vendée de Sancerre, pris cette ville, participé à l'évasion du commodore anglais Sydney Smith et défendu ensuite Saint-Jean d'Acres contre Bonaparte, forçant ce dernier à s'éloigner. Or, ce jeune royaliste qui avait trouvé la mort au cours du siège, était né dans les proches environs de Fontgombault, mais en Poitou. L'abbé décida une année, au lendemain d'une Première Communion, d'aller visiter, ou mieux découvrir, le petit manoir où était né notre héros. nous allions, en conséquence entrer en Poitou.

Le "pèlerinage" s'effectua en deux temps, ponctué d'abord par la visite du manoir de la Cossonière sur la commune de Naillers, où Phélyppeaux passa sa jeunesse chez un de ses parents. Il faisait bien chaud ! L'abbé tout en causant et en évoquant faits et souvenirs, pensa que l'heure était venue de se restaurer et de se rafraîchir, ce que nous fîmes à l'ombre d'un petit bois. Si la faim se faisait sentir, la soif nous épuisait, mais l'abbé Bourderieux avait tout prévu. Ah ! ce vin de Touraine, comme nous l'apprécions ! Quel plaisir nous aurions eu, pensions-nous, si nous avions pu trinquer avec Rabelais et Ronsard.. ou même les réconcilier. Et en nous repbngeant dans la Renaissance, nous songions avec mélancolie qu'il ne nous serait jamais accordé, ne serait-ce que pendant vingt minutes, de connaître le contact et la conversation de François Ier ou d'Henri III ! Enfin, dans le courant de l'après-midi, nous parvenions au terme tant désiré, à ce petit manoir de La Brosse (Vienne), terme de notre pèlerinage, petit castel que nous avons pu visiter de haut en bas, flanqué d'une tour et d'un pavillon carré, mais qui garde encore la présence invisible du jeune chouan dont le souvenir est encore précieusement gardé et évoqué chaque année dans la région de Sancerre.

L'abbé Bourderieux fut essentiellement un humaniste, avec tout ce que ce terme contient de finesse, de science, d'urbanité, d'amour du Beau, du Vrai. Conservateur des objets d'art de l'Indre-et-Loire, il a travaillé à faire classer et sauver des chefs-d'oeuvre. Que n'a-t-il pas fait en faveur de la Pietà déposée aujourd'hui à Nouans ? Collectionneur, bibliophile averti, amoureux des livres et des documents, attentif à la conservation des monuments, soucieux de s'instruire, curieux du passé mais pour en tirer des leçons, il a peint des scènes de la vie de l'ancienne France à l'aide des pièces de procédure des greffes de Loches, de Chinon. Il songeait à réunir ces nombreux articles d'histoire locale et finit, enfin, par se rendre aux demandes de ses nombreux amis qui le pressaient de publier en volume tant de nombreux articles disséminés dans des revues. Aidé par son ami René Guyonnet, ce fut bientôt chose faite et en 1971

(1) P. Jacques de BASCHER, *L'Abbaye royale Notre-Dame de Fontgombault* (Poitiers, Ed. Oudin, 1991).

paraissait *Touraine et Berry d'autrefois. Scènes vécues de l'Ancien Régime*, où revivent gentilshommes et nobles dames, curés ardents à maintenir leurs droits, bandits de grand chemin, en autant de petites fresques de vie prises sur le vif. Ce travail lui fut, d'ailleurs, facilité par sa connaissance approfondie des anciennes familles seigneuriales et leurs généalogies, par ses lectures et ses voyages sur les lieux mêmes où se déroulèrent les vingt-sept affaires et faits racontés.

Ce serait, d'autre part, se méprendre sur l'abbé Bourderieux que de se le représenter comme avare de sa science et dissimulant ses richesses. Bien au contraire, sa correspondance le mettait en rapport avec nombre de chercheurs de tous les points de l'horizon : professeurs, historiens, généalogistes, étudiants en mal d'un sujet de thèse. Très nombreux aussi étaient ses visiteurs, à tel point que sa santé pourtant assez forte, en subit un contre-coup, mais jamais il ne se déroba, ni ne rebutait un visiteur venu lui demander renseignements et conseils ; d'autant plus que ces conversations commencées sur le plan scientifique, une question d'histoire ou de généalogie, aboutissaient au plan religieux, où le prêtre prenait la place de l'historien. Que d'âmes il a ramené vers Dieu ! Que de consolations il a apporté à des coeurs meurtris qu'une légitime pudeur empêchait de se livrer, mais que le prêtre, par sa parole, son tact, sa délicatesse amenait à s'ouvrir à la grâce et au pardon divin. Comme saint Paul, il savait se faire tout à tous, car il les aimait tous. Ne l'ai-je pas vu pleurer à chaudes larmes à la mort d'une de ses paroissiennes ? Ainsi, le presbytère de Loché n'était pas seulement un centre de documentation, mais la maison de tous, où heureux et malheureux étaient certains d'être accueillis, écoutés et compris.

Beaucoup venaient à Loché parce qu'ils savaient, d'autre part, qu'ils y trouveraient sur le plan liturgique une qualité de prière qui ne pouvait que satisfaire. L'abbé Bourderieux possédait un profond sens liturgique, le goût et l'amour des belles cérémonies, et je me souviens l'avoir vu pleurer au souvenir de certaines irrévérences envers la Sainte Eucharistie. A Loché, on chantait le commun de la Messe dominicale en latin, ainsi que l'avait recommandé Paul VI, mais on acceptait aussi les chants en français. Il avait eu, encore, à coeur de favoriser, grâce à une paroissienne excellente musicienne, la formation d'une chorale où Bach et Haendel se trouvaient au programme et dont les paroissiens se firent un honneur et une joie de faire partie. Ce sens inné du sacré, cet amour du Beau se manifestaient encore dans le mobilier de l'église : antependium orné et brodé, tabernacle Régence. L'abbé eut aussi à coeur de sauver, au cours de ses inspections dans les sacristies, en tant qu'inspecteur des objets d'art, nombre d'ornements liturgiques, tel cet incomparable ensemble de chasubles du XVIIIe siècle qu'il gardait précieusement.

L'abbé Bourderieux, fort occupé - comme d'ailleurs les curés de l'Ancien Régime, ainsi qu'il le faisait remarquer -, n'oubliait pas les visites pastorales dans les familles. L'entrée d'aucune maison ne lui fut jamais refusée et il était au mieux avec le chef de la cellule communiste. Que n'a-t-il pas fait, également, pour des foyers en difficulté au cours des terribles années de l'occupation ! Tel fut le rappel de cinquante ans de vie sacerdotale que je m'efforçais de noter, à sa demande, le jour de ses noces sacerdotales en 1976, qu'il m'avait demandé d'évoquer devant la foule de ses paroissiens et de ses nombreux amis venus lui témoigner leur reconnaissance et leur affection.

Sur le plan humain, autant qu'il est possible de scruter une âme, on ne pouvait s'empêcher d'admirer chez l'abbé Bourderieux une profonde bonté, un courage à toute épreuve, une force et une énergie peu communes dont il donna des preuves au cours de sa vie et dans bien des circonstances. D'un caractère vif, il savait, toutefois, se maîtriser. D'autre part, sa richesse d'âme se manifestait par sa finesse, sa délicatesse, son intuition profonde, psychologie qui s'exprimait par un regard fixe et profond qui lui suffisait pour comprendre une situation douloureuse, un problème.

Il jouissait encore de cette faculté noble qui lui faisait rechercher avec passion le Vrai, le Beau, le Bien qu'il aurait voulu voir triompher sur le plan du salut national. Nul plus que lui fut éloigné de toute préférence politique. Il transcendait cette question. On pouvait seulement soupçonner "son souci d'une continuité politique et d'une décentralisation dont il n'était pas seul à croire que la méconnaissance constituait pour la France un danger de mort". Sa confiance dans la valeur absolue de l'intelligence était entière.

L'abbé Bourderioux manifestait encore, sans cesse, un grand amour pour sa famille, en même temps qu'un souci de maintenir et de rappeler ses attaches familiales. Ne se flattait-il pas d'une ascendance par les femmes avec le maréchal de Sainte-Aldegonde, maréchal de l'Empire ? Ce fut à ce sujet qu'il me demanda de lui envoyer la photocopie du dossier et des états de service du général, documents conservés aux Archives de l'Armée de terre à Vincennes ainsi que la photographie d'un portrait, laquelle eut bientôt sa place dans la salle à manger du presbytère. Sensible à cette relation familiale qu'il considérait comme un honneur et la preuve d'un rattachement à une des plus grandes familles de France du XIXe siècle, l'abbé Bourderioux y puisa une force d'âme accrue pour se rattacher aux traditions qui firent la gloire et l'honneur de la France.

Tel fut l'abbé Michel Bourderioux. Mais qui se vantera d'avoir pu scruter ses qualités d'âme ? La preuve de cette bonté, de cette mansuétude, n'est-elle pas fournie par ce généreux pardon qu'il accorda à ceux qui vinrent l'attaquer de nuit dans son presbytère, et sur lesquels il voulut garder un silence absolu ? Son pardon était à la mesure de son cœur de prêtre, parce qu'il voulait, comme le Christ auquel il avait consacré sa vie, pardonner et réaliser la parole du Seigneur : "Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple". Toute la vie de l'abbé Bourderioux fut éclairée par la Parole de Dieu et l'espérance de l'éternité bienheureuse, l'éternelle vision de Dieu. N'est-ce pas, en définitive, la raison pour laquelle il voulut que cette affirmation de sa foi en ce bonheur éternel demeurât gravée sur sa tombe : Credo vitam aeternam ?

P. Jean Mauzaize

Archiviste des Capucins de Paris

Docteur ès-Lettres

Permettez-moi,
 cher Père Basaul, de
 vous offrir ce petit
 souvenir qui vous rappellera
 les enfants de Loché
 sur Indrois, et leur
 profession de foi de
 l'année 1986



Annabelle Bhanjand

Généralité

Généralité

Henriette

Henriette

Casaline Bricis

Henriette

Henriette

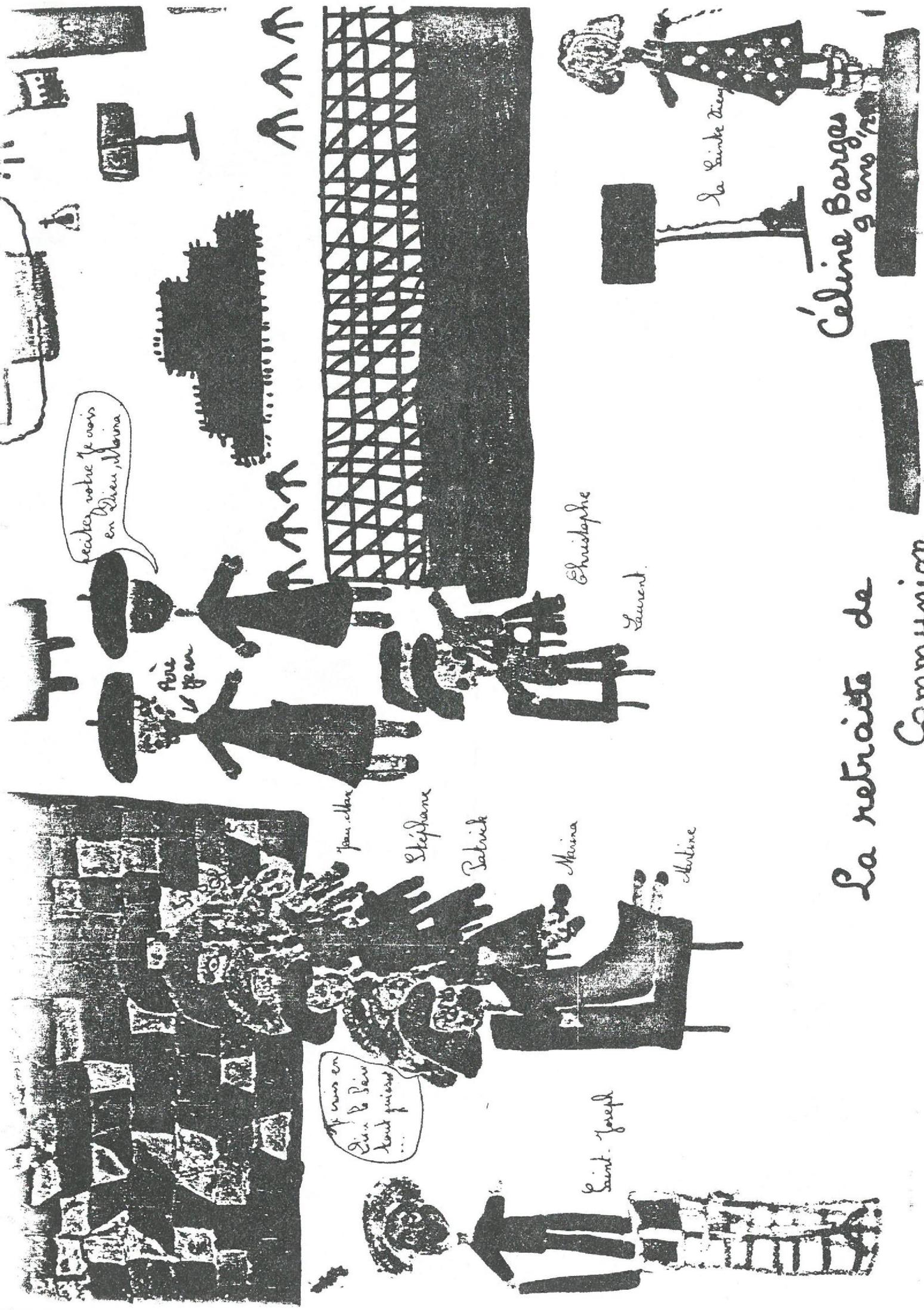
Frédéric Bonnard

Laetitia

Guindeuil

Henriette

Benoît Bidauld



écoutez votre Je vous
en Dieu, Maria

Père
le Jean

Jeau elhar

Je vous en
Dieu le Père
Je vous prie...

Stéphane

Patrick

Maria

Martine

Christophe

Laurent

La Sainte Trinité

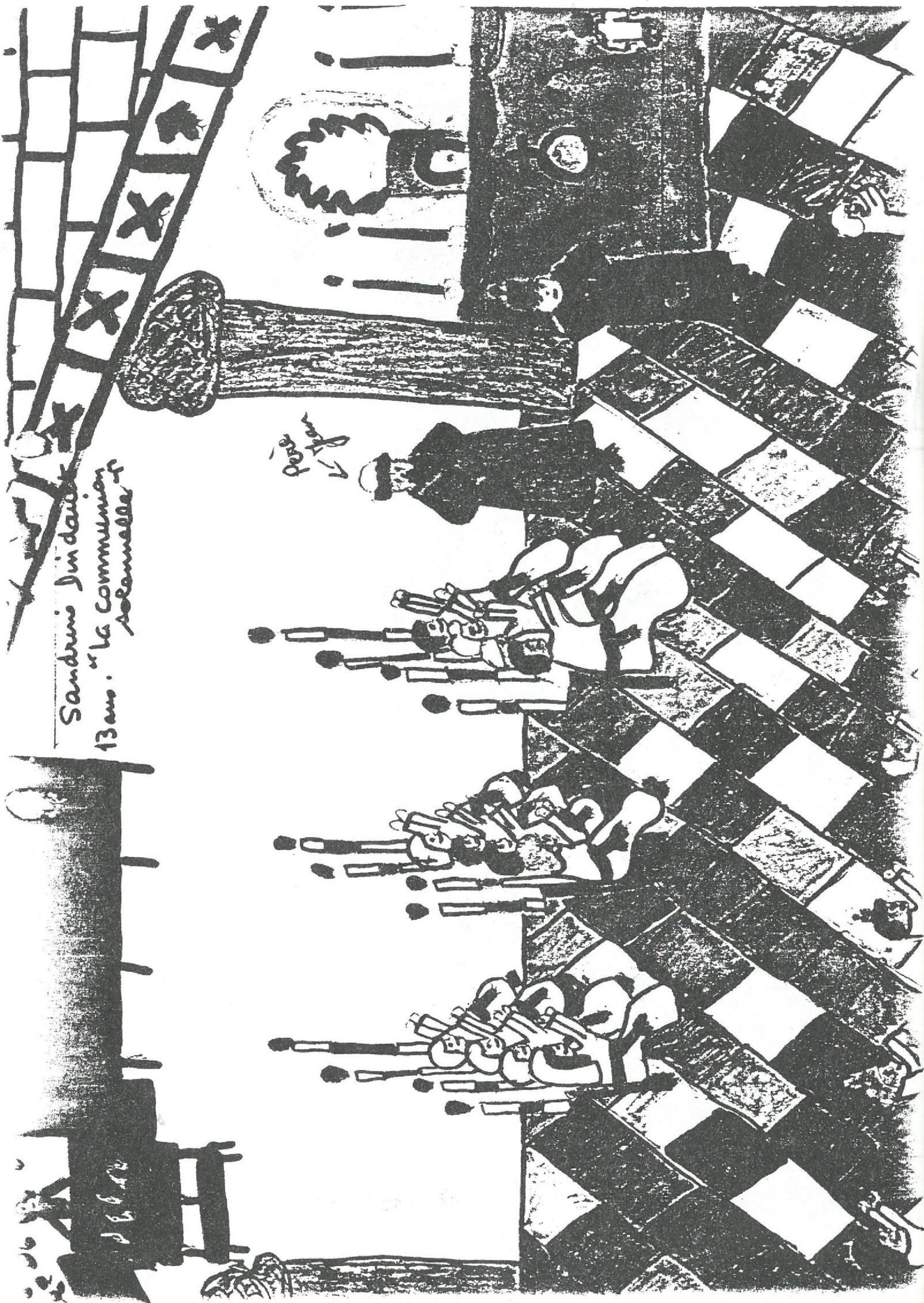
Céline Bargas
9 ans

La retraite de

Communion

Sandrine Jindault
13 ans. La Communion
solennelle

premier
→



LES CAPUCINS ET LA SCIENCE AU XVIII^e siècle

Le siècle des Lumières se caractérise par une activité scientifique intense et un engouement pour les sciences exactes que patronna Louis XV, roi artiste par excellence, mais aussi excellent mathématicien dont les connaissances en astronomie égalaient sa science de la géographie ; ne demanda-t-il pas à l'Académie des Sciences de commencer des travaux de géodésie et d'établir une carte générale de la France ? C'est l'époque où les membres de l'aristocratie s'enthousiasment pour la mécanique et les arts industriels. Les religieux ne se tinrent pas à l'écart de ce mouvement et de cette activité scientifiques.

Dès la fin du XVII^e siècle, le P. François-Marie de Paris, arrivé au couvent de la rue Saint-Honoré, avait été séduit par les expériences et les découvertes de son temps. C'est ainsi que les jumelles avaient été inventées en 1654 par le P. Antoine de Rheydt, capucin allemand, et mises en point par un autre religieux, le P. Chérubin d'Orléans, de la province de Touraine. Le P. François-Marie, au courant du baromètre, de l'hygromètre, résolut de tenter la mesure de la lumière.

"Quand je voulus m'appliquer à considérer sérieusement ce qui m'estoit venu en pensée, écrit-il, ... j'avoue ingénument que je trouvay la chose si difficile et si fort au dessus de mes lumières, de ma capacité et de toute mon industrie, que si j'avois eu assez de bonheur pour en concevoir la pensée et le désir, j'eus assez de sincérité pour confesser mon impuissance et mon peu de pénétration a faire une telle découverte" (1).

Surmontant cette appréhension, le P. François-Marie, par comparaison avec le thermomètre, pensa que la lumière pouvait ne pas faire sur certains corps des impressions uniformes. Il émit, en conséquence, l'hypothèse pour le physicien, de pouvoir noter ses impressions et leurs proportions, ainsi que leurs divisions en degrés. Il prit du verre poli jugé par lui plus apte à l'expérience, plaça dans le tuyau d'une lunette d'approche une série de disques de même épaisseur, le degré de lumière nécessaire à traverser un de ces derniers étant pris pour unité de mesure. Une échelle graduée le long de la colonne servait à compter ses degrés. Avec une colonne d'eau, l'expérience était plus délicate sans doute, mais plus précise. Une plaque mobile de verre désignait alors la limite de la force de la lumière (2). Tel fut le premier photomètre ainsi que le nomma son inventeur qui l'appela aussi lucimètre (3).

Le second instrument qu'imagina le François-Marie reposait sur l'opacité et la réflexion des corps, dont certains, tel un miroir ou un verre poli, ont la propriété de réfléchir le rayon lumineux qui tombe en incidence sur leur surface, la puissance de la lumière variant avec le degré de poli de la surface diffusante ou avec la nature du corps, sa couleur ou l'angle d'incidence. Le capucin constata ainsi que, si on dispose dans une chambre noire ou un tuyau de lunette d'approche une série de miroirs qui se renvoient les uns aux autres le rayon lumineux, on arriverait à mesurer la puissance du faisceau de lumière en constatant jusqu'à quelle surface polie le rayon pourrait parvenir.

Ces expériences achevées, le P. François-Marie en écrivit l'exposé qu'il présenta à l'Académie royale des Sciences lors de la réunion qui se tint au Louvre le 26 août 1699. Le 24 mars 1700, le président, l'oratorien Jean-Paul Bignon, le reçut pour l'approuver, et, le lendemain, Fontenelle, alors secré-

(1) *Nouvelle découverte sur la lumière pour la mesurer et en compter les degrés* (Paris, 1680), prologue, n. pag.

(2) Ubald d'Alençon, "Un illustre parisien. l'inventeur du photomètre" dans *Études Franciscaines*, t. X (1903), p. 657.

(3) *Nouvelle découverte*, p. 56.

re concéda lui-même cette approbation... Quant au P. François-Marie, il prépara son rapport pour l'impression. Celle-ci était achevée le 13 septembre suivant. L'ouvrage parut chez le libraire Louis Sevestre sous le titre : *Nouvelle découverte sur la lumière pour la mesurer et en compter les degrés. Dédié à Monseigneur le Duc d'Orléans, par le R. Père François-Marie (de Paris), capucin, prédicateur et ancien professeur* (4).

La thèse de l'auteur exigeait pour être démontrée des instruments qui furent fabriqués et mis en vente chez le miroitier et lunetier Charles de Fougerai, au quai de l'Horloge et au magasin de **La Fleur de Lys couronnée**. Ils allaient être perfectionnés dans la suite, mais le P. François-Marie, dès ce moment, devina les conséquences qui allaient découler de ses expériences : constatation de la pureté de l'air, de la différence des degrés de la lumière aux différentes époques de l'année et aux divers moments du jour, mesure des éclipses, de la longueur ou de la puissance du rayon visuel. Avec les progrès de la science, le choix de l'éta- lon de lumière variera ; ce ne sera plus la quantité de lumière nécessaire pour traverser un disque de verre dépoli, mais la lumière émise par une certaine quantité de platine fondu à sa température de solidification (5). Toutefois, l'importance de la découverte restait entière.

Le XVIIIe siècle fut encore illustré au couvent de la rue Saint-Honoré par un religieux qui laissa un profond souvenir dans le monde savant de son temps, traversa la Révolution en continuant, dans la mesure où il put, ses travaux, pour s'éteindre dans sa ville natale de Gy en Franche-Comté, le 8 septembre 1808 (6). Le P. Chrysologue de Gy, André Noé de son nom de famille, fut, en effet, un géographe éminent. Né le 8 décembre 1728, il était entré chez les capucins de la province de Franche-Comté, et devait se lier d'amitié plus tard avec l'astronome Le Monnier sous la direction duquel il entreprit divers travaux astronomiques, entre autres, plusieurs planisphères. Etonné de l'imprécision des sphères célestes, le P. Chrysologue avait établi un planisphère qu'il publia en 1778 en deux grandes feuilles. Un second parut peu après avec une instruction sur la manière de s'en servir, intitulé : *Abrégé d'astronomie pour l'usage des planisphères, dédié et présenté au Roi par le P. Chrysologue de Gy, en Franche-Comté, Capucin*. Autour de l'année 1784, il sollicita et obtint de venir résider au couvent de Saint-Honoré où il demeura jusqu'à sa suppression, pour y continuer ses travaux (6). D'ailleurs ses oeuvres précédentes l'avaient déjà fait amplement connaître dans le monde savant, en particulier *L'Hémisphère de la mappemonde projetée sur l'horizon de Paris* (Paris, 1774), la *Description et usages de la mappemonde projetée sur l'horizon de Paris, et dédiée à Monseigneur le Dauphin* (Paris, 1774), édition qui comportait, en plus, douze tables relatives à la mappemonde. En 1778, le savant capucin avait publié son *Abrégé d'astronomie* déjà cité. Puis, avaient suivi *Deux petits planisphères célestes* (Paris, 1779), un *Extrait de l'abrégé d'astronomie, du P. Chrysologue de Gy ... pour servir d'instruction relativement à deux petits planisphères par le même auteur* (Paris, 1779). Au cours de la même année, il publiait encore *L'Hémisphère supérieur d'une mappemonde projetée sur le plan de l'horizon de Paris pour servir d'accompagnement aux deux petits planisphères célestes*.

Il faut reconnaître que les deux grands planisphères célestes projetés sur le plan de l'équateur et l' *Abrégé d'Astronomie* furent accueillis avec admiration par le monde savant, et en particulier par Le Monnier, Cassini et Danville qui présentèrent ce plan comme le plus détaillé qui eut été publié jusqu'alors.

On trouvait sur ces planisphères tous les cercles habituels, mais aussi, à côté de l'écliptique, "une graduation correspondante à l'équateur sur le même cercle pour en connaître l'ascension droite, un parallèle à l'équateur sur chaque

(4) Bernard de Bologne, *Bibliotheca scriptorum ordinis...Capuccinorum* (Venetiis, 1747), p. 106.

(5) Ubald d'Alençon, *Op. cit.*, p. 658.

(6) B. PLONGERON, *Les Réguliers de Paris devant le serment constitutionnel*, p. 181.

planisphère, savoir, celui du planisphère boréal qui passe au bord septentrional de l'horizon de Paris et renferme toutes les étoiles qui sont toujours visibles sur l'horizon de cette ville ; l'autre passe au bord méridional du même horizon et renferme les étoiles que l'on ne voit jamais à Paris (7). D'autre part, la moitié de l'horizon se manifeste d'abord sur chaque planisphère, l'un et l'autre gradués depuis l'est et l'ouest ; celle du planisphère boréal jusqu'au nord et l'autre jusqu'au sud". Par le moyen de ce cercle ainsi gradué, on pouvait trouver facilement les amplitudes des astres, la différence entre leur lever réel et apparent et l'effet de la réfraction.

Quant à l'instruction relative à cet ouvrage, elle renfermait deux parties. L'une traitait des catalogues, des constellations et des planisphères. La seconde était consacrée à la manière de monter les planisphères de l'auteur et à leurs usages. Le P. Chrysologue passait ensuite en revue les constellations, faisait l'histoire des anciennes, indiquait le nombre de leurs étoiles, ajoutait notes et variantes.

En 1773, l'Académie des Sciences avait loué sans réserve l'oeuvre du capucin. Un rapport rédigé au sujet de la mappemonde projetée sur l'horizon de Paris disait : "Toutes les parties des quatre continents y sont autour du centre de l'hémisphère supérieur dans la même proportion qu'elles sont autour de Paris ; de là, un rayon gradué et mobile sert d'échelle, au moyen de laquelle on trouve facilement la distance de tous les endroits de la terre à Paris tant en degrés d'un grand cercle qu'en lieues communes en France, leurs angles de position et l'air de vent auquel il sont situés respectivement à cette ville ; ce qui fixe très justement l'imagination et facilite la connaissance de la géographie universelle. On trouve aussi la distance entre les villes qui sont sous chaque vertical de Paris" (8).

En 1799, le savant capucin publia encore deux petits planisphères célestes ayant pour centre le Pôle boréal du monde et projetés sur le plan du cercle parallèle à l'équateur passant par le 33e degré de déclinaison australe (9)

Le P. Chrysologue travailla encore vers 1780-1782 à l'établissement des cartes de plusieurs régions de Franche-Comté qui seront publiées plus tard en 1791 sous le titre de *Cartes des départements de Haute-Saône, du Doubs et du Jura qui composaient ci-devant la Province de Franche-Comte par le P. Chrysologue Gy, membre de l'Académie de Besançon et de Cassel*. Pour effectuer ce travail, l'auteur avait parcouru la province à pied, notant de nombreuses observations d'altitude, de géologie et d'archéologie. Le P. Joseph de Besançon, Dunand (10) de son nom de famille, gardien du couvent des capucins de Besançon, écrivait, le 1er octobre 1781, à l'abbé Grandidier, savant historiographe alsacien (11) : "Le Père Chrysologue de Gy est actuellement occupé à la carte topographique, hydrographique, minéralogique, naturelle, historique de cette province... où l'on trouvera notre province par décanats, bailliages, où il indique tous nos monuments romains, où l'on distinguera une cure d'une succursale, où l'on trouvera tous les lieux qui intéressent la minéralogie et l'histoire naturelle, physique, la hauteur de nos montagnes". Le 16 mars 1783, le même Père Dunand écrivait encore : "Le Père Chrysologue est fort occupé de la carte de cette province en quatre feuilles grand aigle. Il nous la promet pour la fin de l'année. J'en doute néanmoins : ses observations

(7) Ubald d'Alençon, *Le P. Chrysologue de Gy, capucin, géographe et astronome (1728-1808)*, p. 2.

(8) Ce rapport est signé pas Cassini, Le Monnier et Pingré. Le P. Chrysologue l'a inséré en tête de *l'Hémisphère de la mappemonde projeté sur l'horizon de Paris*, n. pag.

(9) Ubald d'Alençon, *Op. cit.*, p. 16.

(10) Le P. Dunand, capucin de la province de Franche-Comté, bibliographe, a laissé d'abondants dossiers de documentation sur tous les sujets, lesquels constituent 41 dossiers de la collection qui porte son nom à la bibliothèque municipale de Besançon.

(11) Philippe-André Grandidier (1752-1782), secrétaire du cardinal Louis-Constantin de Rohan, écrivit une imposante documentation en vue d'une publication dans *l'Histoire de l'Eglise des évêques-princes de Strasbourg*. En 1782, il écrivit des *Essais historiques et topographiques sur l'église de Strasbourg*. Il entretint une vaste correspondance avec les savants de son temps (*Les Lettres en Alsace*, Strasbourg, 1962, p. 224-226).

ne sont pas finies... il aime la perfection, il sait trop que cette qualité est essentielle... Il vient d'envoyer à notre Académie de Besançon son ouvrage en reconnaissance des suffrages dont il a été honoré dernièrement dans une de nos élections". Et le 15 avril 1785, le gardien du couvent de Besançon notait encore : "Le P. Chrysologue doit partir de Paris dans la semaine de la Pentecôte, et fera dans ce pays le dernier voyage de sa carte géographique, ecclésiastique, physique, naturelle, baillagère, civile, diocésaine... Elle sera en six ou sept feuilles, bien nette, bien distinguée. Il nous promet cet ouvrage pour 1787 au plus tard" (12). En fait, la Carte de la Franche-Comté ne put paraître qu'en 1791. Retiré à Gy durant la Révolution et réduit à donner des cours de mathématiques pour pouvoir subsister, l'auteur ne put rien publier de 1792 à 1800. A la fin de 1801, il fit le projet de rééditer ses cartes, et, dans ce but, sollicita et obtint le secours de l'Institut national des sciences et arts (13).

Au cours de l'an XIII, le P. Chrysologue de Gy publia une longue étude sur la construction d'un baromètre qui n'était autre que celui de Toricelli, mais qu'il avait perfectionné (14), et, en 1806, sa *Théorie de la surface actuelle de la Terre*, où il consigne les observations recueillies dans ses recherches et au cours de ses voyages. L'auteur y décrit les Alpes, le Velay, le Jura, les Vosges, la ligne de partage des eaux de l'Océan et de la Méditerranée. Il note, ayant parcouru à pied ces régions, les abaissements de terrain, la nature des pierres, leur disposition. Ce dernier ouvrage nous fournit ainsi de très intéressantes descriptions, dont celle du Mont Blanc. L'auteur s'y montre favorable à la thèse du déplacement des couches de terrains et regarde les grès et poudingues qui couvrent les sommets isolés des Vosges comme des témoins de puissantes dénudations (15). C'était, en fait, un ouvrage de géologie de première valeur, réserve faite de la théorie suivant laquelle le déluge biblique aurait été la cause de l'état actuel de la surface de la terre. En dépit de faiblesses inhérentes à toute oeuvre humaine, la *Théorie de la surface actuelle de la Terre* était le fruit d'un travail incessant qui avait nécessité à son auteur de parcourir, souvent à pied, des régions entières qu'il avait traversées en observateur éclairé, notant les accidents de terrain, la disposition des pierres entre elles et par rapport à l'horizon. Pensionné par le gouvernement impérial, le P. Chrysologue de Gy mourut dans sa ville natale le 8 septembre 1808.

*

L'astronomie fut aussi étudiée au couvent de la rue Saint-Honoré, et les capucins suivaient en cela l'exemple de leurs confrères étrangers, tel de P. Antoine de Rheydt, de la province de Bohême, mathématicien émérite qui passa aussi pour un des meilleurs astronomes de son temps (16). En France, les capucins de la province de Touraine semblent avoir été les premiers à s'intéresser à l'astronomie. La Bibliothèque nationale conserve, en effet, un curieux *Mémoire au R.P. Ephrem* (de Nevers) *et au bon F. Alexandre son compagnon, Capucins s'en allant à Seide* (17). Il

(12) A. Gasser, *Le P. Chrysologue de Gy, capucin. Lettres inédites sur son admission à l'Académie de Hesse-Cassel*, P. 4.

(13) Le P. Ubald d'Alençon a publié la lettre du général Vergnes, préfet de la Haute-Saône, à qui le P. Chrysologue avait demandé de le recommander à Chaptal, ministre de l'Intérieur, ainsi que plusieurs lettres du capucin relatives à ses recherches (*Op. cit.*, p. 7 sq.)

(14) *Construction et usage d'un baromètre portatif destiné au nuvellement, suivie des résultats des principales observations barométriques qui ont été faites dans les Alpes, le Jura, les Vosges, le Morvan et dans les plaines qui séparent ces chaînes de montagnes, par M. André de Gy, membre de l'Académie de Cassel et de la ci-devant Académie de Besançon*, dans le *Journal des Mines*, t. XVIII (an XIII), p. 321 sq.).

(15) A. GASSER, *Op. cit.*, p. 5.

(16) Nous avons du P. Antoine de Rheydt un opuscule qui passe pour être son oeuvre principale : *Oculus Enoch et Elias, sive Radius syderomysticus, planetarum varios motus tradens* (Anvers, 1645). Sur Antoine de Rheydt : cf. Melchior de Pobladura, *Historia generalis ordinis ... Capuccinorum. Pars secunda*, t. I, I, p. 384.

(17) *Bibl. nat.*, col. Dupuy, vol. 650, fol. 200.

s'agit en ce texte de recommandations d'ordre scientifique faites aux voyageurs déjà initiés à l'étude des astres. On leur demandait, en particulier, "de conserver aultant qu'il sera possible la cognoissance qu'ilz ont desja des principales estoiles fixes et se souvenir que pour les planettes, Saturne qui est maintenant au Sagittaire ne s'en esloignera guere long temps que pour approcher des estoiles du Capricorne, Juppiter de mesme qui est maintenant au Lyon ne s'en ira que fort lentement vers la Vierge".

Les deux voyageurs "devaient, au long du chemin, et principalement quand ils s'arresteront ou passeront auprès de quelque isle, ville, cap ou autre lieu cogneu, examiner quelques rencontres de la Lune, rencontres avec quelques estoiles en mesme perpendiculaire... Il arrive plusieurs de telles rencontres a toutes les nuits, mais en mesme temps, il faudroit remarquer le moment de l'heure, soit par quelque horloge assure, ou plustost par la haulteur soit de la Lune ou de quelque estoile,... d'apprester, pour prendre ces haulteurs, au quart de cercle de la plus notable grandeur qui sera possible et le marquer de la façon que le bon Frère a bien compris et s'est promis de le faire, le tout avec la plus grande exactesse ... d'observer avec le grand quart de cercle la haulteur méridienne du soleil aultant de jours qu'il sera possible et qu'il n'y aura point d'ennuy ... et parfois encores de la Lune, et mesme de quelques principales estoilles quand il se rencontrera qu'elles debvront passer sur le méridien a quelque heure commode".

Dans la même province de Touraine, il convient de citer le P. Chérubin d'Orléans, astronome réputé qui perfectionna le télescope et présenta à Louis XIV ses ouvrages scientifiques (18), Gabriel de Doullens, de la province de Paris, mathématicien, mais dont l'ouvrage s'applique à l'étude des astres (19). Il semble à peu certain que le P. François-Marie, inventeur du photomètre, s'y soit intéressé, mais surtout le P. Chrysologue de Gy, ces deux derniers amis de l'astronome Le Monnier (20). Ce fut, d'ailleurs, celui-ci qui fut à l'origine de l'observatoire élevé dans l'enclos du couvent des capucins de Saint-Honoré (21). Au collège d'Harcourt, l'astronome manquait d'un emplacement suffisant pour ses observations et ses instruments, d'ailleurs assez faibles. En le quittant, en 1742, après un court séjour à l'Observatoire royal où il travailla en 1741-1742, il jeta son dévolu sur le jardin des capucins. Grâce à de puissantes protections, Le Monnier était parvenu à faire établir son observatoire dans le jardin du couvent. Il était, d'ailleurs, parfaitement outillé, et peut-être même le mieux doté de Paris, sans excepter celui de l'Académie des Sciences. Il fut assez rapidement achevé puisque Le Monnier y commença ses observations le 20 mai 1752 (22). Il consistait en un bâtiment de sept mètres de long sur cinq cinquante de large sensiblement parallèle à certaines dépendances du couvent et à la rue Saint-Honoré.

Ce fut dans cet observatoire que Le Monnier arriva à déterminer le diamètre de la Lune apogée quand elle se projette sur fond brillant, et essaya aussi d'évaluer l'importance de l'atmosphère lunaire. Il y observa Vénus, Uranus, Saturne, améliora les coordonnées de quelques étoiles de première grandeur, publia les positions de 380 étoiles zodiacales auxquelles il avait comparé la Lune. Ce fut là, également, que travaillèrent Chabert, Lalande et le P. Chrysologue de Gy qui, s'il fut un cartographe éminent fut aussi un astronome. Lié d'amitié avec Le Mon-

(18) *La dioptrique oculaire ou la théorie, la positive et la mécanique de l'oculaire dioptrique en toutes ses espèces* (Paris, 1671). Cf. Melchior de Pobladora, *Op. cit.*, p. 383 ; G. BOFITTO, *Gli strumenti della Scienza*, p. 95.

(19) *Tabulae Ambianenses in quibus datur nova methodus supputandi motus planetarum* (Paris, 1648). Cf. Bernard de Bologne, *Bibliotheca scriptorum*, p. 108.

(20) Pierre-Charles Le Monnier (1715-1799) admis tout jeune à l'Académie des Sciences, devint pensionnaire astronome en 1746, présenta à l'Académie une nouvelle carte du zodiaque, détermina les changements des réfractions en hiver et en été, entreprit de corriger les catalogues des étoiles et de déterminer la hauteur du pôle à Paris ainsi que les inégalités de Saturne causées par l'attraction de Jupiter. Il fit aussi partie de la mission pour la mesure du degré de Laponie (MICHAUD, *Biographie universelle ancienne et moderne*, t. XXIV? P. 96).

(21) "Pour l'usage du professeur en astronomie" (Arch. nat., 0¹ 1691).

(22) M.G. BIGOUDAN, *Histoire de l'astronomie et des observatoires en France*, p. 57.

nier, c'est sous le contrôle de ce dernier qu'il entreprit plusieurs travaux scientifiques, et en particulier les planisphères dont nous avons parlé. Frappé de l'imperfection des sphères célestes dont il lui avait fallu se servir au cours de ses travaux, le P. Chrysologue publia en 1778 un planisphère en deux grandes feuilles. Projeté sur l'équateur on y trouve les 900 étoiles du *Coelus australe* de La Caille, et le bruit courut même que Le Monnier, mû par un sentiment de jalousie, dissuada le P. Chrysologue de dessiner les 14 nouvelles constellations australes (23). C'est également à la suite de ses études réalisées grâce à l'observation, que le capucin réussit à publier en 1778 son *Abrégé d'astronomie pour l'usage des planisphères*. Il composa aussi et publia l'année suivante une oeuvre de vulgarisation, un *Extrait de l'Abrégé d'astronomie ... pour servir d'instruction relativement à deux petits planisphères par le même auteur* (Paris, 1779). Cet *Abrégé* était écrit "pour l'usage des commençants et même des jeunes gens qui désirent avoir quelques connaissances d'Astronomie".

C'est par cette étude prolongée et scientifique du ciel que le P. Chrysologue de Gy avait pu réaliser les cartes célestes qui établirent sa renommée d'astronome. Il y faisait, entre autres choses, de judicieuses remarques. "A considérer la chose en elle-même, écrivait-il, il paroît indifférent de représenter la concavité ou la convexité du Globe sur les cartes célestes, et si les premiers observateurs, si ceux qui ont fait les anciens catalogues et ceux qui ont écrit sur l'Astronomie, dès le commencement, avoient d'abord dénommé les étoiles comme s'ils les eussent regardées dans la concavité du ciel, leurs successeurs auroient bien fait... et on feroit encore bien, à présent, de les imiter, mais les Anciens ayant contemplé le Ciel comme s'ils eussent vu la convexité, et comme on le voit sur les globes artificiels, il est nécessaire... de les suivre, de projeter les planisphères et d'y dessiner les figures dans le même sens qu'eux, afin que les étoiles s'accordent avec les figures et conservent les dénominations anciennes de droite et de gauche" (24).

Le P. Chrysologue de Gy est, avec le P. François-Marie de Paris, peut-être, le seul capucin de Saint-Honoré qui se soit intéressé à la science des astres, car il est avéré que l'observatoire élevé dans l'enclos du couvent l'a été, non pour les religieux eux-mêmes, mais pour favoriser les travaux de Le Monnier. C'est grâce à cet observatoire et au grand astronome qu'un capucin comme le P. Chrysologue a pu préparer et réaliser ses études qui font encore grand honneur à la science française.

Le cabinet d'astronomie et l'observatoire du couvent de Saint-Honoré se maintinrent jusqu'en germinal an II, époque à laquelle la commission des Armes, installée dans le couvent, enjoindra à la veuve de Le Monnier d'enlever "instruments et appareils". Elle dut s'exécuter, mais la commission demanda "qu'un logement soit réservé à un astronome pour la garde des appareils, tout en conservant, dans la maison des capucins, les ateliers nécessaires à la fabrication des armes" (25).

L'intérêt pour les sciences de certains capucins de Saint-Honoré est encore manifesté par la collection minéralogique que conservait leur couvent. On y voyait des "plaques d'agate de forme ovale, un chapelet de vingt petites agates moitié rouge, moitié incolore, ... des fragments de jaspes rouges, petits morceaux de bois pétrifié, vingt petites plaques ovales d'albâtre calcaire, deux plaques carrées de marbre, l'une noire, l'autre rougeâtre, qui ont servi de pierres d'autel, un fragment de pierre de ruine de Florence ... du cuivre pyriteux" (26).

(23) Ubald d'Alençon, *Op. cit.*, p. 2.

(24) Chrysologue de Gy, *Abrégé d'astronomie pour l'usage des planisphères, dédié et présenté au Roi*, p. 67.

(25) Arch. nat., F¹⁷ 7.

(26) L'inventaire des "Minéraux, Madrépores, Coquilles provenant de la Maison des ci-devant Capucins de la rue Honoré" fut dressé le 6 Ventôse an VII par des membres du Bureau de Conservation des objets de sciences et Arts et le garde du Cabinet des Mines. Ces objets furent déposés en "la maison d'instruction du Conseil des Mines" à l'insu de la Régie des Domaines (Arch. nat., F¹⁷ 1034). Il existe à l'Ecole des Mines dans un ancien inventaire dit de l'Ecole Royale des Mines (page 31) sous la rubrique Cat. 430 et le titre indique ci-dessus, un état de ces objets.

Cette activité scientifique correspondait bien à l'engouement du siècle des Lumières pour la mécanique, voire même les arts mineurs, à commencer par la reliure. Il faut, au moins en partie, chercher l'origine de ce goût pour les sciences dans l'influence qu'exerça l'Encyclopédie qui, par ses nombreuses et magnifiques planches consacrées aux métiers, diffusa partout cette passion. Qu'on se souvienne, en particulier, du résumé donné par Voltaire des théories de Newton sur la gravitation. Le XVIIIe siècle, sur le plan scientifique, marqua bien, en particulier avec la naissance de la chimie, l'aurore des temps modernes.

P. Jean Mauzaize

UN MUSEE d'ART SACRE à VERDELAIS (Gironde)

Le Patrimoine d'art religieux, de la fin du XVIIIe siècle et du XIXe siècle, pose un problème de conservation. Il a traversé des périodes de grands bouleversements politiques qui ont contribué à sa destruction ou à sa dispersion. Aussi peut-on se réjouir de l'initiative de M. Raymond Darricau, maître de conférences honoraire à l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, d'avoir entrepris avec l'aide d'un autre historien M. Charles Teisseyre, professeur agrégé de l'Université, le sauvetage de ce qu'il reste du trésor de la basilique de Notre-Dame de Verdélais en Gironde.

Ce sanctuaire marial, lieu de pèlerinage depuis le Moyen-Age, a été au cours des siècles doté par de riches protecteurs ou des fidèles plus modestes. Pillé sous la Révolution, il ne garde plus rien des trésors anciens de tentures, devant l'autel, orfèvrerie sacrée, offerts par les miraculés, surtout au XVIIe siècle, période de renouveau de la dévotion à Notre-Dame.

Pourtant dans les galeries hautes de la basilique se trouvaient des témoignages plus récents de piété populaire exprimés dans des tableaux parfois naïfs, parfois plus élaborés, mais toujours pourvus d'intérêt artistique ; la sacristie recélait de beaux objets. Or, faute d'un nombre de personnes suffisant pour entretenir de telles richesses, ces dernières risquaient de se dégrader avec le temps ou de disparaître par la convoitise d'individus mal intentionnés.

Messieurs Darricau et Teisseyre ont obtenu de la municipalité une maison qui jouxte le couvent et après restauration des locaux ont installé le patrimoine sauvegardé. Cette réalisation constitue le seul musée d'art sacré de la région.

Le résultat satisfait le chercheur et l'esthète. On parcourt une galerie où sont placées des peintures ex-voto, en majorité du XIXe siècle, mais aussi des dernières années du XVIIIe et même du XVIIe siècle pour certains. L'originalité de ces oeuvres réside dans leur lien avec la vie régionale (navigation, costumes de cadichonnes). Les salles intérieures présentent de nombreux objets regroupés par catégories. Ainsi, dans les vitrines, les lumières font chatoyer les ors des vêtements sacerdotaux, des manteaux de la Vierge aux couleurs liturgiques, et des objets du culte (calices, ciboires, ostensoirs). Les conservateurs ont eu l'heureuse idée de réunir dans un même hommage les objets d'autres sanctuaires et pèlerinages de Gironde, comme celui de Notre-Dame de Talence.

Le Musée n'offre pas seulement un intérêt archéologique, mais humain et même littéraire. On peut, en effet, remarquer le lien entre certains ex-voto exposés et des récits que l'on peut lire dans le *Guide des pèlerins de Notre-Dame de Verdélais* (XVIIe s.) dont un exemplaire se trouve dans le couvent. Le drame que constituaient les naufrages ou les maladies apparaissent avec le même pathétisme dans les deux expressions artistiques.

Le musée de Verdélais intéressera un vaste public. D'abord les croyants qui retrouveront là l'hommage à Celle qu'ils prient le plus spontanément dans les difficultés de la vie. Ils méditeront sur un trésor à la fois matériel, pour le plaisir des yeux, et spirituel, car signe de foi et de reconnaissance de nos ancêtres envers le Christ et Marie.

Le témoignage qu'apporte ce musée retiendra aussi l'attention de l'historien et de l'ethnologue. Histoire événementielle ou histoire des mentalités s'appuient sur des documents concrets qui rappellent des faits ou des façons de penser. Ici, ils apprécieront la fidélité des représentations des navires, dans une région où la navigation maritime et fluviale constituait une des premières activités. Ils admireront la précision de la peinture des costumes régionaux.

Enfin, toute personne cultivée apprécie l'occasion d'avoir sous les yeux de beaux objets arrachés à la destruction et qui lui rappellent de manière vivante ce qu'elle a pu lire dans les ouvrages d'histoire locale.

On parle beaucoup aujourd'hui de mise en valeur du patrimoine régional. MM. Darricau et Teisseyre ne se sont pas contentés d'en parler dans leurs cours, ils en ont rassemblé et offert à leurs compatriotes. Ajoutons que le musée se trouve sur une promenade ombragée. A côté de la basilique, une colline, aménagée au siècle dernier en chemin de croix, offre depuis le sommet un immense panorama sur la plaine cultivée, la vallée de la Garonne et les vignobles. Derrière nous se trouve le cimetière où repose le peintre Toulouse-Lautrec ; plus à l'ouest, les cyprès de Malagar, l'ancienne propriété du romancier François Mauriac.

Pour l'instant, il n'y a comme guide que quelques pages qui font l'histoire de la basilique ainsi que du trésor de Verdélais et qui inclut un plan des 17 ex-voto et de la distribution des salles. Ces documents sont reproduits ci-après.

Paule Beterous

Professeur de Littérature Comparée
à l'Université Michel de Montaigne
Bordeaux III

furent donnés à l'église, qui devint devenue Basilique (c'est à dire qu'on la considéra comme une église particulièrement importante), en 1924.

Aujourd'hui, Verdélais est un lieu très visité, qui vit d'une vie religieuse active et profonde.

LE TRESOR DE VERDELAIS

MUSEE D'ART RELIGIEUX

UN TRES ANCIEN LIEU DE PELERINAGE A LA VIERGE

Verdelais est un des plus anciens lieux de pèlerinage à la Vierge Marie du Midi de la France.

Il tire son origine d'un chevalier de la région, Géraud de Graves, qui partit pour la première Croisade. Revenu en France, il se fit ermite à Verdélais, sur les côtes dominant la Garonne, dans ce qui était alors une forêt. Après sa mort, en 1159, les Seigneurs de Benauges, à qui appartenait la région, ne voulurent pas que la prière s'arrête dans le lieu, et appelèrent un ordre religieux originaire de Limoges, les Grandmontains. Ils construisirent un monastère. Certains murs de la basilique sont de cette époque.

Normalement, le lieu aurait dû demeurer peu fréquenté, les moines Grandmontains menant une existence très retirée, un peu comme les Chartreux. Mais, très vite, le bruit se répandit que la Vierge faisait des miracles à Verdélais. Les foules commencèrent à accourir. Le roi Richard Coeur de Lion lui-même, avant de partir en croisade, voulut venir à Verdélais.

Le monastère fut détruit pendant la Guerre de Cent Ans, puis reconstruit. Il fut détruit de nouveau par une troupe Protestante pendant les Guerres de Religion. Il fut rebâti au début du XVII^e siècle par le grand archevêque de Bordeaux François de Sourdis. Les XVII^e et XVIII^e siècles furent une grande époque pour le sanctuaire. De très nombreuses personnes y venaient, parfois originaires de régions éloignées. L'église fut agrandie, et un magnifique retable baroque construit derrière l'autel. On a gardé dans les archives de nombreux récits de miracles, ou de conversions. Un nouveau monastère fut bâti par les moines Célestins, successeurs des Grandmontains : le Musée dans lequel vous vous trouvez en occupe une petite partie.

A la Révolution, les ornements liturgiques et l'argenterie furent détruits, mais la Vierge en bois de Notre-Dame de Verdélais, datant du XIII^e siècle, fut préservée. Puis le sanctuaire recommença une vie nouvelle. Cette fois, ce sont des religieux Maristes qui s'en occupèrent. L'église fut couverte de voûtes neuves. Une façade, un clocher nouveaux furent construits. De très nombreux témoignages de remerciements

Au cours des temps, Verdélais a été un centre d'art important. En effet, la Vierge était autrefois habillée - elle ne l'est aujourd'hui que dans les grandes circonstances. On lui offrait donc des manteaux de couleurs différentes, en fonction des temps liturgiques. On donnait aussi des ornements pour les offices, certains magnifiques. En outre, pour remercier la Vierge des faveurs obtenues, on donnait au sanctuaire des tableaux ou des ex-voto divers. Ainsi s'est accumulée peu à peu à Verdélais une richesse artistique très intéressante. Certaines pièces sont de valeur. D'autres, sans être de premier ordre sur le plan artistique, sont cependant précieuses comme témoignage de la foi des gens et des mentalités d'autrefois.

Tous ces objets sont en fait des actes d'amour et des marques de remerciement. Ils sont l'indice d'une vie spirituelle qui mérite l'estime, et qui s'est exprimée, à travers les siècles, par le moyen de l'art. Même si Verdélais a beaucoup perdu d'objets d'art au cours du temps (pillages de la Guerre de Cent Ans et des Guerres de Religion, destructions révolutionnaires), il reste encore dans la basilique des choses très belles. Aussi l'idée est-elle venue de constituer un **TRESOR**, c'est à dire un petit Musée, où elles peuvent être présentées.

CE QUE VOUS POUVEZ VOIR DANS LE TRESOR

- **DES EX-VOTO**, c'est à dire des marques de remerciements. Quelqu'un se trouve dans une situation difficile. Il fait alors un vœu à la Vierge Marie et, quand il est sorti d'affaire (ou bien la personne pour laquelle il priait), il vient à Verdélais et y apporte un objet qui montrera sa reconnaissance. Il y a à Verdélais plusieurs sortes d'ex-voto, que vous pourrez voir dans le Trésor.

Il y a d'abord un ensemble de tableaux :

- des tableaux représentant des enfants, quelquefois avec leur mère. Ils ont été offerts après la guérison des enfants. Ceux-ci sont quelquefois représentés en bonne santé, après leur guérison, parfois encore malades, dans leur lit. Ce sont les pièces particulièrement émouvantes.

- des tableaux représentant des adultes malades. On les voit souvent dans leur lit. Certains sont de bonnes qualité picturale, d'autres

or), le rouge, le vert, le noir (ou le violet). On en a présenté un certain nombre d'exemples représentatifs.

DE L'ARGENTERIE SACREE

Pour les cérémonies, les prêtres ont besoin d'un calice, qui contient le sang du Christ, et d'une patène plate, sur laquelle on pose l'hostie. Ce sont en fait les "instruments" les plus importants pour dire la Messe. Aussi sont-ils souvent très beaux, et très travaillés. On les confectionne en matières précieuses: or, argent, vermeil. En outre, certains calices sont accompagnés de burettes pour contenir l'eau et le vin, ainsi que de plateaux. On a ainsi ce qu'on appelle "une chapelle" complète.

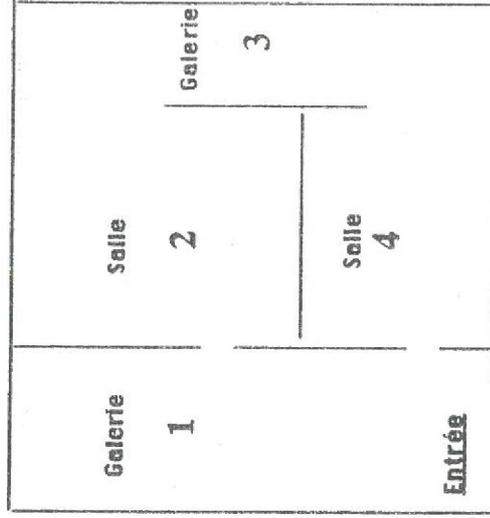
Verdelais possède encore de beaux calices, du XVIII^e au XX^e siècles. Nous vous les présentons dans le Musée.

Il y a aussi des ostensoirs pour mettre l'hostie quand on expose le Saint-Sacrement. Certains sont très grands, à l'usage des grandes cérémonies, pour être vus de loin. D'autres sont plus modestes, mais un ostensoir est toujours travaillé avec le plus grand soin.

Enfin, on a donné pour orner la statue de la Vierge des colliers et des diadèmes, ainsi que des couronnes. Vous pourrez voir dans le Musée quelques exemplaires de chaque.

SENS DE LA VISITE

Le Trésor se visite dans l'ordre des numéros suivants :



sont plus naïfs. Ils ont été offerts par des personnes qui n'avaient pas assez de revenus pour s'adresser à un peintre de qualité.

des ex-votos marins, c'est à dire des remerciements d'équipages qui ont failli périr en mer. A leur retour sur terre, ils ont fait peindre le navire et aussi, très soigneusement, le type de tempête auquel ils ont été affrontés. Ces ex-voto marins intéressent aujourd'hui beaucoup tous ceux qui s'occupent de l'histoire maritime, à cause de la fidélité des peintres pour représenter les navires anciens.

Il y a ensuite un grand nombre de cœurs en-vo-to:

C'était une manière imagée de dire qu'on aimait la Vierge Marie de tout son cœur. Vous en verrez dans le Musée de plusieurs types et de dimensions différentes. Beaucoup étaient creux, et on peut les ouvrir. A l'intérieur, on trouve par exemple le nom du donateur, voire parfois la liste des enfants d'une classe, des religieuses d'un couvent. Dans d'autres, on trouve des cœurs plus petits, ou bien des boutons d'uniformes de personnes qui ont été protégées pendant les guerres.

Il y a encore toute une collection de médailles, offertes à la Vierge par des personnes qui ont survécu aux différentes guerres grâce à la protection du ciel.

DES MANTEAUX DE LA VIERGE ET DE L'ENFANT

Verdelais possède un grand nombre de manteaux, certains magnifiques, aux couleurs de la liturgie: blanc (ou or), rouge, violet et vert. On en a placé un certain nombre dans le Musée.

L'ensemble ne se limitait pas aux manteaux. En effet, à côté du manteau de la Vierge, on offrait encore un manteau plus petit pour l'enfant, un pectoral pour la Vierge, et aussi un grand voile qui, couvrant la tête de la Vierge, était largement déployé sur les côtés. En outre, parfois, on donnait aussi un devant d'autel. Ainsi, Verdelais est très riche dans ce domaine-là. Certains manteaux sont assez spectaculaires. Parfois, le nom du donateur est marqué sur la doublure.

DÉS ORNEMENTS

Pour les cérémonies, le sanctuaire possède également un fonds d'ornements très riche. Il y a essentiellement des chasubles de prêtres, surtout du XIX^e siècle: on sait que l'art sacré du XIX^e siècle est actuellement réhabilité. Ces chasubles sont accompagnées en général des accessoires de la même couleur: l'étole, le manipule, que le prêtre portait autrefois au bras, une bourse pour les linges, un voile pour recouvrir le calice. Il existe aussi quelques dalmatiques, c'est à dire des ornements liturgiques pour diacres, et leurs étoles. Enfin, il y a des chopes et des voiles huméræum que le prêtre revêt lorsqu'il expose le Saint-Sacrement. Là aussi, il y avait les couleurs liturgiques: le blanc (ou

EX-VOTO DE LA GRANDE GALERIE

17	VIERGE 16
7	10
6	9
5	8
2	4
1	3
	Escalier

1.- EX-VOTO FIN XVIIIe, DEBUT XVIIIe S., très naïf, peint par un peintre populaire, représentant une Maman et son enfant guéri. Coiffures "à la Maintenon".

2.- EX-VOTO DEBUT XVIIIe S. L'enfant guéri à une très curieuse coiffure "à la Turque". Remarque son visage très fin et malicieux. Il tient à la main son coeur et l'offre à la Vierge.

3.- EX-VOTO FIN XVIIe, DEBUT XVIIIe s. L'enfant tient des lis à la main, en symbole de pureté.

4.- EX-VOTO DEBUT XVIIIe S. Remarque la statue habillée de Notre-Dame de Verdélais.

5.- EX-VOTO DEBUT XVIIIe S. Visage de la petite fille remarquable. Coiffure "à la Maintenon". La Vierge apparaît dans une "gloire", c'est-à-dire nimbée de lumière. Deux "putti" (anges) dont on ne voit que le visage et les ailes ! escortent.

6.- EX-VOTO dont on connaît la donatrice : Georgette Mailhe, daté 1828. Remarquable tableau : le geste de la mère, l'air languissant du bébé, le décor, les drapés, sont rendus par un excellent peintre.

7.- EX-VOTO TALENCE 1852. Saint Raymond de Penafort et un enfant. Il y avait à Talence un culte particulier à ce saint dominicain.

8.- EX-VOTO TALENCE 1855-1857. Remarque la précision des dates, sur le tableau, et le geste de la Mère. Il s'agissait probablement d'un enfant qui ne pouvait pas marcher : on le voit ici faire un pas.

9.- EX-VOTO DEBUT XIXe S. La Vierge et l'Enfant Jésus sont habillés. Remarque le tout petit enfant dans le grand lit.

10.- EX-VOTO DE TALENCE 1849.

11.- EX-VOTO DE TALENCE 1820. La Vierge est habillée. Près de la personne guérie, on voit ses cannes. Elle est coiffée de la coiffure bordelaise traditionnelle, dite "des Cadichonnes".

12.- EX-VOTO DE VERDELAIS 1831. La jeune femme à genoux est la Maman. Au second plan, la nourrice, ce qui est une représentation rare. Elle a une coiffure de Cadichonne.

13.14.15.- TROIS EX-VOTO XVIIIe-XVIIIe S.

Ils sont assez proches comme iconographie, mais leur qualité est inégale. Celui de gauche, le n° 15, est le plus naïf. Remarque les gestes différents des personnages représentés, ainsi que les représentations différentes de la Vierge.

16.17.- DEUX EX-VOTO DE 1855. Entourant la statue habillée de Notre-Dame de Verdélais, se trouvent deux ex-voto qui étaient dans le chœur de la basilique de Verdélais, où ils entouraient aussi la statue. Tous deux datent de 1855, et ils ont été offerts chacun par un prêtre qui y est représenté.

Celui de droite, le n° 16, représente le chœur du sanctuaire tel qu'il était en 1855. Le tableau a été commencé sur place : il est, en effet, dans l'ensemble, assez exact. Mais il n'a pas été terminé à Verdélais : en effet, les deux statues de saints entourant la Vierge ne sont pas comme sur ce tableau. Comme cela arrive souvent, l'artiste a peint sur place une esquisse d'ensemble, puis il a terminé en atelier et, pour les détails dont il ne se souvenait plus, il a inventé.

Celui de gauche, le n° 17, représente les Allées de Verdélais, devant la basilique. La fenêtre au premier plan est une fiction. La basilique a son ancien clocher, qui s'est effondré et a été remplacé par le clocher actuel, et un clocheton qui a brûlé. La partie des Allées située à droite est à peine en partie construite. Le Mont Cussol, qui domine Verdélais, n'est pas planté. Au sommet, un Calvaire de trois croix. Ce ne sont pas les croix actuelles qui ont été installées en 1870.

LE GROUPE DE RECHERCHES HISTORIQUES ET ARCHIVISTIQUES
DES CONGREGATIONS FEMININES FRANÇAISES
AU "CENTRE SPIRITUEL DANIEL BROTTIER" (PARIS)

Les 8 et 9 avril 1992, le Groupe de recherches historiques et archivistiques des Congrégations féminines était réuni pour l'une de ses deux sessions annuelles à la maison-mère des Religieuses de l'Assomption, 17, rue de l'Assomption, à Paris.

Le thème reprenait celui des sessions précédentes, dans la ligne du 9e Congrès national des Archivistes de l'Eglise de France, en novembre-décembre 1990 : "la Mission - les Archives missionnaires". Outre les exposés prévus (voir fascicule n° 18, novembre 1992) sur La Mission montfortaine à Madagascar", - "Notre-Dame des Apôtres : au Service de l'Evangile en Afrique", - "La mission des Petites-Soeurs de l'Assomption et leur expansion missionnaire", - une demi-journée avait été réservée pour une visite au **Centre Spirituel Daniel Brottier**, (Orphelins d'Auteuil), 40, rue La Fontaine, presque de l'autre côté du parc... Presque seulement...

En effet, en 1866, date du début de l'oeuvre des Orphelins d'Auteuil, la propriété de l'Assomption s'étendait à peu près jusqu'au territoire acquis par l'abbé Roussel pour les premiers enfants recueillis. Les Annales gardent des souvenirs communs.

Depuis, les événements du début du siècle concernant les Congrégations religieuses ont amené des changements importants en ces lieux. Depuis 1929, des rues ont pris la place des allées du monastère dont l'actuelle maison-mère reste l'unique témoin, un peu moins proche que jadis des Orphelins d'Auteuil, mais proche encore...

Pour les Soeurs de l'Assomption, parcourir ce quartier ressemble à un pèlerinage, - et pour toutes les soeurs archivistes présentes à la session, visiter le Centre spirituel Daniel Brottier fut aussi un pèlerinage, un temps de découvertes archivistiques et une rencontre avec la vie actuelle de l'oeuvre.

*** Un pèlerinage :**

Dès 8 h.30, nous nous retrouvions pour la Messe, célébrée en la chapelle Sainte-Thérèse - Qui ne connaît ce sanctuaire, né de la foi du Père Brottier (de la Congrégation du Saint-Esprit), cinquième directeur de l'oeuvre, et de la générosité d'amis innombrables, souvent inconnus ? Projetée en 1923, dans une période critique pour l'oeuvre, construite dans une confiance constante en la Providence, elle fut consacrée en 1930 par le cardinal Verdier. C'est "la chapelle des roses" : vitraux, sculptures, rosaces, mosaïques, pavement, un foisonnement de roses en l'honneur de celle qui a promis "de faire tomber du ciel une pluie de roses", "la protectrice des orphelins".

Après la messe, le père Dominique Ramaux, chapelain, nous expliquait cet édifice dont il connaît chaque détail. Si Thérèse de Lisieux y est bien présente, l'abbé Louis Roussel, le fondateur, l'est aussi, ainsi que ses successeurs (les abbés Fontaine, Blétit et Muffat, dans le vitrail de la Vierge), et plus particulièrement le père Brottier qui repose là. Près de sa tombe, des feuillets imprimés par les Apprentis, offrent à la méditation des textes, extraits de ses lettres, articles ou notes spirituelles, renouvelés selon les temps liturgiques.

Le tableau peint pour la Béatification (25 novembre 1984) rappelle le portrait légendaire du missionnaire, du père, du bâtisseur, et son inspiratrice : une jeune carmélite, discrète et souriante.

* Pèlerinage aussi à la **chapelle de l'abbé Roussel**

C'est là que l'oeuvre est née, le 19 mars 1866.

L'Oeuvre ? - Pour les enfants recueillis dans la rue et pour lesquels la chambre de l'abbé est devenue trop petite, une maison abandonnée au milieu des prés d'Auteuil, le dévouement d'un prêtre, la préparation à la première Communion et l'apprentissage d'un métier pour affronter la vie : d'abord l'atelier de cor-donnerie, puis l'école d'imprimerie, etc...

Dans cette chapelle, témoin d'humbles commencements et de beaucoup d'espoir, nous est proposé un enregistrement sur la vie de l'abbé Roussel (1825-1897), tandis que le regard se déplace sur les souvenirs des débuts : tabernacle, bannière, statue de Notre-Dame de la Première Communion, etc... Puis un échange s'instaure, car on retrouve toujours, entre Congrégations, des liens de temps, de lieux, de personnes.

* **Découvertes archivistiques :**

En trois groupes successifs, sous la conduite du père Maurice Pritzy, animateur du Centre, nous accédons aux **Archives** et au **Musée Daniel Brottier**, accueillies avec bienveillance par l'archiviste le père Pouget, assisté de Mademoiselle Christiane Niclause.

- Les armoires sont ouvertes, les divers dossiers sont présentés, les albums de plans, de photocopies d'autographes, de textes, de photos, sont exposés sur les tables à notre disposition.

Fondateur, fondation, successeurs, développement de l'oeuvre, expansion des lieux, affaires matérielles, relations du 19e et du 20e siècles, personnalités ou petites gens, correspondance ou textes spirituels : nous passons d'un secteur à l'autre, d'un album à l'autre, avec l'impression de suivre une histoire de famille.

- La salle attenante est un **musée** aux multiples souvenirs du père Brottier : sa cantine de soldat, son casque, son étoile, ses décorations, ses carnets de notes, ses objets de bureau, sa "petite Thérèse", etc...

Le père Pouget, visiblement heureux, renouvelle son accueil d'un groupe à l'autre, expliquant chaque objet avec ferveur.

En quittant la pièce, chacune reçoit une enveloppe contenant des "Pensées de l'abbé Roussel" rassemblées à l'occasion du 125e anniversaire de la fondation des O.A.A. (1866-1991) et un recueil sur "Le Père Brottier et Thérèse de l'Enfant Jésus" (ou autre sujet), les divers recueils constituant une collection de citations, attrayante, intéressante, et facilement utilisable, éditée par le "Service des Archives".

- Puis nous nous rendons à la **librairie** du Centre, "Les Arcades d'Auteuil", centre de diffusion de l'oeuvre, où sont présentés et proposés, entre autres livres religieux, des ouvrages sur sainte Thérèse, le bienheureux Daniel Brottier, l'abbé Louis Roussel, - certains, comme le prolongement des études d'archives et imprimés sur les lieux mêmes.

Plongée dans la vie actuelle de l'oeuvre

Une salle de projection permet de connaître les réalisations actuelles de l'oeuvre. Il est possible de choisir entre : un film sur le père Brottier et son oeuvre, à travers les événements de la Béatification, un montage sur la vie des jeunes dans les maisons d'Auteuil, une succession de courtes séquences sur les enfants et les jeunes de la Fondation : "Regards", un documentaire de 15 minutes : "A chances égales".

Vu le temps restreint dont nous disposions, nous avons choisi cette dernière projection, qui a été le point de départ d'échanges sur les activités de nos diverses Congrégations aujourd'hui.

Au total, une matinée bien remplie, un itinéraire entre hier et aujourd'hui. Un grand merci à ceux qui nous ont reçus, avec une pensée spéciale pour le père Pouget - Qui pouvait en effet penser que moins d'un mois après cette visite, il ne serait plus parmi nous ? Rappelé à Dieu le 5 mai, à 79 ans, alors qu'après un accident il s'apprêtait à prendre quelque repos à Chevilly. Son corps a été exposé dans la chapelle de l'abbé Roussel avant la messe des funérailles, célébrée dans la chapelle Sainte-Thérèse. Un de ses frères disait que la visite de notre groupe d'archivistes avait été pour lui une grande joie et comme "son dernier feu d'artifice".

Pour lui notre prière, et notre sympathie à sa communauté.

Soeur Thérèse Maylis
religieuse de l'Assomption

P.S. Pour rappel : Centre Spirituel Daniel Brottier
40, rue La Fontaine
75781 PARIS CEDEX 16
tél. 16 (1) 45.24.43.04.

ARCHIVES DE LA MISSION FRANCISCAINE DU MAROC

BREF RAPPEL HISTORIQUE DE LA PRESENCE FRANCISCAINE AU MAROC

C'est en 1219, du vivant de saint François d'Assise, que les premiers franciscains entrèrent au Maroc. Quelques années après, en 1226, le franciscain Frère Agnello était nommé évêque de Fez, et, le 12 juin 1237, le pape Grégoire IX le plaçait à la tête de l'Eglise de Marrakech où un sanctuaire dédié à la "Mère de Dieu" avait été bâti sur le lieu du martyre des 5 premiers franciscains.

De 1225 à 1631, les missionnaires continuent à exercer leur apostolat parmi les captifs chrétiens sous l'autorité d'évêques, qui résident normalement à Tolède en qualité d'auxiliaires de l'archevêque de cette ville. Pendant cette période, le Maroc connaît une longue liste d'évêques consacrés au titre des diocèses de Marrakech, Fez, Salé, etc... mais ils sont peu nombreux à venir au Maroc pour y exercer directement leur ministère. Ils appartiennent en général aux ordres dominicain et franciscain, et sont le plus souvent d'origine espagnole.

La pression militaire et politique qui, dans le prolongement de la Reconquista, commence à s'exercer sur les côtes marocaines rend la situation des chrétiens étrangers résidant au Maroc de plus en plus difficile.

En 1630, la Mission catholique est activement reprise par le Franciscain Jean de Prado ; elle dépend de la S.C. de Propaganda Fide. La province franciscaine de San Diego d'Andalousie est chargée de l'envoi du personnel ecclésiastique et religieux dont la tâche pastorale consiste principalement à assister spirituellement et matériellement les captifs chrétiens.

Au milieu du XVIIIe siècle (en 1765), il faut noter l'action du Sultan Mohammed III qui, avec l'aide des franciscains, oeuvre auprès des souverains européens, souvent réticents, pour supprimer la course et donc la présence des captifs, chrétiens au Maroc et musulmans en Europe. Cela favorise alors l'accroissement de petites communautés de commerçants européens dans les villes de la côte.

En 1908, le pape Pie X élève la Préfecture Apostolique du Maroc au niveau de Vicariat Apostolique. Mgr Cervera, avec siège à Tanger, en est le premier titulaire. A cette époque, il y avait 5 églises au Maroc, desservies par les Franciscains d'Espagne, aucune par les Franciscains français. En 1923, ce vicariat est divisé en deux parties correspondant aux zones de Protectorat espagnol (Tanger) et français (Rabat). Ces deux villes deviendront archevêchés en 1956.

De 1908 à 1956, du fait de l'institution des Protectorats espagnol et français qui favorisent la venue de nombreux chrétiens, militaires et colons, la population chrétienne du Maroc s'était rapidement accrue et comptait en 1956, date de l'indépendance, 500.000 chrétiens pour la seule zone du Protectorat français avec 282 prêtres, 64 frères, 564 religieuses, 250 églises construites et 475 centres de culte visités.

Il est à noter que cette zone sera jusqu'en 1969 "*Missio ordini fratrum minorum concredita*", alors que la zone du Protectorat espagnol dépendante de l'archevêché de Tanger demeure encore "*Ordini fratrum minorum concredita*".

Après l'indépendance, la communauté chrétienne diminue progressivement dans les deux archevêchés à mesure que la population européenne disparaît. Les franciscains français rejoignent alors leur patrie, les plus âgés d'abord. Ils emportent avec eux leurs documents personnels. Ceux-ci font en majeure partie l'objet des archives analysées dans cet article et qui sont actuellement regroupées à Aix-en-Provence. C'est là que, depuis 4 ans, je me suis penché sur ces précieux documents qui retracent le magnifique travail accompli par eux au Maroc et qu'ils continuent aujourd'hui.

Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II, lors de sa visite au Maroc, le 19 août 1985, pouvait à juste titre dire aux chrétiens : "Vous qui désirez vous laisser saisir par le Christ, vous qui désirez aimer et servir à sa suite et grâce à ses dons, vous trouvez des inspirations et des modèles particulièrement dans l'héritage de votre communauté. Je pense aussi à ces contemplatifs pauvres et désintéressés et à ces amis du peuple marocain que furent Charles de Foucauld, Charles-André Poissonnier et Albert Peyriguère".

Qu'y a-t-il dans ces archives, actuellement classées, numérotées, agrémentées de nombreuses photos souvenirs des années 1908 à 1956 ?

I°. Tout d'abord des dossiers rappelant :

- 1.- Les origines chrétiennes du Maroc : Eglise primitive - Eglise du Moyen Age.
- 2.- Les fondations franciscaines de 1212 à 1415
- 3.- La mission franciscaine portugaise de 1415 à 1630
- 4.- Les origines de la mission espagnole de 1630 à 1923

Dans ces dossiers sont collectés, classés chronologiquement tous les articles parus dans la revue *Le Maroc catholique* concernant cette période de l'histoire de l'Eglise au Maroc : soit 6 volumes.

II°. Ensuite

1°.- Les principales étapes d'une présence franciscaine francophone au Maroc de 1908 à nos jours :

- a. Mutations de l'Eglise du Maroc au XXe siècle :
 - Arrivée des Européens
 - Les protectorats
 - Avant l'indépendance 1923-1956
 - Après l'indépendance 1956-19..
- b. Statistiques des églises, chapelles, oeuvres diverses, écoles
- c. Statistiques des Instituts religieux féminins

2°.- Les souvenirs autobiographiques du P. Bonaventure Cordonnier, premier franciscain français au Maroc, dès 1908, et premier aumônier militaire.

Dans ce volumineux dossier, manuscrit très intéressant et documenté, sont relatés la position de l'Eglise avant l'occupation française et l'arrivée des premiers franciscains français, envoyés par ordre du Ministre général des Franciscains, leur rôle dans la pacification et la fondation des paroisses.

3°.- Les Aumôniers militaires et la fondation des paroisses dans la Mission franciscaine au Maroc de 1908 à 1961 : livre paru en 1988 et publié par le P. Valentin Goudal, franciscain.

4°.- Le Journal personnel du P. Henry Koehler en 4 volumes :

- de 1909 à 1914 relatant la chronique du poste de Meknés tant au point de vue militaire que religieux, les opérations de Khénifra et de la Moulouya, son apostolat auprès des soldats.
- de 1914 à 1928 : nombreuses lettres et récit de la fondation d'une église confiée aux Franciscains français à Tanger
- de 1928 à 1962 : Souvenirs personnels

Il faut signaler ici que le P. Henry Koehler est le grand historien franciscain de la Mission franciscaine du Maroc. Je signale au passage son livre sur *L'Eglise chrétienne du Maroc et la Mission franciscaine 1221-1790*, ainsi que le livre sur *Le bienheureux Jean de Prado 1568-1644*, ouvrage écrit en 1644, traduit et annoté par le P. Henry Koehler.

5°- Des documents concernant :

- Le P. Charles-André Poissonnier, mort du typhus en soignant les malades dans son dispensaire à Tazert, mort victime de sa charité en 1938 : 5 volumes (A son sujet, voir la plaquette *Un ambassadeur du Christ en terre d'Islam, le Père Charles-André Poissonnier, 1897-1938*, Les Missions franciscaines n° 3, mai-juin 1939, 32 p.).

- Le P. Abel Fauc, son ami et successeur au dispensaire de Tazert.

- Le P. Othon de Launay, ancien officier des Affaires Indigènes, devenu franciscain et fondateur du poste de Méknès-Médina.

- Le P. Jean Mohammed Abd El Jalil : Ses écrits sur le Maroc, son Itinéraire spirituel et divers documents (publiés dans différentes revues) le concernant personnellement.

6°- Un important (A) document sur "L'Evolution de la pensée missionnaire de l'Eglise dans le contexte des événements de 1908 à 1956". Document très apprécié par le Professeur Maurice Flory.

7°- Quelques églises et chapelles : Historique depuis leur fondation jusqu'à aujourd'hui de :

- Rabat : Cathédrale Saint-Pierre ;

Couvent franciscain de Rabat Aguédal et Eglise Notre-Dame des Anges

La Source : Centre d'Etudes et de Dialogue islamo-chrétien ;

Les Collèges Charles de Foucauld de Rabat et Casablanca ;

- Casablanca : Paroisse Notre-Dame de Lourdes de Mers Sultan

- Khénifra (Port-Lyautey)

- Marrakech : Eglise des Saints-Martyrs ;

Dispensaire de Tazert ;

Atelier menuiserie-ébénisterie d'Agouim.

- Agadir : Eglises Sainte-Croix et Sainte-Anne ;

Orphelinat de Taroudant

Récit du tremblement de terre du 29/02/1960 par le P. Berthier, vicaire de la paroisse Sainte-Croix et témoin de ce sinistre.

- Dispensaire de Sibara.

- Meknès : Paroisse Notre-Dame des Oliviers, centre marial du Maroc ;

Dispensaire de Meknès-Médina ;

Eglise de Khénifra au Moyen Atlas.

- Fez : Saint-Michel, première église de cette ville ;

Paroisse Saint-François d'Assise ;

Fondation de Fez et souvenirs.

- Oujda : Paroisse Saint-Louis d'Anjou.

- Tanger : Eglise Notre-Dame de l'Assomption.

8°- Les Evêques de la Mission franciscaine depuis 1908.

9°- Les Supérieurs réguliers de la Mission franciscaine depuis 1912.

(A) Si je qualifie ce document d'important, c'est parce qu'il montre une évolution assez parallèle de la notion de l'évangélisation et de la notion de protectorat. En outre, il fera comprendre aux chercheurs futurs, dans quelles circonstances historiques cette évolution a eu lieu, non seulement au Maroc, mais également dans les diocèses voisins d'A.F.N. Si nous sommes d'accord pour que "mémoire s'en suive", le document en question sera un chapitre précieux de l'adaptation de l'Eglise dans la première partie du XXe siècle. Me basant sur un texte d'une vingtaine de pages du P. Jean-Bosco Offret, franciscain, j'ai voulu compléter cette information sur "L'Evolution de la pensée missionnaire de l'Eglise du Maroc de 1912 à 1956", en utilisant de nombreux livres et documents parus après 1956 afin de permettre à de futurs historiens intéressés par cette période de la présence franciscaine et française au Maroc d'avoir le maximum d'informations qui puissent les guider dans leurs recherches. Dans ces pages (3 à 400 environ), j'ai donc consulté des documents anciens et récents, laissant à mes successeurs le soin de faire un travail rigoureux et objectif sur cette période critique de l'Eglise du Maroc, pendant les cinquante ans de présence du Protectorat dans ce pays.

10°- Publications complètes de l'Eglise du Maroc :

- *Le Maroc catholique*, organe mensuel du catholicisme au Maroc de 1921 à 1948, publié par les Pères franciscains.
- *Ensemble*, bulletin mensuel d'entr'aide apostolique et sacerdotale du 4 octobre 1947 à nos jours.
- *Faits et idées*, revue catholique du Vicariat apostolique de Rabat, publiée du 1er novembre 1953 au 15 juin 1962.
- *Eglise du Maroc* : Quelques directives 1950-1957.
- *Les Journées sociales* 1955-1958 organisées par l'Eglise du Maroc sur :
 - La Famille marocaine, mars 1958
 - L'Economie marocaine et la personne humaine, 26/02/1956
 - Le rôle de la communauté européenne au Maroc, 24/03/1957
 - La promotion des travailleurs dans la cité, 16/03/1958
 - Qarawiyn entre son passé et son avenir

11°- Quelques livres anciens et récents sur ces périodes**12°- La visite du Pape Jean-Paul II à Casablanca**

En plus de toutes ces archives centralisées ici, il serait très intéressant de voir ce que possèdent les divers Instituts des Religieuses qui ont également accompli une oeuvre admirable dans ce pays et qui continuent encore actuellement, en particulier :

- Les Franciscaines Missionnaires de Marie
- Les Petites Soeurs de Jésus
- Les Soeurs de la Doctrine chrétienne de Nancy, une des premières congrégation à Oujda, mais qui aujourd'hui sont toutes rentrées en France.

Valentin Goudal

Franciscain

N.B. Voir aussi ci-après la bibliographie de ce numéro.

LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL
ET SES ARCHIVES

Du 19 au 22 novembre s'est tenue à Paris, au Palais de l'UNESCO, l'Assemblée plénière internationale de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, à laquelle étaient conviées les 124 branches nationales, regroupant un total de quelque 800.000 membres.

A l'occasion de cette très importante rencontre, le président international, Amin A. de Tarrazi, a bien voulu présenter cette Société et ses archives, afin d'attirer l'attention sur cette association qui est "née et s'est propagée comme une société laïque et non comme une société ecclésiastique devant son existence à un acte de l'autorité ecclésiastique" (lettre de la S.C. du Concile à l'évêque de Corrientes, 8 septembre 1919, cité dans La Documentation catholique du 11 juin 1921, p. 626-630).

*

** **

*

- I. Présence et actualité de la Société de Saint-Vincent-de-Paul
- II. Les archives "vincentiennes"
- III. Bibliography of works in english about Frederic Ozanam

Annexe : Bibliothèque vincentienne
Iconographie vincentienne

* * *

PRESENCE ET ACTUALITE

DE LA SOCIETE DE SAINT-VINCENT DE PAUL

UNE INTUITION PROPHETIQUE

"La question qui divise les hommes de nos jours n'est plus une question de formes politiques, c'est une question sociale, c'est de savoir qui l'emportera de l'esprit d'égoïsme ou de l'esprit de sacrifice ; si la société ne sera qu'une grande exploitation au profit des plus forts ou une consécration de chacun pour le bien de tous et surtout pour la protection des faibles. Il y a beaucoup d'hommes qui ont trop et qui veulent avoir encore ; il y en a beaucoup plus d'autres qui n'ont pas assez, qui n'ont rien et qui veulent prendre si on ne leur donne pas. Entre ces deux classes d'hommes, une lutte se prépare ; et cette lutte menace d'être terrible : d'un côté, la puissance de l'or, de l'autre la puissance du désespoir. Entre ces armées ennemies il faudrait nous précipiter, sinon pour empêcher, au moins pour amortir le choc. Et notre âge de jeunes gens, notre condition médiocre nous rendent plus facile ce rôle de médiateur que notre titre de chrétien nous rend obligatoire. Voilà l'utilité possible de notre Société de Saint-Vincent de Paul."

Si l'on n'était pas allé jusqu'au bout de cette citation, on aurait pu se demander quel penseur contemporain en était l'auteur.

Elle émane, en réalité, du coeur généreux et de l'intelligence intuitive d'un jeune homme, Frédéric Ozanam, qui, dès 1836, il y a plus d'un siècle et demi, avait eu cette vision prophétique laissant présager les grands conflits sociaux et, en transposant à l'échelle planétaire, les tensions entre le tiers-monde et le monde industrialisé.

DU REVE A LA REALITE

Pressentant que les relations humaines risquaient de plus en plus de se ramener à des rapports de force, il avait romantiquement rêvé *"que tous les jeunes gens de coeur et d'esprit s'unissent pour quelque oeuvre charitable..."*.

Le 23 avril 1833 le rêve devenait réalité avec la réunion de la première *"Conférence de Charité"*, placée sous le patronage de Saint Vincent de Paul, et regroupant autour d'Emmanuel Bailly, leur aîné, six étudiants dont Ozanam qui avait alors tout juste 20 ans.

UN ESSOR CONTINU

La Société dont ce dernier se plaisait à rappeler les *"humbles commencements"* devait connaître un fulgurant essor à travers la France, l'Europe et le monde.

En 1860, elle comptait déjà 2.500 Conférences et réunissait plus de 50.000 membres.

Après une période particulièrement difficile durant le Second Empire qui voyait dans la Société une association échappant parfois à l'autorité (circulaire du 16 octobre 1861 du Duc Victor Fialin de Persigny, Ministre de l'Intérieur, aux Préfets de France), la marche en avant reprend irrésistiblement au lendemain du conflit franco-prussien de 1870.

C'est ainsi qu'à la veille de la première guerre mondiale le nombre des équipes s'élevait à 8.000 et celui des membres à 133.000.

En 1933, année du centenaire, 12.000 Conférences regroupaient plus de 200.000 membres tandis qu'à l'heure actuelle on dénombre environ 45.000 équipes rassemblant quelque 850.000 adhérents répartis dans 125 pays des cinq continents.

Les groupes, en majorité mixtes, composés d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles fonctionnent dans le cadre de paroisses urbaines ou rurales, de quartiers, de grands ensembles, d'établissements scolaires ou universitaires, d'associations professionnelles ou culturelles.

UNE FRATERNITE UNIVERSELLE

Mais laissons là l'histoire et les chiffres pour aborder l'essentiel, à savoir l'esprit, les objectifs et les méthodes.

La Société de Saint-Vincent de Paul, l'une des plus anciennes oeuvres charitables, sociales et humanitaires se présente aujourd'hui comme un vaste mouvement international d'apostolat charitable et d'action sociale. Grâce à la communion spirituelle et à la formation humaine de ses membres, elle veut porter témoignage de l'amour fraternel du Christ auprès des plus pauvres.

Elle cherche avec eux et les autres à les aider à vaincre leur misère sous ses multiples formes. Elle s'adresse, dans toutes les nations du monde, aux hommes, aux femmes, aux jeunes, de tous milieux et de toutes conditions, qui veulent incarner leur foi dans le don de soi, en communiquant autour d'eux leur espérance et leur joie.

Dès les origines, l'aspiration à l'universel a été affirmée, selon le voeu enthousiaste d'Ozanam : *"je voudrais enserrer le monde entier dans un réseau de charité"*. En décidant le 17 février 1835, au terme d'une discussion passionnée, parfois même très vive, qui s'était déroulée sur plusieurs semaines, que la Conférence initiale se scinderait en plusieurs sections, les membres de la Société naissante marquaient leur volonté de voir leur mouvement essaimer hors des limites de leur paroisse, de leur ville, de leur pays, voire de leur continent, pour s'implanter sur toutes les latitudes.

A l'instar de l'Eglise elle-même, la richesse de cette dynamique association de chrétiens fervents devait résider à l'avenir dans sa diversité. Son unité devait se forger dans le pluralisme et la différence.

UNE RECHERCHE SPIRITUELLE

Si Frédéric Ozanam et ses premiers compagnons ont eu des préoccupations humaines et sociales marquées en constituant la Société de Saint-Vincent de Paul, si leur souci permanent a été de remédier aux duretés de leur temps, ils n'en ont pas moins ressenti l'urgence et la nécessité d'une formation spirituelle solide comme fondement irremplaçable de leur vocation et de leur mission.

L'harmonieux équilibre entre prière et action que réalisa si parfaitement Vincent de Paul leur est très vite apparu comme la constante de l'engagement vincentien. Celui-ci tire d'une vie de foi son inspiration, sa vigueur et sa fidélité.

Certains des membres de la Société approfondissant leur démarche spirituelle parviennent au don d'eux-mêmes dans une vocation religieuse, diaconale ou sacerdotale.

Chaque année des hommes, des femmes, des jeunes des Conférences font ce choix plus radical au service de l'Eglise.

UN ENGAGEMENT POUR LA JUSTICE SOCIALE

"Il n'y a point de charité qui ne soit accompagnée de justice" proclamait Vincent de Paul au milieu de ce *"siècle de Louis XIV"* dont la gloire ne dissimulait, ni à ses yeux, ni à son coeur, les duretés de son temps.

Dans la même ligne de pensée, Ozanam qui souhaitait *"que la charité fasse ce que la justice seule ne saurait faire"*, soulignait les insuffisances de celle-ci dont le caractère impersonnel nécessite d'être complété et humanisé par la gratuité et la délicatesse du bénévolat : *"l'ordre de la société repose sur deux vertus : justice et charité. Mais la justice suppose déjà beaucoup d'amour ; car il faut beaucoup aimer l'homme pour respecter son droit qui borne notre droit et sa liberté qui gêne notre liberté ! Cependant la justice a des limites ; la charité n'en connaît pas"*.

C'est cette exigence qui a inspiré dans les années 30 un Emile Romanet, membre d'une Conférence grenobloise, l'idée révolutionnaire des allocations familiales. Fidèle à sa vocation vincentienne, telle que définie plus haut par Ozanam, il avait compris qu'il n'y avait pas de charité digne de ce nom sans une authentique démarche pour une plus grande équité. C'est ce que nous a rappelé le Concile lorsqu'il affirmait, dans le Décret sur l'Apostolat des Laïcs, (chapitre II - N° 8) *"qu'il faut satisfaire d'abord aux exigences de la justice, de peur que l'on n'offre comme don de la charité ce qui est déjà dû en justice..."*. Aussi, la Société de Saint-Vincent de Paul participe-t-elle, dans toute la mesure de ses moyens humains et matériels et en étroite collaboration avec les pouvoirs publics ou les collectivités locales, à l'effort commun en vue de remédier aux causes de ces maux sociaux et de faire évoluer le cadre institutionnel.

UNE RENCONTRE PERSONNELLE AVEC CEUX QUI SOUFFRENT

Mais si ce combat pour la justice sociale semble primordial au Vincentien, il ne trouve la plénitude de sa vocation que dans le service personnel, direct et permanent des plus démunis, à l'exemple de *"Monsieur Vincent"* que les membres de la Conférence avaient choisi comme Saint Patron et qu'ils s'efforçaient de *"réaliser comme lui-même avait réalisé le type divin de Jésus-Christ"*.

Soeur Rosalie Rendu, Fille de la Charité, qui s'était déjà illustrée par son action, aussi efficace que prévenante, auprès des malheureux du quartier Mouffetard comprit le généreux et ardent idéal d'Ozanam et de ses amis. Aussi est-ce elle qui, guidée par l'intelligence du coeur, les conduisit par les chemins de la Charité vers les déshérités parmi lesquels ils firent l'apprentissage du véritable amour des pauvres.

Paul VI qui avait été lui-même membre de la Société de Saint-Vincent de Paul, alors qu'il était étudiant, ne qualifiait-il pas les *"Vincentiens"* d'*"amis et serviteurs des pauvres"* ?

DE MULTIPLES ACTIVITES EN CONSTANTE ADAPTATION

C'est dans cette perspective qu'est orientée toute l'action de la Société de Saint-Vincent de Paul auprès de ceux que le monde blesse, écrase, isole, rejette, marginalise :

- Oeuvres en faveur de l'enfance et de la jeunesse.
- Scolarisation - Formation professionnelle technique et agricole - Bourses d'études.

- Initiatives en faveur des victimes du chômage et de leurs familles.
- Créations et recherches d'emplois.
- Appui moral et matériel aux isolés, aux familles en difficulté.
- Initiatives en faveur des mères célibataires et des femmes abandonnées.
- Activités en faveur du 3ème âge : visites à domicile, aides ménagères, clubs, centres de vacances, maisons de retraite.
- Action sanitaire : visite des malades, des handicapés physiques et mentaux, des aveugles - Soins à domicile - Créations d'hôpitaux, de dispensaires, de centres médicaux.
- Assistance aux alcooliques, aux drogués, aux personnes atteintes de maladies graves.
- Visite des prisons - Assistance post-pénale.
- Réinsertion sociale des marginaux.
- Activités en faveur des gens de mer - Foyers ou clubs du marin.
- Aide au gens du voyage - Aires de stationnement.
- Accueil, orientation, alphabétisation des migrants, en harmonie avec leur identité, leur culture et leurs traditions.
- Programmes de logement et d'amélioration de l'habitat.
- Aide alimentaire.
- Projets de développement, notamment dans les secteurs de l'agriculture, de l'élevage et de la pêche.
Animation de plus de 5.000 jumelages entre équipes de pays nantis et de pays déshérités.
- Secours aux réfugiés, aux apatrides.
- Campagnes de solidarité.
- Animation culturelle - Bibliothèques - Loisirs - Sports - Camps de vacances.
- Consultations juridiques, administratives et sociales.
- Catéchèse - Animation liturgique - Préparation au mariage.

Le dénominateur commun de toutes ces initiatives, activités et réalisations est la préoccupation d'apporter aux plus désorientés comme aux plus déshérités, l'écoute, l'amitié, l'appui spirituel, moral et matériel ; de les restaurer dans leur dignité, de leur assurer la promotion de leur personne, de leur rendre l'espérance et, si possible, la joie de vivre.

UNE ASSOCIATION DE NATURE ECCLESIALE A CARACTERE LAIC

C'est là l'une des originalités de la Société de Saint-Vincent de Paul. En effet, l'innovation, audacieuse pour l'époque d'Ozanam et de ses camarades est sans doute d'avoir tenu à ce que les destinées de leur chère Société, d'essence ecclésiale, profondément fidèle à l'auto-rité religieuse, soient assurées par des laïcs se sentant pleinement majeurs et responsables.

Cent trente ans avant le Concile Vatican II, ces jeunes gens avaient pressenti l'importance, sinon la nécessité, d'un apostolat des laïcs dynamique et imaginaire, au sein du "peuple de Dieu".

Officiellement reconnue sur le plan ecclésial par les Brefs des 10 janvier et 12 août 1845 de Grégoire XVI et confirmée par les Papes successifs, la Société de Saint-Vincent de Paul a toujours très fidèlement préservé son caractère laïc, constante essentielle de sa spécificité.

AU SERVICE DE L'EGLISE ET DE LA CITE

Née au coeur de l'Eglise, la Société de Saint-Vincent de Paul est au service de la Cité. Inspirée par le message évangélique, attentive aux enseignements du Magistère, elle agit au sein de la communauté humaine à laquelle elle se doit de contribuer à apporter un "mieux être", par-delà le "plus être".

La foi sans les oeuvres n'est-elle pas une foi morte ? C'est en tout cas ce que nous rappellent, fort à propos, les Pères conciliaires dans "Gaudium et Spes" ("L'Eglise dans le monde de ce temps" - N° 43), en exhortant *"les chrétiens, citoyens de l'une et de l'autre cité, à remplir avec zèle et fidélité leurs tâches terrestres, en se laissant conduire par l'esprit de l'Evangile. Ils s'éloignent de la vérité ceux qui, sachant que nous n'avons point ici-bas de cité permanente, mais que nous marchons vers la cité future, croient pouvoir, pour cela, négliger leurs tâches humaines, sans s'apercevoir que la foi même, compte tenu de la vocation de chacun, leur en fait un devoir plus pressant. Mais ils ne se trompent pas moins ceux qui, à l'inverse, croient pouvoir se livrer entièrement à des activités terrestres en agissant comme si elles étaient tout à fait étrangères à leur vie religieuse - celle-ci se limitant alors pour eux à l'exercice du culte et à quelques obligations morales déterminées. Ce divorce entre la foi dont ils se réclament et le comportement quotidien d'un grand nombre est à compter parmi les plus graves erreurs de notre temps."*

Si l'Eglise attend de nous un authentique témoignage de foi et de spiritualité, elle nous invite également à être pleinement présents à ce monde en profonde mutation qui souffre, lutte et se cherche.

La vocation de la Société de Saint-Vincent de Paul fait un devoir précis à chacun de ses membres de s'insérer dans le tissu humain où se jouent les combats pour un monde meilleur et plus juste.

C'est ce qui amène nombre d'entre eux à s'engager, comme le fit personnellement Ozanam pour la défense de la cause des pauvres. L'un des exemples les plus notables fut celui de Giorgio La Pira, maître à penser de la Démocratie Chrétienne en Italie, ancien Maire de Florence, qui milita avec passion en faveur des humbles.

Conscients des multiples problèmes que posent les diverses formes de la pauvreté spirituelle, morale, culturelle, physique et matérielle, les Vincentiens s'attachent avec lucidité à redonner l'espérance à ceux qui l'ont perdue, en apportant à une humanité qui s'interroge et se cherche ce "*supplément d'âme*" qu'évoquait le grand philosophe spiritualiste français, Henri Bergson.

Grâce à une administration souple, peu coûteuse, réduite à l'essentiel, constituée surtout de bénévoles, moyens humains, techniques et matériels peuvent être rapidement mobilisés, mis en oeuvre et adaptés aux circonstances de temps et de lieu.

Par ailleurs, l'existence d'équipes autochtones dans la plupart des pays du permet également une gestion aussi rationnelle, économique et rigoureuse que possible, en fonction du contexte local.

Cette organisation et ces méthodes ont fait leurs preuves au coeur des drames humains et des catastrophes naturelles qui meurtrissent, périodiquement notre monde.

LA VOCATION VINCENTIENNE : UN EFFORT D'UNITE DE VIE

Ainsi, la vocation vincentienne se veut-elle, en ce XXème siècle de science, de technologie et d'efficacité, un humble mais authentique témoignage de charité fraternelle et d'ouverture sociale.

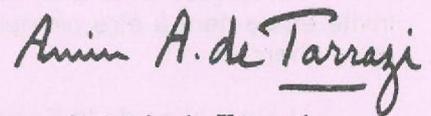
Elle invite ses membres au service, au partage et au don global de soi : avoir - être - savoir, afin de mieux répondre à l'appel angoissé de tant d'hommes de ce temps, laissés pour compte d'un progrès qui ne bénéficie pas aux plus faibles.

Véritable école sociale, en particulier pour les plus jeunes, elle sensibilise, à partir du contact personnel avec les plus pauvres, aux problèmes plus vastes de notre temps. Le geste d'amour individuel, loin de masquer la réalité, ouvre le coeur et l'esprit aux dimensions mondiales de la souffrance, aux exigences de la justice et aux impératifs de la dignité humaine.

La vocation vincentienne n'est pas un placage artificiel. Pleinement assumée, elle conduit à une unité de vie fondamentale mettant en accord pensée, paroles et actes. L'harmonie entre la foi et les oeuvres au service du prochain, tel est l'idéal patiemment poursuivi, par-delà leurs défaillances ou leurs insuffisances, par les héritiers spirituels de Saint Vincent et de Frédéric Ozanam.

Loin des feux de la rampe et des artifices médiatiques, mais résolument tournés vers l'avenir, ils gardent au plus profond d'eux-mêmes cette pensée de leur fondateur :

"La Charité ne doit jamais regarder derrière elle, mais toujours devant, parce que le nombre de ses bienfaits passés est toujours très petit et que les misères présentes et futures qu'elle doit soulager sont infinies".



Amin A. de Tarrazi

LES ARCHIVES "VINCENTIENNES"

Fondée en 1833, il y a près de 160 ans, liée à de multiples événements historiques, sociaux et spirituels de l'humanité, insérée dans un vaste réseau de relations internationales, à travers 125 pays des cinq continents ; honorée de l'amitié d'innombrables personnalités religieuses et laïques, la Société de Saint-Vincent de Paul est très normalement dotée d'un ensemble considérable d'archives constituant un fort précieux patrimoine spirituel et culturel aux facettes les plus variées.

Compte tenu de l'importance et de la diversité de ces éléments, il n'est pas facile d'en rendre compte dans le détail mais l'essai de classification que nous avons tenté pourra peut-être donner une idée de la substance de cette riche documentation, conservée avec soin et vénération au siège international, national et parisien de la Société, sis 5, rue du Pré-aux-Clercs, au coeur du Ville arrondissement de la capitale.

I - LA CORRESPONDANCE

C'est sans doute à travers la correspondance que l'on perçoit le mieux l'esprit, la vie et l'action des "Conseils" et "Conférences", rouages essentiels de l'organisation.

Le volume de l'échange de lettres entre le centre et les branches extérieures (pays, départements, villes, paroisses), les organismes publics, les organisations privées, la hiérarchie religieuse, le clergé et les personnes se situe actuellement aux alentours de 20.000 par an. Cela pose évidemment un important problème d'espace, mais surtout de classement pour un archivage fonctionnel et accessible.

II - LA DOCUMENTATION

Elle est composée d'un ensemble important de dossiers constituant un instrument de travail en perpétuelle évolution, nécessitant une constante mise à jour.

CLASSEMENT GEOGRAPHIQUE

- Au plan international, par régions et par pays.
- Dans le cadre national, par départements.

CLASSEMENT METHODIQUE

Histoire de la Société

- Les sources
- La fondation
- La tradition

Spécificité de la Société

- La vocation et la tradition (prière et action - formation spirituelle et engagement temporel)
- La Règle ; en France et dans le monde.
- Le caractère laïc : ses contours ; son application
Fidélité à l'Eglise et service de la communauté humaine.
- Saint Vincent de Paul : sa vie - son oeuvre - ses écrits - son message.
- Les disciples vincentiens
- La famille spirituelle vincentienne

La fondation et les fondateurs de la Société

- Frédéric Ozanam : sa vie - son oeuvre - son message.
- Emmanuel Bailly.
- Les autres fondateurs : Paul Lamache - Felix Clavé - Auguste Le Taillandier - Jules Devaux - François Lallier
- Soeur Rosalie Rendu.
- Les premiers compagnons : Jean Léon Le Prévost.
- Les contemporains : Henri Lacordaire - Ampère - Louis Veuillot...
- Les grandes figures de la Société.
- Les Présidents Généraux.

Fonctionnement et structures de la Société

- Le Conseil Général International - Ses structures et ses rouages :
la Section permanente - Le Comité de Coordination - Les Commissions.
- Les Assemblées : plénières, continentales, régionales, nationales.

Les Activités et réalisations de la Société

Dans les domaines charitable, social et humanitaire :

- Enfance : garderies, homes, colonies de vacances, parrainages d'enfants.
- Jeunesse : foyers, clubs, promotion culturelle, loisirs.
- Enseignement classique : écoles, bourses scolaires et universitaires, parrainages d'élèves et d'étudiants.
- Formation professionnelle : enseignement technique dans les secteurs les plus divers : mécanique, électricité, électronique, chaudronnerie, menuiserie, bâtiment, agriculture, secrétariat, couture, hôtellerie...
- Troisième âge : résidences de retraite, centres de vacances, clubs de jour, loisirs.
- Femmes en difficulté : soutien moral et institutions pour femmes battues, femmes abandonnées, mères célibataires.
- Gens du voyage : assistance sociale, aires de stationnement.
- Migrants : accueil, orientation, services divers.
- Réfugiés, apatrides : accueil, orientation, préservation de leur identité culturelle.
- Délinquance : visite des établissements pénitentiaires, assistance post-pénale, réhabilitation d'anciens détenus.
- Pré-délinquance : foyers pour jeunes en détresse, centres de réinsertion sociale.
- Travail : ateliers d'artisanat, de couture, de tissage, de matériaux de construction, de dactylographie, d'imprimerie...
- Activités rurales : culture, élevage, pisciculture, apiculture, coopératives agricoles...
- Logement : programmes en faveur de familles à revenus modestes ; sociétés H.L.M.
- Santé : visite des établissements hospitaliers, des institutions pour handicapés physiques et mentaux, pour les aveugles ; assistance aux drogués, aux malades du Sida ; soins à domicile ; création d'hôpitaux, de dispensaires, de cabinets dentaires, de léproseries.

- Solidarité : secours d'urgence aux victimes de catastrophes naturelles, de guerres, de troubles, de violences - Aide alimentaire, fournitures vestimentaires, assistance médicale et sanitaire, reconstruction, relogement.

Les relations extérieures

- Avec l'Eglise :
 - Le Saint-Siège - Les papes successifs - Les dicastères (Congrégations - Conseils pontificaux)
 - La hiérarchie : par pays et diocèses.
 - Le clergé : par pays, diocèses et paroisses.
 - Les aumôniers et conseillers spirituels : par Conseils nationaux et diocésains.
- Avec les Congrégations et les Ordres religieux :
 - Masculins - Féminins
- Avec les pouvoirs publics :
 - Les Chefs d'Etat - Les Gouvernements - Les Parlements - Les Municipalités - Les Administrations.
- Avec les médias confessionnels et non confessionnels :
 - Presse écrite (Journaux - Périodiques - Agences d'information)
 - Presse parlée (radios)
 - Presse filmée (télévisions)
 - Agences d'information et de photos
- Avec les entreprises d'édition

III - LES GRANDS DOSSIERS

La doctrine

- L'Ecriture.
- L'Eglise : Les Pères de l'Eglise - l'enseignement conciliaire.
- Textes spirituels fondamentaux.
- La Foi.
- La Charité.
- Le Christ.
- La Vierge Marie.
- Les saints (en particulier ceux qui sont liés au témoignage de la Charité).

L'Eglise-institution

- Le Vatican :
 - La Papauté.
 - La Curie romaine.
 - Les Dicastères (Congrégations - Conseils pontificaux).
 - Les Secrétariats.
- La hiérarchie.
- Le clergé.
- Les congrégations et ordres religieux.

Les grandes religions

- Catholicisme - Orthodoxie - Protestantisme - Judaïsme - Islam - Bouddhisme -
- Autres confessions

L'oecuménisme - L'Unité

- Avec les Orthodoxes
- Avec les Anglicans
- Avec les Protestants

Le dialogue avec les non chrétiens

- Avec les Juifs
- Avec les Musulmans
- Avec les Bouddhistes
- Avec d'autres confessions

Les sectes

Les Organisations internationales

- L'Organisation des Nations Unies (O.N.U.), ses institutions, ses commissions et ses agences:
UNESCO - FAO - OMS - OIT - CNUCED - PNUD - FMI - GATT - HCR - URNWA...
- Les organisations internationales régionales
- Les institutions européennes :
Le Conseil de l'Europe.
La Commission des Communautés Européennes.
Les autres institutions européennes.
La politique sociale européenne.
L'action humanitaire européenne.
- Les Catholiques dans la vie internationale
- Les Vincentiens dans la vie internationale
- La Société de Saint-Vincent de Paul et la C.E.E.
- Les pouvoirs publics :
Chefs d'Etat - Gouvernements - Parlements - Municipalités - Administrations :
En France - A l'étranger.
- Les autorités diplomatiques :
Françaises - Etrangères
- Les Catholiques dans la vie publique
- Les Vincentiens dans la vie publique
- Les grandes institutions :
Publiques (françaises, étrangères)
Privées (françaises, étrangères)
- Les Fondations :
Publiques
Privées
- Les médias :
Catholiques et non confessionnels
(Presse écrite, parlée et filmée - Agences d'information)
- Les entreprises d'édition

Les droits de l'Homme

- Les institutions
- Les problèmes

La paix - la non violence**Le racisme****Les questions sociales**

- Enfance - Jeunesse - 3ème âge - Santé - Logement - Emploi - Migrations - Marginalité - Pré-délinquance - Délinquance - Développement - Promotion humaine - Milieu urbain - Milieu rural - Solidarité - Action humanitaire - Urgences - Guerres - Catastrophes naturelles.

IV- BIBLIOTHEQUE

La bibliothèque est un élément essentiel des archives de la Société.
Elle se présente dans les grandes lignes de la manière suivante :

A- OUVRAGES GENERAUX

- Encyclopédiques
- Historiques
- Géographiques
- Politiques
- Economiques
- Sociaux
- Linguistiques

B- OUVRAGES RELIGIEUX

(En langues française et étrangères)

- L'Ecriture
- Les Pères de l'Eglise
- L'enseignement de l'Eglise
- Les Encycliques et autres documents pontificaux
- Le Concile - Les Textes conciliaires
- La doctrine sociale de l'Eglise
- L'histoire de l'Eglise
- Le Christ
- La Vierge Marie
- Les apôtres
- Les Saints
- Les grandes figures religieuses et laïques de l'Eglise
- Les Congrégations religieuses masculines et féminines
- L'Oecuménisme
- La Charité
- Les illustrations de la Charité en France et dans le monde

C- OUVRAGES VINCENTIENS

(En langues française et étrangères)

- Saint Vincent de Paul (vie - oeuvre - écrits).
- Disciples de Saint Vincent de Paul.
- Contemporains de Saint Vincent de Paul.
- Sainte Louise de Marillac.
- Sainte Catherine Labouré.
- Sainte Elizabeth Seton.
- Soeur Rosalie Rendu.
- La Congrégation de la Mission.
- La Compagnie des Filles de la Charité.

D- OUVRAGES RELATIFS A FREDERIC OZANAM

(En langues française et étrangères)

- Oeuvres complètes de Frédéric Ozanam.
- Correspondance de Frédéric Ozanam.
- Ouvrages consacrés à la vie, aux engagements, aux écrits et à l'oeuvre de Frédéric Ozanam (Livres - Thèses - Articles - Conférences...).
- Ouvrages, documents, articles, conférences concernant la cause de béatification de Frédéric Ozanam.

E- LES COFONDATEURS DE LA SOCIETE DE SAINT-VINCENT DE PAUL

- Emmanuel Bailly
- Paul Lamache
- Felix Clavé
- Auguste Le Taillandier
- Jules Devaux
- François Lallier

F- LES PREMIERS COMPAGNONS

En particulier, Jean-Léon Le Prévost.

G- LES GRANDES FIGURES DE LA SOCIETE

H- HISTOIRE DE LA SOCIETE DE SAINT-VINCENT DE PAUL

- Générale.
- En France.
- Dans les autres pays.

I- LA REGLE

- Editions françaises, depuis les origines.
- Editions étrangères, depuis les origines.

J- LE CONSEIL GENERAL

- Généralités.
- Procès verbaux des séances, des origines à nos jours.
- Circulaires, messages, orientations.

K- LES BULLETINS

- Collection des éditions françaises.
- Collection des éditions étrangères.

L- LES RAPPORTS ANNUELS

- de la Société en France
- de la Société dans les autres pays

M - LES DOCUMENTS SPIRITUELS

Recueils de textes adaptés à la vocation vincentienne - Thèmes spirituels.

N - ECRITS DE MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

En France - Dans le monde.

* *
*

En conclusion, on peut dire que les archives constituent réellement la mémoire et le présent de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Elles rendent compte de ses sources, de son histoire, de sa tradition, de son rayonnement, de la spécificité de son action, de ses projets, de ses liens avec l'Eglise, de son insertion dans le monde.

Elles sont aménagées de la manière la plus simple, logique et vivante que possible, afin d'en faire un outil pratique et accessible aux membres de la Société comme à ses amis, à ses sympathisants et à tous ceux qui lui portent intérêt.

Amin A. de Tarrazi

Amin A. de Tarrazi
Président International

BIBLIOGRAPHY OF WORKS IN ENGLISH

ABOUT FREDERIC OZANAM

BOOKS, BROCHURES, PAMPHLETS

- ARCHER, (Sister) Lucy, D.C. : *Vincent, Louise, Ozanam*. Darlington, Darlington Carmel, 1981.
- BAUNARD, Rt Rev. Mgr : *Ozanam in his Correspondence* (translated by a member of the Society of St Vincent de Paul). Dublin, Catholic Truth Society of Ireland, 1925.
- COSTELLOE, B.F.C. : *Frederick Ozanam*. London Catholic Truth Society, 1932.
- CRAWFORD, (Mrs) V.M. : *Frédéric Ozanam, Catholic and Democrat*. Oxford, Catholic Social Guild, 1947.
- DERUM, James Patrick : *Apostle in a Top Hat*. New York, All Saints Press Inc., 1962.
- DES RIVIERES Madeleine : *Ozanam*. Translation by James Parry of *Ozanam, un savant chez les pauvres*. Montreal, Editions Bellarmin, 1989.
- DIRVIN, Joseph, C.M. : *A life in letters* (Translation from French of a selection of Frédéric Ozanam's letters). Saint-Louis, Missouri, Society of St Vincent de Paul (Council of the United States), 1986.
- DUNN, A.J. : *Frederick Ozanam and the Society of St Vincent de Paul*. R. & T. Washbourne Ltd, 1913.
- FAGAN, Austin : *The Political and Social Ideas of Antoine-Frédéric Ozanam (1813-1853) and their Relation to the Movement of Ideas in his Time*. University of Newcastle upon Tyne (M. Litt. Thesis), 1971.
- FAGAN, Austin : *A Life worth Sharing : Frédéric Ozanam*. Glasgow, Society of St Vincent de Paul (National Councils of England/Wales and Scotland), 1986.
- FAGAN, Austin : *Through the Eye of a Needle*. Slough, St Paul Pub., 1989.
- FELICITY (Sister) : *A Rebel for Christ : Frédéric Ozanam, Servant of God, Founder of the Society of St Vincent de Paul*. Glasgow, Society of St Vincent de Paul (National Council of Scotland), 1973.
- HANLEY, Boniface, O.F.M. : *For your love alone*. Special issue of *The Antonian* (Franciscans - Box 2948, Paterson, New Jersey, USA), 1976.
- HUGHES, (Rev.) Henry Louis : *Frederick Ozanam*. London, Alexander Duseley Ltd, 1933.
- LACORDAIRE, (Rev.) Henri, O.P. : *My Friend Ozanam* (translated from French). Sydney, S.V.P. Ozanam House, s.d.
- MAGEE, (Rev.) Alexis, O.F.M. : *Catholic in Action : Frédéric Ozanam, Servant of God (Founder of the Society of St Vincent de Paul)*. Glasgow, Catholic Truth Society of Scotland, 1963.
- MARMION, John : *Frederick Ozanam and the Society of St Vincent de Paul*. London, Catholic Truth Society, s.d.
- MASCARENHAS, Anthony : *Frédéric Ozanam and the Society of St Vincent de Paul*. Bombay, 1991.
- MEMBER (anonymus) of the Society of St Vincent de Paul : *Frédéric Ozanam, Founder of the Society of St Vincent de Paul*. Dublin, Society of St Vincent de Paul (National Council of Ireland), 1977.

MURPHY, Michael P. : *The Frédéric Ozanam Story*. Dublin, Society of St Vincent de Paul (National Council of Ireland), 1977.

O'CONNOR, (Rev.) Edward, S.J. : *The Secret of Frederick Ozanam*. Dublin, Society of St Vincent de Paul (National Council of Ireland), 1981.

O'MEARA, Kathleen : *Frédéric Ozanam, His Life and Works*. London, Kegan Paul, 1878 (2nd Edition) , with Preface by Cardinal Manning.

SCHIMBERG, Albert Paul : *The great friend - Frederick Ozanam*. Milwaukee, Wisconsin, Bruce, 1946.

SOCIETY OF ST VINCENT DE PAUL (Superior Council of England & Wales) :

Three Apostles of Charity : St Vincent de Paul, Frédéric Ozanam, Blessed Contardo Ferrini. London, Society of St Vincent de Paul, s.d.

ARTICLES

Irish SVP Bulletin

Vol. CXI N°4, April 1966, pp. 106-8 : «Is Ozanam Outdated» (Extracts from talk by Most Rev. G. Young, Archbishop of Hobart, on his departure for *Vatican II*).

Vol CXI, 4, August 1966, pp.211-2 : «Promoting the Cause of Frédéric Ozanam» (Bro. Alfred Ecks, Chairman of Ozanam Promotion Committee, Report of a favour granted to schoolboy through intercession of Frédéric Ozanam).

CXI, 9, September 1966 : pp.228-32 : «Mexico, the First Conference in America» (Unpublished letter by Frédéric Ozanam relating to the foundation of the SVP in Mexico).

CXI, 11, November 1966, pp.277-8 : «The Need for a Lay Saint» (Extract from the Ozanam News).

CXII, 2, February 1967, p.56 : «Bombay Vincentians Honour Frédéric Ozanam» (Report on celebrations 16-18 Sept 1966, in honour of Frédéric Ozanam and to invoke God's favour for his beatification).

CXII, 4, April 1967, p.102 : «Frédéric Ozanam» (Extract from talk by Rev. Charles E. Bermingham, Ozanam Sunday, 1966).

CXIII, 1, January 1968, p.6 : «Ozanam Literature Foundation» (Note on availability of documents from this Foundation, opened in 1961 at the Pius XII Memorial Library, St Louis University, Missouri).

CXV, 1, pp. 17-9 : «Ozanam - Saint for Our Times ?» (Extract from Ozanam News).

CXVI, 6, 7, June/July 1971, pp. 153-4 : «If Ozanam lived again» (Article republished from Vincenpaul-Canada, new bilingual Canadian Bulletin).

CXVII, 6, June/July 1972, pp. 169-72 : «Ozanam and Revoution» (First of 4 articles by Austin Fagan on Ozanam's attitude to revolution).

CXVII, 7, August 1972, pp. 169-72 : «Ozanam and the Church's Peaceful Revolution» (Second article in series by Austin Fagan).

CXVII, 8, September 1972, pp. 202-5 : «Frédéric Ozanam : Witness of Political Revolution in his day» : (Third article in series by Austin Fagan).

CXVII, 9, October 1972, pp. 206-9 : «Ozanam and the Social Revolution» (Concluding article in Austin Fagan's series of four).

The Vincentian

(Newsletter of the Society of St Vincent de Paul in England and Wales)

N°13, September 1971, p.227 : «The Cause of Frédéric Ozanam : How is the Cause of our Founder progressing ?» (Article by Peter Bardell).

N°16, June 1971, pp. 289-90 : «Frédéric Ozanam : His place in the Movement of Liberal Catholicism» (Article by Austin Fagan on Ozanam's response to the changing political and social movements of his day).

N°34, Christmas 1976, pp.20-1 : «The Cause for the beatification of Frédéric Ozanam» (Letter from Martin G. Kelly, Organising Secretary of the *International English-speaking Committee to further the Cause for the Beatification of Frédéric Ozanam*).

N°35, Spring 1977, pp. 3-5 : «Ozanam the Student» (First of a series of 4 articles by Austin Fagan about Frédéric Ozanam as a model for the laity).

N°36, Summer 1977, pp.3-5 : «The Cause for the beatification of Frédéric Ozanam» (Second article in series by Austin Fagan, stressing the relevance of this continuing model).

N°37, Autumn 1977, pp.3-5 : «Ozanam the Professional Man» (Third in series by Austin Fagan, showing Frédéric's model life as lawyer and university lecturer).

N°38, Christmas 1977, pp. 22-4 : «Ozanam the Family Man» (Concluding article by Austin Fagan, recounting Frédéric's life as son, brother, husband and father, and who died happily in the bosom of his family).

N°40, Summer 1978, p.10 : «Letter of Frédéric Ozanam (27 April 1838) : the spiritual benefits of visitation of the poor» (Our aim is to help the poor by they often serve us better by edifying us with their example of virtue).

N°41, Winter 1978, p.12 : «Our Founder» (Exhortation by President-General, Pierre Chouard).

N°46, Spring 1980, pp.6-10 : «The Cause of Frédéric Ozanam» (Report by Fr. Bill Sheldon, C.M., Postulator of the Cause, at the Paris Meeting).

N°48, Winter 1981, pp.6-7 : «Sectional Meeting : The Cause for the beatification of Frédéric Ozanam» (Report by Fr. Charles Forbes, O.S.B., from the National Meeting in Leeds, September 1980).

N°51, Autumn 1982, pp.8-15 : Full text of address by Fr Bill Sheldon, C.M., Postulator of the Cause, given at the National Meeting in Bristol, Sept. 1981.

N°55, Spring 1983, pp.25-6 : «Frédéric Ozanam : Moments of Crisis» (First in a series of 4 articles by Austin Fagan. Entitled «Crisis of Faith», this traces Frédéric's anxieties during adolescence).

N°56, Summer 1983, pp.5-6 : «Crisis of Duty» (Second article in the series by Austin Fagan, recounts how, as a student, Frédéric placed his parents' wishes before his own).

N°57, Autumn/Winter 1983, pp.9-10 : (Third article in the series by Austin Fagan, depicts Frédéric as a rebel against the apathy of fellow-Catholics during his years as a student and how he persuaded the Church authorities to inaugurate Lacordaire's sermons in Notre-Dame).

N°58, Spring 1984, pp.17-19 : «Social and Political Crisis» (Austin Fagan's concluding article, examines the attitude adopted by Frédéric to the political and social revolutions through which he lived).

N°61, Winter 1984, pp.3-5 : «The Cause for the Beatification of Frédéric Ozanam» (Report by Austin Fagan, including letters received claiming favours through Ozanam's intercession).

N°62, Spring 1985, pp.11-3 : Summary by Austin Fagan of «Procedures recommended when there is the possibility of a miracle involved in a medical cure» (Recommendations based on document written by Fr Sylvester A. Taggart, C.M., a former Vice-Postulator for the Cause).

The New Vincentian

(Newsletter of the Society of St Vincent de Paul in England and Wales)

Issue 1, Nov. 90, Supplement 1, p.16 : «The Challenge of Renewal» (Series of articles by Austin Fagan, illustrating challenges met by both the Vincent de Paul and also Frédéric Ozanam, comparing these to similar challenges which we must continue to meet).

Issue 3, April 1991, Supplement 2, p.3.

Issue 5, July 1991, Supplement 3, p.7 : «The Challenge of Renewal» continued.

Issue 7, November 1991, Supplement 4, p.4 : «The Challenge of Renewal» continued.

Issue 9, February 1991, Lenten Supplement : «Frédéric Ozanam's ideas on Self-Denial» (Reflections by Austin Fagan, quoting from Frédéric's letters and other writings.)

Vincentian News

(Newsletter published Cabra Road, Phibsboro, Dublin 7, Ireland)

N°29, June 1991, pp.14-15 : «Ozanam Vision» (Article by Austin Fagan, tracing the origins of SVP and its continuing work for charity and justice today).

Vincenpaul

(International bulletin of the Society of St Vincent de Paul)

N°224, December 1985, p.35 : «Masses at Frédéric Ozanam's Tomb» (Report from Paris Central Council about how Paris District Councils have, for several years, taken turns to organise a rota of Masses).

N°227, March 1986, p.2 : «Frédéric Ozanam, a Sign for Our Time» (Editorial by President-General, Amin A. de Tarrazi) ;

pp. 7-12 : Letter (17 Dec. 1985) to Pope John-Paul II from Eduardo Cardinal Pironio, President of the Pontifical Council for the Laity (Recommendation that, during the forthcoming (Oct. 1987) Synod on the *Vocation and Mission of the Laity in the Church and in the world, 25 years after the Second Vatican Council*, special honour should be given to a lay person. An enumeration of Ozanam's outstanding virtues leads to the conclusion that he should be the lay person to receive such an honour).

p.13 : Letter (14 Feb. 1986) from Cardinal Pironio to Bro. President-General, in reply to Amin's letter of gratitude (5 Feb. 1986) for the initiative taken in petitioning the Holy Father.

N°230, June 1986, p.33 : «Cause of Beatification of Frédéric Ozanam» (Extract from speech by Alfred Cardinal Baudrillard at a meeting of the Conferences of Québec, 1 May 1917 ; extract from Cardinal Pironio's letter of 17 December 1986).

N°231, July/August 1986, p.19 : «*Questionnaire n°11 : Cause of Beatification of Frédéric Ozanam*» (Survey conducted in anticipation of the Montréal Plenary Meeting).

N°245, Jan/June 1991, p.17 : «A Major Step in the Process of Beatification of Frédéric Ozanam» (Report by International President-General, Amin de Tarrazi).

Catholic Education Today

Vol. 6, n°4, July/August 1971, pp.9-12 : Frédéric Ozanam : Ideas on Education» (Article by Austin Fagan, enumerating examples of Frédéric's enlightened thinking on Christian education).

BIBLIOTHEQUE VINCENTIENNE

Livres et documents en langue française, principalement, disponibles au secrétariat du Conseil général international. Il s'agit essentiellement d'instruments de travail nécessaires, sinon indispensables, pour la connaissance de saint Vincent de Paul, de Frédéric Ozanam, de la Société et, d'une manière générale, pour l'information et la formation des Vincentiens. Les prix indiqués sont exprimés en francs français et s'entendent port en sus.

OUVRAGES GENERAUX

- La Société de Saint-Vincent-de-Paul. Histoire de 100 ans - A. Foucault (50,00 F.)
- La Société de Saint-Vincent-de-Paul - Livre du centenaire (2 vol.) (200,00 F.)
- Saint Vincent de Paul et la Charité - Père A. Dodin, c.m. (40,00 F.)
- En prière avec Monsieur Vincent - Père A. Dodin, c.m. (72,00 F.)
- Monsieur Vincent parle à ceux qui souffrent - Père A. Dodin (29,00 F.)
- L'Esprit vincentien - Père A. Dodin, c.m. (52,00 F.)
- Le Coeur de saint Vincent de Paul - M. Leuret-Dupanloup (50,00 F.)
- Frédéric Ozanam à Lyon (N° spécial des "Cahiers Ozanam") (20,00 F.)
- Frédéric Ozanam à Marseille (N° spécial des "Cahiers Ozanam") (20,00 F.)
- Essai de bibliographie sur F. Ozanam - Eugène Galopin (50,00 F.)
- Lettres de Frédéric Ozanam (La Jeunesse) 1819-1840 (200,00 F.)
- Lettres de Frédéric Ozanam (La Sorbonne) 1841-1844 (200,00 F.)
- Lettres de Frédéric Ozanam (L'engagement) 1845-1849 (200,00 F.)
- Lettres de Frédéric Ozanam 1831-1853 (2 volumes) (70,00 F.)
- Centenaire de la mort de Frédéric Ozanam (50,00 F.)
- Hommage au Professeur Pierre Chouard, Président général de la Société, de 1955 à 1969 (50,00 F.)
- Aux approches de la charité - Paul Vincent Frédéric (3 vol.) - chaque tome : 15,00 F.
- La douleur et nous - Gilbert Cesbron (10,00 F.)

- Assemblée plénière internationale - Paris, 8-11 novembre 1979 (20,00 F.)
 Mémorial du 150e anniversaire de la Société de Saint-Vincent-de-Paul - 1833-1983 (200,00 F.)
 Assemblée plénière internationale - Montréal, 13-17 août 1986 (français-anglais-espagnol) (80,00 F.)
 La Société de Saint-Vincent-de-Paul au service des réfugiés du Sud-Est asiatique (5,00 F.)
 L'action humanitaire de la Société de Saint-Vincent-de-Paul au Liban (5,00 F.)
 Guide pratique du Développement (français-anglais-espagnol) (20,00 F.)

THEMES SPIRITUELS

- L'Espérance (6,00 F.)
 Dignité baptismale et engagement chrétien (6,00 F.)
 La Fraternité universelle (6,00 F.)
 Le Chrétien dans la société en mutation (6,00 F.)
 La Charité face aux nouvelles formes de la misère (6,00 F.)
 A la découverte de Jésus Christ dans les paraboles (6,00 F.)
 La réconciliation, chemin de la liberté (6,00 F.)
 La pauvreté évangélique (6,00 F.)
 Renouveau à la lumière des temps liturgiques (12,00 F.)
 L'Eglise vit avec son Seigneur (12,00 F.)
 Sous le signe de Marie et de l'Eucharistie (12,00 F.)
 Avec Frédéric Ozanam, grandir dans la foi (18,00 F.)
 Avec Frédéric Ozanam, enracinés dans l'amour (18,00 F.)
 Prier pour vivre (1) (20,00 F.)
 Prier pour vivre (2) (20,00 F.)
 Pour vivre le Synode des évêques de 1987 (sur le laïc) (25,00 F.)
 La Société de Saint-Vincent-de-Paul et le Développement (25,00 F.)

PUBLICATIONS PERIODIQUES

- "Cahiers Ozanam"
 (Bulletin de la Société de Saint-Vincent-de-Paul en France)
 Abonnement annuel pour l'étranger : 110,00 F.
 Numéros ordinaires : 30,00 F.

ICONOGRAPHIE VINCENTIENNE

Afin de répondre aux sollicitations de nombreux Vincentiens, le Conseil général a réalisé une série de gravures, tant en couleurs qu'en noir et blanc, consacrées à saint Vincent de Paul et à Frédéric Ozanam. Il s'agit de documents iconographiques sélectionnés parmi les plus connus ou les plus significatifs les concernant, avec des légendes et textes en français, anglais et espagnol. Nous espérons que cette initiative répondra à l'attente de tous ceux qui souhaitent se procurer une illustration variée relative à notre saint patron et à notre principal fondateur.

SAINT VINCENT DE PAUL

Série couleurs (quadrichromie)

- Saint Vincent en habit de ville - Tableau de Simon François de Tours (17e siècle)
- Saint Vincent en habit de choeur - Tableau de Simon François de Tours (17e siècle)
- Saint Vincent en habit de ville - Tableau d'après la gravure de Gérard Edelinck (18e siècle)
- "Monsieur Vincent, Père de la Patrie" - Tableau officiel du Tricentenaire de sa mort (1960)
- Saint Vincent en gloire - Tableau de Bury (19e siècle)
- Châsse de saint Vincent - Chapelle des Lazaristes - (avec texte et prière) - Ouvrage d'Odiot (1827)

Série noir et blanc

- Saint Vincent en habit de choeur - Gravure de René Lochon (1664)
- Saint Vincent en habit de ville - Lithographie (19e siècle), avec inscriptions en cinq langues

Prix :

- . A l'unité : en couleurs : 10 F.F. - en noir et blanc : 7 F.F.
- . En série complète et 2 reproductions noir et blanc : 60 F.F.
- 6 reproductions couleurs et 2 reproductions noir et blanc : 60 F.F.

FREDERIC OZANAM

- Portrait à 20 ans - Dessin d'après Louis Janmot (15 F.F.)
- Portrait à 39 ans - Dessin d'après Louis Janmot (15 F.F.)
- Tombeau d'Ozanam - Eglise des Carmes (avec texte et prière) (10 F.F.)

Ces prix s'entendent port en sus.

BIBLIOGRAPHIE

Instruments de recherche

- Fernand BOULARD (+1977), fondateur, et Gérard CHOLVY, directeur. - *Matériaux pour l'histoire religieuse du peuple français, XIX^e - XX^e siècles*. Tome III : Aunis, Saintonge, Angoumois, Limousin, Auvergne, Guyenne, Gascogne, Béarn, Foix, Roussillon, Languedoc. - Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Éditions du Centre national de la Recherche scientifique, 1992, 548 p.

Lorsque, il y a déjà presque dix ans, fut évoquée dans ce bulletin (n° XIX, p. 47) la parution du 1^{er} tome de cette entreprise, en ont été présentées les origines et les conditions de réalisation (à propos de la collaboration du secrétaire du chanoine Boulard, il faut lire, dans ce nouveau volume comme antérieurement, Philippe Lacoudre et non Lacoutre). Voici aujourd'hui le 3^e volume, dont la publication porte à 67 diocèses et 70 départements les unités géographiques pour lesquelles le travail est mené à bonne fin.

Même si dans le cas présent, pour tout ce midi de la France (de la Charente-Maritime à la rive droite du Rhône), les matériaux de base demeurent essentiellement encore les dossiers des visites pastorales et les diverses archives des 24 diocèses impliqués dans ce travail, cependant "c'est le département et non plus le diocèse qui est l'unité retenue, changement qui s'explique par la présence d'importantes minorités protestantes dans 14 des départements concernés. André Encrevé a rédigé la partie historique générale concernant les protestants [...] Mais le calvinisme se prête mal à l'évaluation quantitative de ses formes d'expression religieuse, ou bien celles-ci n'ont pas été suffisamment étudiées (Écoles du dimanche, oeuvres ?). Que les essais présentés ici soient une invitation à poursuivre." Autres raisons, socio-politiques, qui, concernant cette fois le catholicisme, pouvaient militer pour privilégier la prise en considération de l'unité départementale, c'étaient les variations géographiques de l'administration ecclésiastique et la multiplicité des "petits pays dont l'identité a pu se maintenir aussi longtemps qu'a duré la civilisation paysanne".

Après un "dossier régional" qui cherche à se référer à une documentation plus large que celle de "la pratique religieuse pascale et dominicale", viennent les trois parties antérieurement signalées : "Dossiers départementaux", "Matériaux", "Atlas" (la cartographie mettant en lumière, d'une part, les anciens diocèses, avec, à l'occasion, le rayonnement des pèlerinages, et d'autre part le substrat humain, les régions agricoles ou zones urbaines, avec si nécessaire les zones linguistiques ; parfois aussi les vocations sacerdotales, les confréries de pénitents, l'implantation des patronages, des mouvements de jeunesse, le réseau des cours ruraux par correspondance, etc.) Deux index (des matières, et chronologique) facilitent le recours à l'abondante documentation réunie dans cette publication.

Un diocèse

- Jean VINATIER. - *Histoire religieuse du Bas-Limousin et du diocèse de Tulle (des origines à nos jours)*. - Limoges, éd. Lucien Soumy, 1991, 296 p. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Georges Goyau 1992).

Fidèle à servir les archives diocésaines de Tulle, l'abbé Vinatier a voulu se faire l'historiographe du diocèse. Ces pages constituent une fresque, fervente et parfois engagée, célébrant une quinzaine de siècles de vie chrétienne (non sans quelque permanence de dévotions populaires, d'origine païenne et pas toujours christianisées) dans cette portion du diocèse de Limoges, devenue diocèse en 1317 pour prendre sa configuration actuelle en 1823 : ce diocèse de Tulle demeure auréolé du culte de saint Martial ; héritier des ermites, évêques et moines du moyen âge ; fier de ses trois papes du XIV^e siècle ; meurtri par les guerres de religion, par les vicissitudes révolutionnaires, par l'implacable occupation allemande (on se rappelle les pendaisons de Tulle) ; retrouvant l'honneur avec Edmond Michelet et ses compagnons formés par l'A.C.J.F. ; et même siège épiscopal de Mgr Marcel Lefebvre, archevêque-évêque de Tulle pendant trente-cinq jours.

Un creuset du renouveau missionnaire

- Jean VINATIER .- *Le Père Louis Augros, premier supérieur de la Mission de France, 1898-1982* . - Cerf, Paris, 1991, 232 p.

L'abbé Vinatier a très bien connu le père Louis Augros et fut vicaire général de la Mission de France de 1954 à 1963, donc après le départ de celui qui de 1942 à 1952 en avait été le premier supérieur. À partir de documents personnels et de correspondances, cet ouvrage constitue une sorte de chronique spirituelle du père Augros depuis la fondation de la Mission de France jusqu'à son départ, et aussi durant les trente années qu'il survécut à son éviction. Ce précieux document livre ainsi le dossier d'une page d'histoire, très importante pour les cinquante dernières années de la vie de l'Église de France, avec les réactions parfois discordantes de ceux qui en furent les acteurs ou y eurent quelque part.

À propos de l'Église au Maroc

Afin de compléter l'article du père Valentin Goudal, o.f.m., sur les archives de la mission franciscaine du Maroc, il peut être utile d'évoquer quelques travaux du même religieux (sous son nom de religion : Anastase) et d'attirer l'attention sur un disciple de Charles de Foucauld :

1) Autres études du père Valentin Goudal

- 1959 : Anastase GOUDAL .- *Meknès, capitale d'Empire et cité mariale* .- Issoudun, 154 p.

Après un succinct survol de l'antique présence chrétienne au Maroc, c'est la présentation rapide de l'histoire de Meknès (à une vingtaine de kilomètres de la célèbre Volubilis), devenue ville avec la conquête des Almohades, mais pas pour autant à l'abri des luttes et rivalités sanglantes qui bouleversèrent le Maroc. Puis vient une évocation, haute en couleurs, du XVII^e siècle, du quartier des esclaves chrétiens avec la grande église Notre-Dame, de l'installation du couvent et de l'hôpital des franciscains (1693-5), de leur dévotion à l'Immaculée, de la fidélité des chrétiens de la ville à Notre-Dame de Meknès.

À signaler : une chronologie succincte de la mission franciscaine de Meknès (depuis l'arrivée de ces religieux en 1672) ; un tableau des curés, vicaires et aumôniers militaires de 1911 à 1956 ; une brève bibliographie.

- 1988 : Valentin GOUDAL .- *Les aumôniers militaires et la fondation des paroisses dans la mission franciscaine au Maroc de 1908 à 1961* .- Celony, Aix-en-Provence, 1988, 232 p.

Il s'agit d'une page de "l'épopée franciscaine au Maroc" : avant le protectorat, du protectorat à la guerre (1912 - 1914), de 1913 à 1928, après 1930. Ensemble précieux par la reproduction de nombreux documents.

- 1991 : Valentin GOUDAL .- "Une présence chrétienne dans le Maroc d'aujourd'hui", article paru dans *La Voix du missionnaire franciscain* (bulletin de la province franciscaine de Rennes, Pâques 1991, p. 36 - 41), et reproduit dans *Almanach de saint François 1993*, p. 36 - 41 .

2) Sur le Père Charles-André Poissonnier

(Roubaix, 30 octobre 1897 - Tazert, 18 février 1938) :

- un numéro du bulletin *Les Missions franciscaines*, n° 3, mai-juin 1939 : "un ambassadeur du Christ en terre d'Islam" : "Franciscain français, apôtre des Berbères, ermite de Tazert".

- un article d'Antoine CHATELARD (petit frère de Jésus du père de Foucauld, spécialiste d'études sur Charles de Foucauld) : "Un disciple méconnu de Charles de Foucauld: Charles-André Poissonnier, franciscain", mai 1990, p. 42 - 45. Cet article est reproduit dans *Almanach de saint François 1993*, p. 42 - 45.

- une conférence du père Armel BESSON, prêtre franciscain, aumônier du monastère de Tazert, passé au rite oriental sous la juridiction du patriarche Maximos V (en accord avec les autorités compétentes), donnée aux Franciscains du Maroc à Marrakech le 22 avril 1992.

Chez les religieux

- Jean MAUZAIZE, o.f.m. cap. - *Les Implantations de couvents dans la province de Paris, et leurs causes sociologiques*, tirage à part de "Laurentianum" - 33 (1992) fasc. 1, p. 57 - 87.

Dans ce qui restera comme un des derniers travaux du père Jean Mauzaize, on retrouve:

* non seulement la qualité et la multiplicité de ses investigations, dans la 1^e partie de ce travail relative à l'expansion géographique : "de 1580 à 1715, les capucins français, grâce à leur genre de vie et à leur action charitable dans les couches populaires de la société, ont pu fonder, en France au moins jusqu'en 1715, quelque quatre cent-cinq couvents répartis en treize provinces"; aussi en 1610 la province de Paris fut-elle amputée de ce qui constituait ainsi la province de Touraine; la province de Paris continue alors à se développer, puisqu'en 14 ans elle établit 35 nouveaux couvents; or, cet essor entraîne la constitution en 1629 de deux autres provinces (Bretagne et Normandie) prises sur celles de Paris et de Touraine; à partir de 1643, la province de Paris "se maintient jusqu'à la révolution avec 42 couvents répartis en deux custodies: Paris et Amiens".

* mais encore le souci de rendre intelligible les résultats de l'analyse : "Les Capucins, ordre mendiant, dont les membres ne vivaient que de la quête, ne pouvaient s'établir dans les régions déjà très pauvres par elles-mêmes, ou bien possédant déjà d'autres ordres similaires, et c'était le cas de la Bretagne, ce qui explique l'absence de couvents à l'intérieur de cette province. Par contre, on constaterait une densité remarquable de maisons dans des 'régions de missions', tel le Poitou dont la mission instaurée par Richelieu et le P. Joseph de Paris a déterminé la fondation d'un grand nombre de maisons, de même que dans les régions de l'Est et du Midi."

* et aussi, dans la 2^e partie de cette étude, celle relative aux causes sociologiques et religieuses de l'expansion analysée, une recherche sur les raisons et conditions qui l'ont occasionnée (y compris "l'importance des voies de communication") ou qui y ont fait obstacle : "Ces nombreuses fondations, qui furent [...] le propre de tous les ordres religieux au début du Grand Siècle, étaient dues à la vie chrétienne qui tendait à se renouveler, à la dévotion et à l'amitié de certains évêques et surtout aux corps de villes, en même temps qu'à la reconnaissance que les cités, éprouvées par la peste, ressentaient à l'égard des capucins qui s'étaient sacrifiés pour elles." Cependant "des difficultés nombreuses, voire même des oppositions, se manifestèrent. Elles provenaient non d'une mésestime ou d'une opposition systématique, mais principalement de la difficulté pour certaines villes de subvenir à la subsistance des maisons religieuses, en même temps que de l'état de pauvreté dans lequel se trouvaient beaucoup de cités au XVII^e siècle, accablées de dettes, surtout par la faute de certains échevins qui s'approprièrent les recettes pour leur usage particulier. Les oppositions aux fondations de couvents de Capucins vinrent aussi de membres du clergé" ou bien de rivalités entre ordres religieux ; de même en provint-il de tertiaires réguliers.

* une conclusion, enfin, qui s'efforce de transmettre vivante l'âme de ces fondations des devanciers du regretté père Jean Mauzaize : "Leur apport à la formation et au maintien d'une chrétienté vivante dans les diocèses qui les accueillirent, fut important. Ces maisons religieuses eurent d'ailleurs une vie spirituelle assez intense qui fut l'âme de leur apostolat auprès des diverses classes sociales, pour subsister jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, puisque la commission des Réguliers ne supprima aucune maison de la province de Paris. C'est dire l'importance des couvents des réguliers sur le plan du rayonnement pastoral mais aussi de la vie intérieure de chacune de ces maisons puisque l'idéal de leurs habitants était et demeura toujours mixte : vie claustrale et apostolat, deux éléments qui avaient présidé à la réforme des capucins au XVII^e siècle et qu'ils surent toujours maintenir."

- B. FLOUREZ . - *Marcheur dans la nuit, Nicolas Barré* .- Paris, éd. Saint-Paul, 1992, 204 p.

Né à Amiens en 1621 et mort à Paris en 1686, Nicolas Barré, entré chez les Minimes en 1640, arrive à Paris en 1643, y éprouve les infiltrations du jésénisme, les luttes de la Fronde, les rivalités entre paroisses et couvents, est atteint dans sa santé jusqu'à la "nuit angoissante du doute"; en 1657, le jeune professeur de théologie doit être envoyé à l'abri de toute fatigue intellectuelle; c'est ainsi qu'il est à Amiens pour deux ans, avant d'être envoyé à Rouen où son apostolat lui fait prendre conscience du "manque de formation humaine et spirituelle des jeunes, et en particulier des filles". Telles sont ses préoccupations lorsqu'il est amené à participer à une mis-

sion dans une banlieue populaire de Rouen, à Sotteville; pour s'adonner à une oeuvre de petites écoles et d'instructions du dimanche, il regroupe quelques jeunes femmes qui se nomment parfois entre elles "Maîtresses charitables"; bientôt il leur suggère de former une communauté. C'est alors qu'arrive à Rouen la copie d'une sorte de rapport de Charles Demia (1637-1689), prêtre de Lyon chargé de toutes les écoles du diocèse, et c'est aussi alors que vient à Rouen Nicolas Roland (1642-1678), jeune prêtre de Reims, qui trouve auprès de Nicolas Barré un exemple et un soutien. Partout donc les besoins sont identiques et les artisans du remède surgissent; sur le point de mourir, Nicolas Roland peut d'ailleurs en 1678 confier ses oeuvres à l'un de ses dirigés, jeune prêtre, Jean-Baptiste de La Salle (1651-1719), qui trois ans plus tard va trouver à Paris Nicolas Barré (lequel l'incite à loger chez lui les maîtres d'école qu'il a regroupés, afin de former avec eux une communauté). À Paris, Nicolas Barré, qui y a fondé aussi une oeuvre parallèle à celle de Rouen, ouvre pour les Filles maîtresses des Écoles charitables un "séminaire" rue Saint-Maur, d'où l'appellation de "Soeurs de l'Enfant-Jésus, dites de Saint-Maur". Le mouvement des écoles charitables est lancé et se développe pour les garçons comme pour les filles.

L'ouvrage de B. Flourez, dont la documentation est puisée aux sources, est écrit d'une plume alerte. C'est une bonne vulgarisation que peuvent être heureuses de diffuser, dans l'attente de la béatification de leur commun fondateur, les Soeurs de l'Enfant-Jésus - Nicolas Barré et les Soeurs de l'Enfant-Jésus - Providence de Rouen, réunies dans la Fédération Nicolas Barré.

Édition de textes et manuscrits

- Soeur STANISLAS-KOSTKA. - *Père Ange Le Proust, o. s. a. (1642 - 1697). Édition de textes et manuscrits.* - Tiré à part de "Revista agustiniana", vol. XXXIII - num. 101 - 102, Madrid, p. 1023-1093.

D'origine poitevine, le père Ange Le Proust, augustin, a fondé la congrégation des Soeurs augustines hospitalières de saint Thomas de Villeneuve lorsque, prieur du couvent de Lamballe, il eut l'idée, dans le rayonnement de la toute récente canonisation (1658) de cet ermite augustin devenu évêque de Valence, d'orienter trois de ses dirigées du tiers ordre de saint Augustin vers le petit hôtel-Dieu de la ville où elles serviraient "les pauvres par pure charité et vivant de leurs deniers". Telle est l'origine de cette congrégation augustinienne hospitalière, qui a pu recouvrer les restes de son fondateur en 1834, lors de la transformation du couvent en École des Beaux-Arts; de telle sorte que "le Père Ange repose désormais dans la chapelle des Soeurs de saint Thomas de Villeneuve, à Neuilly-sur-Seine".

L'étude de soeur Stanislas-Kostka, archiviste de la congrégation, publie, dans cette 1^{ère} série, 28 documents concernant le fondateur (de sa naissance à sa mort) et sa fondation. Après une brève introduction générale, viennent ces documents, chacun étant précédé d'une présentation, avec l'indication du lieu où est conservé l'original, ainsi que de la cote dans les archives générales de la congrégation.

Publication aussi utile que sobre.

Une oeuvre liégeoise

- Madame Michotte, *Une liégeoise au service de l'enfance malheureuse. Son oeuvre aujourd'hui.* - Centre de recherches et rencontres "La Visitation", Liège, 1991, 160 p.

Il faut féliciter soeurs Christiane Samain et Alice Delzenne, salésiennes de la Visitation de Liège, d'avoir publié ce manuscrit rédigé à la fin du siècle dernier afin de servir "la mémoire collective" en ce qui concerne cette Liégeoise qui en 1886 avait fondé une maison destinée à accueillir l'enfance en difficulté et qui avait conçu le projet de s'assurer la collaboration des Soeurs de la Visitation de Celles (Tournai).

Veuve à 29 ans, Mme Michotte est amenée à recueillir des enfants abandonnés, dans cet important centre industriel qu'est la ville de Liège où le paupérisme entraîne, précisément en 1886, grèves et émeutes et où, à l'instigation de l'abbé Pottier et de Mgr Doutreloux, l'évêque de Liège, se tiennent les congrès sociaux de 1886, 1887, 1890. C'est donc dans ce contexte social que Mme Michotte fonde l'Orphelinat Sainte-Julienne; du nom de la sainte liégeoise qui, ayant obtenu l'instauration de la Fête-Dieu (bulle *Transiturus* d'Urbain IV, 11 août 1264), retrouvait

une certaine actualité avec les premiers congrès eucharistiques internationaux (un de ces congrès venait de se tenir à Liège en 1883) ; pour répondre aux exigences de la tâche qu'elle entreprend et en assurer la durée, Mme Michotte veut s'assurer le concours de religieuses-éducatrices, qui ne répondront à son vœu qu'un mois après sa mort. C'est alors que les soeurs de la Visitation de Celles, "venues au secours des laïques", recueillent, avec la charge de l'institution en plein essor, quelques souvenirs sur la fondatrice de cette oeuvre à laquelle elles donnent désormais le nom d'Institut Michotte.

La publication intégrale du manuscrit de 1898, intitulé *Notice sur la vie de Madame Michotte*, permet évidemment de conserver le souvenir de cette initiative et de ses premiers développements; et à ce titre il y a lieu de le compter comme une source d'histoire. Il faut ajouter que cette publication assure l'intelligibilité du document par les notes abondantes qui y sont apportées: non seulement des notes insérées en bas de pages, mais aussi notices historiques abondantes et fort utiles pour éclairer le contexte historique (notice sur l'"Association de l'Adoration perpétuelle et des églises pauvres", sur l'"Oeuvre des Forains", sur l'"Oeuvre du Refuge", sur Mgr Doutreloux, etc.), ainsi que quelques pages sur les prolongements et l'évolution de l'oeuvre jusqu'à nos jours. Une bibliographie succincte et un index complètent très utilement ce travail.

La mise en lumière d'une oeuvre de ce genre est un service rendu à la mémoire des hommes, en même temps - pour les croyants - qu'une dette de justice à l'égard du Dieu qui en fut l'inspirateur.

Un séminaire québécois

- [coll.].- Le grand séminaire de Montréal 1840 - 1990. 150 années au service de la formation des prêtres. - édit. du Grand Séminaire de Montréal, 1990, 468 p.

À l'heure où la ville de Montréal célèbre avec tous les fastes possibles le 350^e anniversaire de sa fondation par Paul de Chomedey de Maisonneuve, il est particulièrement opportun que ces Messieurs de Saint-Sulpice rendent hommage à leur implantation dans la Nouvelle-France et au service exceptionnel qu'ils n'ont cessé de rendre à l'Église (maintenant encore, parmi les quatre cardinaux canadiens qui sont tous originaires du séminaire, deux, les cardinaux Paul-Émile Léger et Édouard Gagno, ne sont-ils pas sulpiciens ?) et au peuple établi sur les rives du Saint-Laurent. Car, depuis qu'en 1657 M. Olier a envoyé à Villemarie les quatre premiers sulpiciens destinés au ministère pastoral auprès des habitants de la ville et des "Sauvages", et depuis qu'en 1663 les seigneuries de l'Isle de Montréal et de Saint-Sulpice ont été accordées au séminaire de Saint-Sulpice de Paris par acte notarié au Châtelet de Paris, le domaine du Fort de la Montagne (qui initialement a protégé un village indien) jouit d'un auréole indéniable et ses hôtes d'un prestige considérable. Quant aux archives des Sulpiciens, elles constituent une des sources capitales de l'histoire de Montréal et du Québec.

Après un très bref rappel historique, cet ouvrage remarquablement illustré présente, pour ce qui concerne le grand séminaire proprement dit, la construction et l'architecture - au milieu du XIX^e siècle - du nouveau bâtiment : son emplacement (à la périphérie de la ville) et son style (successivement victorien, second Empire, puis Beaux-Arts) impriment leur marque non seulement à l'architecture religieuse dont le développement suit les migrations humaines vers les villes, mais aussi à l'urbanisme en plein essor.

L'essentiel de l'ouvrage reste consacré à la chronique de l'institution : d'abord, dans un cadre quasi immuable, les événements particuliers sous les différents supérieurs jalonnent une ère de grande stabilité ; puis vient l'époque de la "révolution tranquille", "période de remises en question et de renouveau", - y compris pour ce qui concerne la rénovation de l'orgue ; enfin, une référence au concile Vatican II permet de suggérer les grandes lignes du programme du grand séminaire en vue de l'actualisation requise par l'homme d'aujourd'hui.

Ce magnifique album est précieux pour l'histoire, non seulement par le passé qu'il évoque et par les reproductions (tableaux, plans, statistiques et graphiques divers, multiples photographies, etc.) qui l'illustrent d'une manière souvent très suggestive et avec des légendes utiles, mais aussi parce qu'il est en lui-même un document.

Art sacré

- L'abbé Albert CAZES, toujours passionné par l'art sacré en Roussillon (cf. bulletins VIII, 36 et 38; XI, 46; XV, 55), continue à produire, en guise de "guide touristique", des travaux d'érudition. Cette nouvelle étude s'inscrit donc dans une tradition désormais bien établie et qui honore la revue "Conflent", de Prades, qui l'édite. Il s'agit aujourd'hui de l'église Saint-Jacques de Villefranche-de-Conflent et de la ville de Villefranche, dont la devise *Non commovebitur* (ce qu'on traduit désormais: "elle ne sera pas ébranlée; elle n'a donc pas à avoir peur") est un programme en même temps qu'un héritage. Nul doute que la richesse documentaire d'une telle publication offre un intérêt qui déborde de beaucoup le cercle des touristes et l'horizon de leur curiosité.

- Le département des Alpes de Haute-Provence semble fier de son patrimoine hérité des cinq sièges épiscopaux que la Révolution a réunis dans ses limites territoriales; et c'est pourquoi la Société scientifique et littéraire des Alpes de Haute-Provence entreprend une série de publications relatives à ses cathédrales. Le tome I, qui constitue le volume n° 315 des *Annales de Haute-Provence*, est consacré aux cathédrales de :

* Glandèves (où subsistent quelques vestiges de la cathédrale romane initiale, à vaisseau unique) avec - voisine - la maison épiscopale de la Seds; et Entrevaux, dont le site a peu à peu supplanté - pour l'habitat - celui de Glandèves; aussi, par une nouvelle construction (réalisée tout au long du XVII^e siècle) la cathédrale fut-elle transférée, à un kilomètre de distance, dans la ville qui prenait une plus grande importance. En annexe, la reproduction de 25 documents concernant ce siège épiscopal de Glandèves- Entrevaux.

* Senez, dont l'origine est incertaine, mais qui porte encore les stigmates des guerres de religion, puisque les protestants, qui n'avaient pu entrer dans Castellane, sont venus à Senez où "les images, les croix et tous les ornements entassés dans le milieu de la nef sont consumés par un grand feu dans lequel on jette immédiatement le cadavre de l'évêque Jean-Baptiste d'Oraison (1515-1545), après l'avoir tiré avec ignominie de son beau mausolée." Quelques pages pour décrire la demeure des évêques, la demeure, les cloches, les tapisseries, le mobilier, et 9 documents reproduits en annexe.

* Riez, où furent exhumés quelques vestiges des anciennes cathédrales et du baptistère primitif, et où la cathédrale actuelle, restaurée et embellie après les destructions des guerres de religion, date des XVI^e - XVII^e siècles. En annexe, 4 documents.

Même s'il reste fort peu de choses en définitive des plus anciennes constructions, le souvenir du passé auréole les résultats de cette investigation, qui témoigne de la fidélité de la Société scientifique et littéraire des Alpes de Haute-Provence au patrimoine de la région.

- ABBAYE NOTRE-DAME-DES-GARDES . - *Une odyssée monastique* . - Beauchesne, Paris, 1991.

Sister Clare Nash (1900-1988), élevée dans l'Église d'Angleterre, puis reçue dans l'Église catholique et entrée au monastère de Holy Cross, alors à Stapehill (Dorset), a laissé une composition disposée en une succession de petits tableaux "pour narrer par l'image l'étonnante aventure dont était issu son propre monastère": il s'agit de "la longue errance des fils et des filles de dom Augustin de Lestrangle à travers l'Europe, durant les années qui vont de 1798 à 1816". Vingt-et-un tableaux illustrent ainsi l'"odyssée monastique" de cette communauté cistercienne en quête d'un lieu d'accueil (Paris; Suisse; Bavière; Autriche; Pologne; Russie; Lituanie; une île sur le Bug à la frontière austro-russe, austro-prussienne et russo-prussienne; Dantzig; Lübeck, Hambourg; la mer du Nord; la Tamise; Stapehill). Chaque tableau est accompagné d'une notice historique et de documents. Une carte récapitule l'itinéraire accompli.

Pour ce qui concerne la vie de l'Église catholique en France, cette publication illustre un moment très important: l'exil imposé par la Révolution. Sans doute plusieurs groupes d'"émigrés", à Rome ou en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Autriche, en Pologne, etc., ont-ils, loin du sol natal, préparé, même sans le savoir, la renaissance catholique (spirituelle, missionnaire, mariale, etc.) à laquelle ils allaient contribuer après la Révolution. Mais il y a un fait global sur lequel la publication de l'"odyssée monastique" attire l'attention, c'est la situation faite, pendant plus d'une dizaine d'années, à l'Église catholique en France par le pouvoir civil.

- *Les 15 mystères du Rosaire en image, médités par Jean TAULER, priés par le Père CARRÉ. Photographies de Helmut Nils Loose. Commentaires iconographiques de Frère Élie-Pascal* - Cerf, Paris, 1992, 96 p.

Cette fresque suggestive, riche d'un substantiel soubassement, semble pouvoir féconder la réflexion et nourrir la prière. En effet, le retable anonyme de Cologne des années 1360, dont les tableaux sont présentés, est antérieur à la mise en forme définitive du Rosaire; mais "sa facture fraîche et naïve" est "au service d'une profonde intelligence du Mystère".

En Espagne : l'Asociacion de archiveros de la Iglesia en España

Les trois tomes de *Memoria Ecclesiae* constituent les Actes des congrès de l'Asociacion de Archiveros de la Iglesia en España

- tome I : Madrid, 12 - 15 septembre 1988, sur *Los archivos de la Iglesia presente y futuro* (Barcelone, 1990, 234 p.);
- tome II : Tolède, 21 - 22 septembre 1989, sur *Las raices visigoticas de la Iglesia en España en torno al concilio III de Toledo : le Santoral hispano-mozarabe en España* (Oviedo, 1991, 304 p.);
- tome III : Burgos, 27 - 29 juillet 1990, sur *Iglesia y cultura en las edades media y moderna : le Santoral hispano-mozarabe en España* (Oviedo, 1992, 334 p.)

Ces trois volumes offrent les communications (dont certaines, très élaborées, représentent des travaux de réelle valeur scientifique) et les interventions (dont certaines, très pratiques, représentent une mise commun de l'expérience) des congrès. L'ensemble est le signe d'un fort engagement des *archiveros de la Iglesia en España* dans les exigences de leur tâche ecclésiale.

Divers

- Henry CHAVANNES, Dr Théol., - *La Médiation de Marie : Est-elle un obstacle au dialogue oecuménique ?* - Groupe d'études mariologiques d'Église et Liturgie, Lausanne (Suisse), 1992, 48 p. (Cahier à commander chez: Roland Muggli, Home Clair-Soleil, CH - 1024 Ecublens).

On se rappelle la contribution que le pasteur Henry Chavannes avait donnée aux *Mélanges Charles Molette*, p. 923-942, sous le titre "La doctrine thomasienne et la doctrine calvinienne de la présence réelle. Incidences oecuméniques". La rigueur de l'analyse des soubassements philosophiques de la question présentée avait en particulier retenu l'attention.

Plus récemment, c'est un autre aspect du dialogue oecuménique qui avait révélé la qualité de la réflexion et de l'engagement oecuméniques du pasteur Henry Chavannes. En effet, le bulletin de la Société française d'études mariales vient de publier les travaux de la 48e session de ce Centre de recherches hautement spécialisé, dont les travaux étaient consacrés à une étude sur *La Vierge Marie dans la piété du peuple chrétien depuis Vatican II* (Paris, Mediaspaul, 1992, 158 p.). Or, une contribution du pasteur Chavannes (p.113-139), relative à "La question mariale dans le pays de Vaud", attirait l'attention sur les efforts d'un groupe de pasteurs vaudois qui depuis une cinquantaine d'années se laissent interpellés par la parole de Marie que rapporte l'Écriture : "Toutes les générations me diront bienheureuse".

Attentifs à cette attitude et à son soubassement philosophique, certains ont eu l'idée de recourir à l'importante étude du pasteur Chavannes *L'Analogie entre Dieu et le monde selon saint Thomas d'Aquin et selon K. Barth* (Paris, Cerf, 1969); dans cet ouvrage l'auteur montrait, "entre autres, qu'il est impossible d'être idéaliste en philosophie et de confesser en théologie la foi au Dieu suprêmement réel qui s'est révélé en Jésus-Christ".

Dans la ligne de ses recherches philosophiques, le pasteur Henry Chavannes réunit aujourd'hui deux études antérieures : "La médiation de Marie et la doctrine de la participation" et "Pourquoi Luther a-t-il rejeté la médiation de Marie?" L'introduction donnée à ce Cahier met en lumière que la réflexion de Henry Chavannes reste en constante recherche en ce qui concerne la pensée du moyen âge et en particulier "la rupture de la synthèse médiévale" : "La cassure a des causes historiques profondes qu'on discerne mal encore aujourd'hui. Il y a eu un appauvrissement du sentiment religieux; on a perdu progressivement le sens du divin et l'on n'a plus senti la présence mystérieuse de Dieu au coeur de ce qui est. Il était d'autant plus difficile de résister à l'emprise de la nouvelle philosophie qu'elle agissait puissamment sur les esprits par le formalisme de ses déductions".

Si l'on songe que ces études aboutissent à des conclusions assez voisines de celles qui découlent des recherches du philosophe polonais Stefan Swiezawski sur l'histoire de la philosophie européenne au XVe siècle, des archivistes, conscients de l'exigence qui leur incombe de développer une plus profonde intelligence des documents dont ils sont amenés à donner communication, seront soucieux, pour eux et pour les lecteurs qu'ils reçoivent journellement, de percevoir le niveau auquel se situent un certain nombre de problèmes dont les répercussions n'ont pas fini de se faire sentir. Ainsi, par l'affinement de leur analyse, ils permettront à l'histoire des croyants d'apparaître véritablement comme la mémoire vivante des hommes.

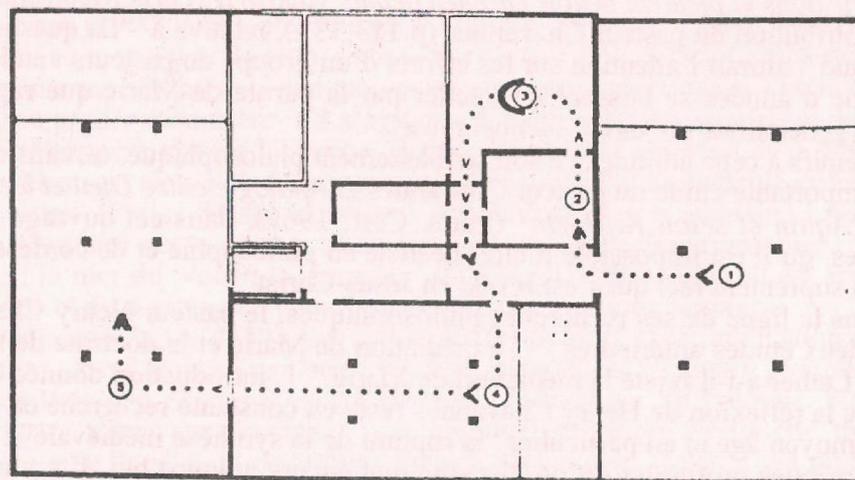
- Gian Carlo MENIS. - *Ori e tesori del Friuli-Venezia Giulia*. - Udine, 1992, 60 p.

À l'occasion de l'exposition Mille ans d'orfèvrerie, présentée à Udine du 20 juin au 15 novembre 1992, dans le cadre de la mise en lumière du patrimoine européen, Mons. Prof. Dott. Gian Carlo Menis, consultant de la Commission pontificale pour la conservation du patrimoine artistique et historique de l'Église, a été amené à réaliser cette "publication propédeutique" afin de servir la formation permanente des visiteurs, dans cette région particulièrement attachée à ses traditions de culture et d'art.

- ID. - *Il complesso episcopale teodoriano di Aquileia e il suo battistero*. - Udine, 1986, 90 p.

La question du "groupe épiscopal" (qui avait retenu l'attention de Jean Hubert) demeure encore assez lourde d'incertitudes. Des fouilles récentes vont peut-être permettre d'affiner la réflexion à ce sujet, ainsi que le montrait l'ouvrage, par lequel s'ouvrait la bibliographie du bulletin n° 37, sur la *Naissance des arts chrétiens*, en particulier le chapitre relatif à "La composition de l'écclesia, une ou plusieurs églises : le problème des églises doubles" (p. 55-69) ; or, parmi les exemples stimulants pour l'esprit qui sont évoqués dans cet important volume, il y a précisément le groupe épiscopal d'Aquilée, avec une référence à la publication de Gian Carlo Menis et la reproduction d'un plan de ce qu'on peut légitimement appeler "complexe épiscopal théodorien" étant donné l'inscription dédicatoire que porte une mosaïque. Par les homélies de Chromace d'Aquilée, on sait l'importance de la liturgie de cette métropole à la fin du IVe siècle : et l'on demeure avide de savoir dans quel cadre s'est forgée cette liturgie. D'où l'importance de ce "complexe épiscopal théodorien".

Théodore, qui devait avoir une quarantaine d'années dans la dernière décennie du IIIe siècle, "était sûrement diacre ou prêtre de l'évêque Chrysogone" (est-ce ce Chrysogone que le "canon romain" mentionne dans la première liste des martyrs ?) ; en tout cas, rien n'empêche, estime G. C. Menis, de penser que Théodore aurait été alors associé au projet de construction de l'église, et que, devenu évêque d'Aquilée aussitôt après la persécution de Dioclétien, il aurait mené à son achèvement l'oeuvre entreprise par son prédécesseur. G.C. Menis pense même pouvoir, à partir des fouilles archéologiques, reconstituer l'itinéraire des catéchumènes durant la célébration du baptême au cours de la "grande nuit" à Aquilée au début du IVe siècle de la façon suivante :



- 1 CATECHUMENEUM
- 2 VESTIARIUM
- 3 BAPTISTERIUM
- 4 CONSIGNATORIUM
- 5 ECCLESIA EUCHARISTICA

LES ARCHIVES DES RELIGIEUSES AUGUSTINES DE NOTRE-DAME DE MISERICORDE

Les Archives de la Congrégation du Saint-Esprit, à Chevilly-Larue (94), contiennent un fonds d'archives venant de cette congrégation d'Augustines. Il fut remis à notre Secrétaire général vers 1930, je pense, par la dernière religieuse du couvent qui se trouvait 39, rue Tournefort, à Paris.

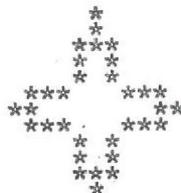
Cette congrégation avait été fondée à Aix-en-Provence, en 1633, par le Père Yvan, prêtre de l'Oratoire, et par Soeur Marie-Madeleine de la Trinité.

Ce fonds consiste surtout en livres de Règles, Coutumiers, Cérémoniaux, registres de comptes du XIXe siècle, livre de professions, nécrologe, notes historiques.

Archives cssp, Boîte 745 dossiers A et B.

Père Joseph Carrard, c.s.sp.

Archives des P.P. du Saint-Esprit
12, rue du P. Mazurié
94669 CHEVILLY-LARUE Cedex
tél. 46 75 99 08





ARCHIVES DE L'EGLISE DE FRANCE

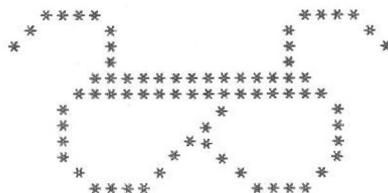
Bulletin de l'Association des Archivistes de l'Eglise de France
106, rue du Bac, 75007 PARIS - C.C.P. 32.228.84 A La Source

Bulletin n° 38

Automne 1992

SOMMAIRE

- Cotisations et abonnements	1
- Memento	1
- In Memoriam :	
* Le Père Jean Mauzaize (1917-1992), par Mgr Charles Molette . .	2
* Notre Frère, le Père Jean Mauzaize (homélie de la Messe des funérailles	5
* Réunion des Archivistes Capucins d'expression française (1967) par le P. Raoul (Jean Mauzaize)	7
* Souvenirs d'un temps révolu : inédit du P. Jean Mauzaize . .	9
* Souvenirs des enfants de Loché	16
* "La retraite de communion"	17
* "La communion solennelle"	18
* Les Capucins et la science au XVIIIe siècle, par le P. Jean Mauzaize	19
- Un musée d'art sacré à Verdélais, par Paule Bétérous	26
Guide du trésor de Verdélais	28
- Le Groupe de recherches historiques et archivistiques des Congrégations féminines françaises au "Centre spirituel Daniel Brottier", par Sr Thérèse Maylis	31
- Les Archives de la Mission franciscaine du Maroc, par Valentin Goudal	34
- Les Archives de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, par Amin A. de Tarrazi	38
I - Présence et actualité de la Société de Saint-Vincent-de-Paul	39
II - Les archives "vincentiennes"	45
III - Bibliography of works in English about Frederic Ozanam . .	52
Annexe : Bibliothèque vincentienne	56
- Bibliographie	59
- Les archives des Religieuses augustines de N.D. de Miséricorde, par Joseph Carrard	67





ARCHIVES DE L'ÉGLISE DE FRANCE

Bulletin de l'Association des Archivistes de l'Église de France

106, rue du Bac, 75007 PARIS - C.C.P. 32.228.84 A La Source

Bulletin n° 38

Automne 1992

(Supplément)

"SITUATION DU PATRIMOINE ARTISTIQUE ET
HISTORIQUE DE L'ÉGLISE DE FRANCE"

Communication de Mgr Charles Molette
le 26 février 1992

au Premier Symposium d'Art sacré
tenu à Mexico du 24 au 28 février 1992

* * * * *





Premier symposium international d'Art sacré
(Mexico, 24 - 28 février 1992)

"SITUATION DU PATRIMOINE ARTISTIQUE ET
HISTORIQUE DE L'ÉGLISE EN FRANCE"

Trois questions pourront retenir notre attention :

- 1°) Les origines et les premiers développements de l'Église en Gaule rendent manifeste l'apparition d'un témoignage spécifique.
- 2°) L'extension de l'Église dans le temps et l'espace inscrit les manifestations de ce témoignage spécifique dans le patrimoine commun de l'humanité.
- 3°) Aujourd'hui, le patrimoine artistique et historique de l'Église en France est appelé à être matrice de l'identité ecclésiale et boussole spirituelle de l'humanité.

1°) Les origines et les premiers développements de l'Église en Gaule rendent manifeste l'existence d'un témoignage spécifique.

Tous savent que l'Église s'est assez tôt affirmée comme une communauté spécifique. On sait, par exemple, que, vers l'an 43, "c'est à Antioche que, pour la première fois, le nom de chrétiens fut donné aux disciples" (Act. 11, 26). Ce n'est ni le lieu ni le moment de discuter la question de savoir à quoi a pu correspondre cette appellation¹, qu'on retrouve néanmoins près de vingt ans plus tard sur les lèvres d'Agrippa lorsque Paul comparait devant lui (Act. 26, 28). Quoi qu'il en soit, à travers des schismes jusqu'à Rome même (comme celui d'Hippolyte, 222-235), des hérésies (dont témoigne déjà l'*Adversus haereses* d'Irénée de Lyon, ouvrage qui date des dernières années du II^e siècle), à travers aussi des persécutions (celles de Néron, de Domitien, de Dèce, de Dioclétien), l'Église croît dans sa doctrine, sa discipline, sa structure, sa liturgie.

Avant même d'avoir reçu en 313 un statut dans l'Empire avec Constantin, l'Église a laissé des traces dans la mémoire des hommes. Déjà en 197, Tertullien de Carthage pouvait s'adresser à ses compatriotes non chrétiens: "Nous vivons avec vous, nous avons même nourriture, même vêtement, même genre de vie que vous... nous mettons en commun les produits de nos arts (*miscemus artes*), et à votre disposition ceux de notre travail²". Vers la même époque, la célèbre *Lettre à Diognète* s'exprime à peu près de la même façon pour évoquer la présence des chrétiens dans la cité, tout en marquant nettement ce qui les distingue de leurs concitoyens. Leur caractère propre les rend même suspects à l'empereur: "*Non licet esse christianos*".

L'histoire écrite de la Gaule chrétienne commence avec un très précieux document, la lettre, de l'an 177, que "les serviteurs du Christ pérégrinant à Vienne [en Gaule] et à Lyon adressent à leurs frères de l'Asie et de la Phrygie ayant la même foi et la même espérance [...] La grandeur de la tribulation qui s'est produite ici, dit cette lettre, la violente colère des païens contre les saints, tout ce qu'ont supporté les bienheureux martyrs, nous ne sommes pas capables de l'exprimer par écrit³". Ce récit très sobre de la persécution, qui a fait une cinquantaine de victimes, nous est conservé grâce à une copie de cette lettre qu'Eusèbe de Césarée, témoin des destructions des manuscrits qu'avait prescrites l'édit de la persécution de Dioclétien, a insérée dans cette publication de documents émanant des premiers siècles de la vie de l'Église, que représente son *Histoire ecclésiastique*.

¹ N'était-ce pas encore une sorte de groupe parmi les groupes juifs, "la secte des Nazôréens" (Act. 24,5) ?

² *Apologeticum*, 42, 2.

³ EUSÈBE de CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique*, V, 1 - 4.

Cette persécution de l'an 177 revêtait une importance particulière par suite du contexte dans lequel elle s'est déroulée: les fêtes fédérales réunissaient, en effet, le 1er août les délégués des soixante peuples gaulois près du confluent du Rhône et de la Saône afin de rendre un culte à Rome et à Auguste; à cette occasion, des spectacles (avec victimes humaines) étaient donnés à l'amphithéâtre des Trois Gaules; et, dans ce lieu récemment exhumé, on peut encore aujourd'hui lire, gravés sur les bancs de pierre, le nom de plusieurs régions à l'emplacement réservé pour ses délégués. Ce qu'on ne voit pas, mais dont lors de sa venue à Lyon le 4 octobre 1986 le pape Jean-Paul II a vénéré le souvenir en baisant le sol à l'endroit même du supplice, c'est le sang des martyrs qui a arrosé cette terre avant que leurs cendres ne soient jetées dans le Rhône. Ainsi, les origines de la vie de l'Église en Gaule rendent manifeste l'apparition d'un témoignage spécifique.

Ce témoignage du sang procède de la vie d'une communauté spécifique qui se constitue selon "la tradition des apôtres", comme dit le successeur du martyr Pothin, Irénée le nouvel évêque de Lyon. Or, par rapport à ce qu'il appelle "des groupements illégitimes", cette succession des évêques, continue Irénée, est aussi un élément dont la spécificité est repérable par la communion que les différentes églises répandues par toute la terre entretiennent avec le siège des "deux très glorieux apôtres Pierre et Paul [...] car avec cette Église [de Rome], en raison de son origine plus excellente, doit nécessairement s'accorder toute Église, c'est-à-dire les fidèles de partout, - elle en qui toujours, au bénéfice de ces gens de partout, a été conservée la Tradition qui vient des apôtres⁴". Ce texte date de la fin du III^e siècle.

Le sang des martyrs, les listes épiscopales, la communion avec le siège de Rome, voilà une réalité spécifique inscrite dans l'histoire: la foi commune s'exprime dans les peintures des catacombes, la décoration des baptistères, les sculptures des sarcophages ou les inscriptions funéraires (comme la célèbre inscription de Pectorius d'Autun⁵, en Gaule, qui est antérieure au milieu du III^e siècle). Les archéologues ainsi que les historiens datent du III^e siècle ces premières manifestations de l'art chrétien, encore présentes aujourd'hui parmi nous. Ainsi, ces deux représentations de la Vierge Marie que l'on voit dans la catacombe de Priscille⁶: loin d'être une projection des sentiments de l'homme ou un fruit de son imagination, ces deux scènes rendent un témoignage spécifique à la foi chrétienne; il s'agit de l'Incarnation comme accomplissement des prophéties et salut porté aux nations païennes. Expression de la Révélation de Dieu, qui est la foi de l'Église, ces peintures constituent une catéchèse en même temps qu'une célébration de la foi.

Ce caractère, qui marque l'art chrétien primitif, marque aussi la langue et la littérature de l'Église: par l'exigence de précision doctrinale dans les luttes théologiques ou lors des conciles. De même en est-il au IV^e siècle dans les nombreuses représentations du Christ au milieu des docteurs⁷, symbolisant l'*Ecclesia docens*, ou dans le sarcophage appelé "dogmatique"⁸ parce qu'il reflète l'élaboration théologique, à l'heure du concile de Nicée (325), sur le mystère de la Trinité et de l'Incarnation rédemptrice. Ce n'est pas l'occasion d'évoquer les innombrables représentations du Bon Pasteur, de Jonas (symbole de la foi en la résurrection), de la passion ou de la Croix (sur une porte de l'église de Sainte-Sabine à Rome, par exemple), des noces de Cana ou de la Cène, de l'Orante, etc. On en trouve à Rome certes, mais aussi à Carthage, où l'on a retrouvé une Vierge assez semblable à celle de la catacombe de Priscille, et dans bien d'autres lieux qu'on peut ainsi reconnaître pour chrétiens. À partir du concile d'Ephèse (431), non seulement se multiplient les images de la Vierge, mais apparaissent aussi les sanctuaires dédiés à Marie: Ephèse d'abord bien sûr, puis Rome, Constantinople, la Palestine, l'Égypte, la Géorgie, Ravenne et la côte dalmate. Quant à la Gaule, c'est du VI^e siècle que datent les premiers sanctuaires dédiés à la Vierge Marie; on en dénombre six qui sont du VI^e siècle.

⁴ IRÉNÉE de LYON, *Contre les hérésies, Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur*, III, 3, 1-2.

⁵ Cette inscription, découverte à Autun en 1839, est vite devenue célèbre par son allusion eucharistique, qui suggère l'époque des persécutions: "Mange avec avidité, tenant l'Ιχθυς dans tes mains. Que je me rassasie de l'Ιχθυς, je le désire ardemment, Maître et Sauveur". Ιχθυς [= Poisson]: anagramme de Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur; c'était comme un mot de reconnaissance pour les chrétiens durant les persécutions.

⁶ Il s'agit de la petite figure d'une jeune femme serrant son bébé sur la poitrine et à ses côtés le prophète montrant l'étoile. Et non loin de là, dans ce qu'on appelle la "capella greca", la Mère de Dieu, de profil, portant l'Enfant sur ses genoux et le présentant à l'adoration des mages.

⁷ Par exemple, une plaque en ivoire, conservée à Brescia, au Musée chrétien.

⁸ Ce sarcophage est conservé au musée Pio Lateranense, sous le n° 104 (voir: E. GULDAN, *Eva und Maria*, Graz-Köln, 1966).

Mais, si le développement de l'art sacré rend manifeste un témoignage spécifique, il arrive aussi que les générations ultérieures enjolivent les traditions, encombrant ainsi la mémoire des hommes de légendes, qui parasitent la transmission de la foi en semblant lier dans la mentalité collective la continuité ecclésiale à ces légendes, apparemment pieuses mais sans fondement historique. Chaque fois que des fouilles archéologiques sont confrontées aux textes littéraires les plus anciens, rigoureusement datés et critiqués, chaque fois aussi la vérité historique rend manifestes, d'une part, la vanité de légendes qui obscurcissent la vérité de la foi, et, d'autre part, la réalité irréductible d'un témoignage spécifique. Que l'on songe, par exemple, au résultat des fouilles effectuées sous la basilique Saint-Pierre de Rome ou bien à Salone-Split, etc.

De même, s'il n'y a pas de fondement historique à ce qu'on a appelé l'apostolicité des Églises de Gaule, il est par contre indéniable - les traces archéologiques et littéraires en témoignent - que les sièges épiscopaux se sont multipliés en Gaule au IV^e siècle (il y en a une cinquantaine à la fin du IV^e siècle) et que, du IV^e au VII^e siècles, se lèvent des "évêques bâtisseurs"⁹ : ils font surgir au cœur des cités tout un réseau de constructions fonctionnelles qui sont propriété de l'Église. Cet important patrimoine, que l'évêque gère par le truchement de l'archidiacre, comprenait l'église (bâtiment tirant son nom de la communauté qui s'y réunit pour la liturgie et la prière collective), le baptistère (souvent octogonal), la résidence épiscopale (parfois avec la demeure du presbyterium), les bâtiments requis pour l'assistance et l'asile.

Dans ces dernières constructions il y a même un fait social dont les répercussions vont grandir avec le temps: car le service des pauvres, récapitulés sur la "matricule des pauvres", est une nouveauté sociale qui procède de la vie de la communauté chrétienne. Cette innovation se développe, en effet, dans une cité dont les membres, qui sont les "citoyens", sont seuls socialement reconnus; or, l'accueil de l'étranger, qui découle de la nouveauté de la foi chrétienne, se traduit par le *xenodochium*, dont la raison d'être se prolonge par le service des malades et des voyageurs dans l'hôpital qu'on appelle "Hôtel-Dieu", et à l'ombre duquel va apparaître l'école.

En outre, la ville est amenée à accueillir d'autres églises que celle de l'évêque, des sortes d'églises-relais, dont certaines sont peu à peu établies jusque dans les campagnes sur tout le territoire avoisinant. Parallèlement les zones suburbaines accueillent les cimetières avec leurs oratoires, ainsi que des basiliques où sont vénérées les reliques des martyrs ou bien le souvenir d'évêques confesseurs de la foi. De même apparaissent et se développent aussi des monastères; car l'influence du monachisme pénètre la Gaule et se conjugue d'autant plus facilement avec le développement des sièges épiscopaux que plusieurs sont confiés à des moines (saint Césaire d'Arles comme saint Martin de Tours, par exemple), tandis qu'un certain nombre d'oratoires et églises monastiques jouent le rôle de paroisses. Tout ce surgissement est spécifique.

Si l'organisation métropolitaine de l'Église de Gaule ne se développe qu'assez lentement, il y a lieu par contre de relever le rayonnement de quelques grands évêques, des docteurs de la foi comme saint Hilaire de Poitiers à l'heure de la crise arienne, ou d'autres évêques en qui l'on se plaît à reconnaître un "defensor civitatis" comme saint Germain d'Auxerre, saint Loup de Troyes, saint Aignan d'Orléans, etc. Divers actes ou documents d'ailleurs procèdent des premiers siècles de la vie même de l'Église de Gaule: traités théologiques, actes des conciles, sermons, correspondances, textes disciplinaires ou liturgiques, listes ou matricules particulières. Et déjà les lettres chrétiennes apparaissent aussi: avec des essais historiques comme ceux de Grégoire, évêque de Tours à l'époque mérovingienne; Grégoire de Tours¹⁰ appartenait à une de ces familles gallo-romaines de l'Auvergne qui ne s'étaient jamais mêlées à des Francs, et

⁹ Voir à ce sujet le remarquable ouvrage que vient de publier, grâce aux ateliers de l'Imprimerie nationale, le ministère de la Culture et de la Communication, sous le titre *Naissance des arts chrétiens*, Paris 1991, 438 p.

¹⁰ Par son père, Grégoire (538-595) descendait de Vectius Epagatus, martyr de Lyon (en 177); son grand père était sénateur en Auvergne et son oncle évêque de Clermont (de 525 à 551). Du côté de sa mère, il avait un arrière-grand-oncle et un grand-oncle qui s'étaient succédé comme évêques de Lyon, il avait aussi un arrière grand père évêque de Genève et un autre arrière grand père ainsi que son grand oncle évêques de Langres. A toute cette ascendance il faut encore ajouter un autre grand oncle (du côté de sa mère), évêque de Tours, à qui il succède directement en 573. Par sa famille, par ses relations et par ses voyages, il est un témoin privilégié du VI^e siècle en Gaule: des débuts du christianisme, des invasions barbares, des traditions, voire des légendes qu'il a pu recueillir aussi bien dans les cours mérovingiennes que dans les milieux ecclésiastiques de son temps. Ses descriptions des lieux sont précieuses: voir May VIEILLARD-TROIEKOUROFF, *Les Monuments religieux de la Gaule d'après les oeuvres de Grégoire de Tours*, Paris, Champion, 1976, 492 p.

qui se trouvait lié par ses propres parents à plusieurs saints et évêques de diverses régions de Gaule. Autre aspect encore d'une civilisation nouvelle : l'oeuvre poétique, que représentent Prudence (348-410), venu d'Espagne, qui, par sa poésie lyrique et allégorique, a une inspiration chrétienne et culture antique; Paulin, évêque de Nole, originaire de Bordeaux (355-431), dont l'oeuvre doctrinale et littéraire a exercé une réelle influence; ou Venance Fortunat (530-600), évêque de Poitiers, qui a même composé un long poème retraçant la vie de saint Martin, mais aussi le *Vexilla Regis* et le *Pange lingua*, oeuvres poétiques qui sont entrées dans la liturgie.

Les origines et les premiers développements de l'Église en Gaule rendent donc manifeste l'existence d'un fait de civilisation spécifique. Qu'il s'agisse de la vie de ses communautés qui se structurent peu à peu, ou bien de la raison d'être de ses martyrs ("*martyres discernit causa, non poena*", disait saint Augustin¹¹); qu'il s'agisse de son art pictural, épigraphique ou architectural; qu'il s'agisse de sa littérature théologique, historique, poétique, liturgique, etc.; ce qui s'impose aujourd'hui aux diverses sciences qui, avec une acribie toujours plus exigeante, scrutent les traces laissées par la vitalité et la vie des débuts du christianisme en Gaule, c'est "l'irréductible singularité de toute oeuvre d'art chrétienne"¹².

Vraiment, comme écrivait André Malraux, ce qui apparaît alors témoigne d'un bouleversement radical: "Entre des Minerves et des Junons, la Vierge la plus royale est une personne. De l'Empereur fait Dieu, l'art passait à Dieu fait homme...Les visages plutarquiens de l'art impérial, même s'ils étaient ceux d'un individu, prenaient la forme de Rome, tandis que la foi prend la forme de chaque visage chrétien. Le particulier, dans le christianisme, n'est ni la fonction, ni la gloire, ni le destin : c'est l'âme"¹³.

2°) L'extension de l'Église dans le temps et l'espace inscrit les manifestations de ce témoignage spécifique dans le patrimoine commun de l'humanité.

Jaillies d'une inspiration spécifique, les réalisations de la vitalité de l'Église ne s'en développent pas moins sur un territoire habité déterminé et au milieu d'un environnement en évolution. Or, selon la diversité de ses réalisations, cet héritage spécifique implique des dimensions matérielles, foncières, immobilières et mobilières, et aussi des dimensions morales et sociales. En ce sens, il y a apparition d'un fait culturel propre, un fait de civilisation spécifique.

L'histoire enregistre les multiples aspects que ces réalisations revêtent à travers les temps, ainsi que l'évolution de leurs relations avec l'ensemble du corps social environnant. S'il fut un temps où l'Église a pu sembler avoir besoin de "choses humaines qui prennent charge de défendre les choses divines"¹⁴ et s'il est arrivé à l'Église d'intervenir dans les affaires de la cité d'une manière, sinon dominative, du moins avec une certaine puissance, force est aussi de noter que ce patrimoine ecclésiastique et religieux en France a souffert de nombreuses destructions ou déprédations. On ne peut pas ne pas relever les importantes destructions résultant de guerres diverses, dont certaines s'en prirent aux manifestations spécifiques de la vie même de l'Église catholique : églises jetées à bas et saccagées, statues mutilées ou pulvérisées, archives et bibliothèques brûlées, etc.; du Nord au Midi le patrimoine de l'Église en France porte ces stigmates. De même, la Révolution française a causé, non seulement des destructions, des pillages et des spoliations, mais aussi des martyrs, dont le témoignage fait aussi partie du patrimoine spécifique de l'Église en France, tout comme celui des martyrs de Lyon de l'an 177 que nous évoquions tout à l'heure. Si ce n'est ni le lieu ni le moment d'évoquer toute cette histoire, il n'est sans doute pas inopportun d'éclairer la situation présente par la considération de l'enjeu hérité du passé.

Pour commencer par ce qui est peut-être le plus visible, arrêtons-nous quelques instants à la question des bâtiments. Toutes les abbayes et tous les couvents possédaient avant la Révolution française un patrimoine foncier et culturel assez important. Il suffit, pour s'en rendre compte, de considérer une carte localisant la diffusion des abbayes cisterciennes et leur implantation sur tout

¹¹ *Serm.* 275, I; 327, 1.

¹² Jacques FONTAINE, "L'Apport de l'archéologie française à l'histoire de la christianisation des Gaules", dans *Naissance des arts chrétiens* (ouvrage cité ci-dessus, note 9), p. 26.

¹³ André MALRAUX, *La Psychologie de l'Art*, II, p.78, cit. in *La Maison-Dieu*, n° 17, 2e trim. 1949, p. 34.

¹⁴ Jacques MARITAIN, *Le Paysan de la Garonne*, Paris, Desclée de Brouwer, 1966, p. 13-14.

le territoire de la France¹⁵ : il y en a 240, c'est-à-dire le tiers de toute la famille religieuse issue de Cîteaux. Et il y a lieu de faire encore trois remarques: sauf 17, toutes ces abbayes étaient fondées dès la fin du XIII^e siècle; sauf une demi-douzaine d'exceptions, toutes ces abbayes ont survécu, même si dans certains cas ce fut d'une manière assez précaire, jusqu'à la Révolution française, ce qui signifie que plus de 230 d'entre elles ont témoigné d'une vie propre pendant six siècles; or, aujourd'hui on ne recense plus que 17 abbayes vivantes.

Ce qui revient à dire que l'essentiel des bâtiments conventuels qui peuvent subsister sur le sol français constituent un ensemble important et spécifique, mais désormais sans vie, de ce qui constitue un élément du patrimoine commun de l'humanité. Et, si une grande partie a été détruite, ce n'est pas toujours par les révolutionnaires, car ce peut avoir été le fait des acquéreurs (comme ce fut le cas pour la célèbre abbaye bénédictine de Marmoutier, près de Tours, devenue pratiquement une carrière de pierres).

En effet, lors de la Révolution, la confiscation des "biens des établissements religieux supprimés" a abouti à des dislocations, à des pertes, à des destructions, à des vols, etc. très dommageables. Afin de garder les apparences d'une transaction en bonne et due forme pour négocier les biens fonciers et immobiliers devenus "biens nationaux", il était nécessaire de rassembler les titres de propriété et de les faire entrer dans les séries "domaniales" des fonds d'archives civils publics créés pour les besoins de la cause (Archives nationales et archives départementales), tandis que l'intérêt historique d'autres documents saisis amenait à créer des séries "historiques" pour conserver les traces documentaires de l'histoire des évêchés, paroisses et ordres religieux¹⁶. C'est ainsi que dans un certain nombre de dépôts civils publics, l'essentiel du dépôt est constitué par les fonds des abbayes spoliées (comme par exemple les archives de l'abbaye de Cîteaux aux Archives départementales de Dijon, les archives de la Grande Chartreuse aux Archives départementales de Grenoble, les archives de l'abbaye du Mont-Saint-Michel aux Archives départementales d'Avranches, etc.). De même, ce sont souvent les fonds des bibliothèques des abbayes, supprimées par la Révolution, qui, à partir des manuscrits des anciens *scriptoria*, constituent aujourd'hui l'essentiel de certaines bibliothèques civiles publiques.

Il suffit de songer à la Bibliothèque nationale; certes elle doit sa première origine aux collections formées par les rois de France et aux importants accroissements dûs à la politique de Louis XIV et de Colbert (accroissements qui entraînèrent une nette séparation entre manuscrits et imprimés); mais l'apport d'une partie des bibliothèques des 261 communautés religieuses installées à Paris à la veille de la Révolution procura un ensemble notable de fonds aux diverses bibliothèques de la capitale, et particulièrement à la Bibliothèque nationale. Elle reçut, par exemple, un lot important de livres liturgiques (qui avaient été confiés à la commune de Paris); les 9.000 manuscrits provenant de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés (ceux qui avaient échappé à l'incendie de la nuit du 19-20 août 1794); et, par priorité, des lots destinés à combler des lacunes ou à élargir le champ des collections déjà existantes¹⁷; ainsi que les manuscrits provenant des établissements des écoles, 500 manuscrits hébreux provenant pour la plupart d'institutions religieuses parisiennes, des collections orientales (comme la collection des 316 volumes orientaux que l'abbé Eugène Renaudot avait légués aux Mauristes, d'où elle était allée à Saint-Germain-des-Prés, mais fut épargnée par l'incendie), etc.

Quant aux édifices du culte, s'ils traversèrent les profanations de la Révolution, ils reçurent, au point de vue civil, un nouveau statut avec les lois de Séparation de 1905. Au point de vue civil, en effet, les édifices du culte érigés avant 1905, ainsi que leur mobilier, sont considérés légalement comme propriété de l'État (quand il s'agit des cathédrales) ou des communes (quand il s'agit des églises paroissiales). A l'exception toutefois des lieux de culte appartenant à des particuliers (notables locaux; compagnies minières; sociétés ou associations -librement constituées sur le plan civil- destinées à gérer, au nom par exemple des religieux qui n'ont pas d'existence légale, les biens des abbayes, monastères, couvents, voire écoles, etc.).

¹⁵ Voir, par exemple, *Dizionario degli Istituti di perfezione*, Roma, ed. Paoline, 1975, t. II, col. 1079-1082.

¹⁶ Pour une synthèse, mise à jour, sur cette question des archives de source ecclésiastique ou religieuse conservées dans les fonds civils publics, voir Brigitte WACHÉ, *Initiation aux sources archivistiques de l'histoire du catholicisme français*, Lyon, 1992, 112 p. (en particulier le chapitre I).

¹⁷ Voir, par exemple, Simone BALAYÉ, *La Bibliothèque nationale des origines à 1800*, Genève, Droz, 1983, 144 p.; et Graham Keith BARNETT, *Histoire des bibliothèques publiques en France de la Révolution à 1939*, Paris, Promodis, 1987, 495 p.

Lorsque l'État ou la commune sont civilement propriétaires des lieux de culte, ceux-ci sont "affectés" au culte antérieurement utilisateur; et le curé légitime nommé par l'évêque est "affectataire" de l'église et du presbytère de la paroisse, même dans le cas extrême où, afin de souligner que l'"affectataire" d'un lieu de culte n'en est pas propriétaire, la clef du bâtiment lui en est enlevée, de telle sorte que, s'il voulait entrer inopinément dans le lieu de culte dont il est civilement "affectataire", il soit dans l'obligation de le faire ouvrir par le fonctionnaire civil préposé à cette charge (hypothèse qui n'est pas si illusoire que cela, puisque c'est le cas de la cathédrale Notre-Dame de Paris, dont ni l'archevêque ni l'archiprêtre ne possède la clef). Quant au mobilier, il est aussi "affecté" au culte dans le lieu où il se trouvait installé en 1905, et selon l'inventaire qui en a été dressé alors, et d'ailleurs dans un climat de guerre civile qui a amené la chute du gouvernement de l'époque.

Généralement les cathédrales, églises paroissiales ou chapelles construites depuis 1905 sont, civilement, propriété de l'Église. C'est, en effet, l'Église qui les a construites avec les deniers des fidèles, comme ce fut le cas pour les "Chantiers du Cardinal", oeuvre qui a pris la suite de l'Oeuvre des chapelles de secours fondée au début du XXe siècle afin d'assurer l'ouverture des centres religieux requis par le développement de la population de la région parisienne.

En toute hypothèse, les nécessités de l'entretien comme de la protection des lieux de culte et du mobilier liturgique, dont l'intérêt historique ou artistique a été civilement reconnu, ont amené l'élaboration d'une législation précise, aux termes de laquelle ces monuments ou objets sont "classés", "inscrits à l'inventaire", "inscrits au supplément", etc. Cette situation entraîne des relations entre autorités ecclésiastiques et autorités civiles pour l'entretien, la conservation, l'utilisation de tout ce qui est patrimoine historique et artistique religieux. Dans l'état présent des choses, il en résulte un *modus vivendi* qui, s'il n'est pas toujours pleinement satisfaisant et demeure parfois précaire, s'efforce au moins d'aboutir à des solutions pacifiques, voire courtoises ou même cordiales, dès lors - tout au moins - qu'entre les divers partenaires intéressés et concernés par ce qui constitue la partie la plus importante de tout le patrimoine culturel français, est entreprise et poursuivie une "véritable réflexion sur la signification et le rôle de ce patrimoine aujourd'hui et l'indispensable coopération de tous à sa conservation comme à sa mise en valeur"¹⁸, pour reprendre les paroles de Dominique Ponnaud, président de la Commission pour la sauvegarde et l'enrichissement du patrimoine culturel de la France.

De cette situation il résulte deux conséquences. D'une part, l'intérêt que l'Église de France porte au patrimoine artistique dont elle a été dépossédée est plutôt marqué par sa condition d'"affectataire" et par les possibilités qui lui restent au service du culte divin. Et, d'autre part, il faut signaler, au point de vue culturel, que certaines oeuvres d'art religieux, indépendamment de leur statut civil, sont utilisées pour des expositions, des spectacles divers, des concerts, etc.; et cela à partir d'initiatives multiples, civiles, privées, religieuses, etc. Toujours est-il qu'en face d'une laïcisation, chaque jour plus entreprenante, l'Église de France a le souci de témoigner, par l'usage qu'elle peut en faire, de l'inspiration propre de ces oeuvres d'art et de leur destination culturelle. Tel est l'objet du "Comité national d'art sacré" créé en 1965 par l'épiscopat français en vue de la mise en oeuvre de la constitution sur la Liturgie du concile Vatican II.

Et ce qui est vrai des bâtiments et des oeuvres d'art, l'est aussi, bien que d'une autre façon, dans deux domaines qui concernent aussi la vie de la cité : le service hospitalier et le service de l'enseignement. Sans faire une histoire de ces initiatives, des institutions qu'elles ont inspirées, des bâtiments ou du mobilier qui y furent affectés, on peut essayer d'en discerner l'enjeu. Du VIIe au XXe siècles, des Flandres à l'Aquitaine, de la Franche-Comté à la Normandie, les créations hospitalières et enseignantes - les sources archivistiques en témoignent - procédaient d'une inspiration religieuse spécifique. Les clercs, religieux et religieuses qui s'y consacraient reconnaissaient le Christ dans ceux qu'ils servaient : voyant en eux des membres du Christ, ils avaient à coeur, par les services hospitaliers, de servir la réintégration sociale des membres du Christ souffrants ou marginalisés, et, par des services d'enseignement, de servir le développement de l'esprit chez ceux qu'ils enseignaient en leur rompant le pain de la vérité.

Au sujet des services hospitaliers, qu'il suffise, entre des milliers de textes plus explicites les uns que les autres, de n'en rappeler qu'un seul: les paroles que Philibert de Brandon, évêque de Périgueux, adressait le 14 mars 1650 aux Hospitalières de Sainte-Marthe de sa ville épiscopale : "Dieu vous confie son trésor lorsqu'il vous confie le soin de ses pauvres. Il vous fait part de

¹⁸ Dominique PONNAUD, Colloque national d'art sacré 7-9 juillet 1983, texte cité dans *La Maison-Dieu*, n° 159, 1984, p. 9.

la dignité de sa sainte Mère lorsqu'il veut recevoir la vie et la nourriture de vos mains." Par cette référence à cette femme qu'est la Theotokos, est-ce que la tradition hospitalière, surgie dans l'Église depuis plus d'un millénaire, ne va pas jusqu'à fournir comme un jalon dans la réflexion sur la condition féminine comme sur la vocation de la femme dans l'Église et dans le monde ? Et il est possible aussi de rappeler que cette inspiration peut même se traduire dans la disposition des bâtiments et des lieux lorsque, par exemple, les lits des malades sont installés dans les bras de la croix de la chapelle et tournés vers l'autel, non pas seulement pour permettre aux malades de voir l'autel durant la célébration de la messe - comme le disent généralement les guides touristiques avec un sourire parfois un peu prétentieux -, mais bien parce que, destiné aux membres du Christ souffrant, le lit des malades doit, par sa disposition même, signifier qu'il est le prolongement de l'autel du sacrifice. Assurément une laïcisation et une étatisation des hôpitaux ont parfois bien du mal; non seulement à intégrer de tels éléments spécifiques dans leur tâche fonctionnelle d'aujourd'hui, mais aussi, dans leur dimension culturelle, à les faire reconnaître tels qu'ils furent. Or, vider ainsi ces traces culturelles de leur inspiration, c'est bien une trahison à l'égard des générations qui nous ont précédés; et c'est arracher au patrimoine commun de l'humanité une dimension cependant inaliénable. Il y a bien là une question inéluctable aujourd'hui.

De même en est-il dans le domaine de l'enseignement. Ce n'est ni le lieu ni le moment de rappeler, par exemple, la tradition des études à Paris, ni la naissance et l'organisation du système universitaire ou l'importance des écoles épiscopales et monastiques¹⁹. Et pas davantage on ne saurait méconnaître toutes ces initiatives tant masculines que féminines au service des "petites écoles", au service de l'enseignement à tous les niveaux²⁰. Il y a là un fait de civilisation : à travers ces questions d'instruction, d'enseignement et d'éducation, sont en jeu des problèmes essentiels relatifs à la civilisation ou la transmission de la culture, en un mot relatifs à l'homme.

Ainsi, par ses réalisations hospitalières ou enseignantes jaillies d'une inspiration religieuse, l'Église a montré que, sans intervenir d'une manière dominative ou impérative, elle peut néanmoins être présente à la société humaine d'une manière active, par des services rendus; et c'est même d'une manière susceptible d'être normative et exemplaire, par la médiation de la conscience de ses membres. De la sorte, l'Église se trouvant avoir été comme la matrice de la communauté humaine, il reste aujourd'hui que le terrain sur lequel l'État se trouve interpellé par ces réalisations elles-mêmes, ce n'est pas celui du bras séculier, mais c'est celui de la liberté de l'homme, celui de la dignité et de la grandeur de l'homme. Par les responsabilités qu'elle a assumées vis-à-vis des pauvres, des malades, des exclus, des marginaux, des déshérités, des petits, des humbles, des abandonnés, des laissés pour compte, comme par la transmission du savoir, la production artistique et culturelle, l'Église, de par son extension dans le temps et dans l'espace, a inscrit, à chaque génération, les manifestations de son témoignage spécifique dans l'ensemble du patrimoine commun de l'humanité.

3°) Le patrimoine artistique et historique de l'Église en France aujourd'hui

Le 4 avril 1860, notre grand Montalembert écrivait à Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans : "L'Église doit créer des réformateurs comme elle a créé des créateurs, non par un acte d'autorité, mais par l'esprit d'en-haut dont elle respire le souffle"²¹.

Telle est l'ultime question que je me propose maintenant de soumettre à votre réflexion. En effet, nous avons tout d'abord noté que les origines et les premiers développements de l'Église en Gaule rendent manifeste l'apparition d'un témoignage spécifique. Puis, dans notre seconde partie, nous avons reconnu que l'extension de l'Église dans le temps et dans l'espace ont d'âge

¹⁹ Voir, par exemple, Louis MAITRE, *Les Écoles épiscopales et monastiques en Occident avant les Universités (768-1180)*, Ligugé-Paris, 1924, X + 228 p.; Pierre RICHÉ, *Écoles et enseignement dans le Haut Moyen Age*, Paris, Aubier, 1979, 464 p.; etc.

²⁰ Voir, par exemple, Charles MOLETTE, *Guide des sources de l'histoire des congrégations féminines françaises de vie active*, Paris, éd. de Paris, 1974, 480 p. (en particulier l'Introduction); et Charles MOLETTE, "Les religieuses enseignantes XVIe-XXe siècles", conclusions de la 4e rencontre d'histoire religieuse organisée à Fontevraud le 4 octobre 1980, publiées dans les Actes du colloque parus aux Presses de l'université d'Angers, 1981, p. 151-162.

²¹ Papiers Montalembert, 454.

en âge inscrit les manifestations de ce témoignage spécifique dans le patrimoine commun de l'humanité. Et il est même apparu que, dans son déploiement, l'Église s'est non seulement affirmée comme une communauté spécifique, mais aussi - et du même coup - comme la matrice de la communauté humaine au milieu de laquelle elle se développait. C'est ainsi que, durant ces deux millénaires et de multiples façons, ce qui est devenu, pour aujourd'hui, le patrimoine artistique et historique de l'Église en France s'est constitué, en ce qu'il a de spécifique, à partir de l'inspiration religieuse dont il procédait. Et, en toute vérité, on peut donc ici appliquer la parole de Montalembert : car l'Église "a créé des créateurs, non par un acte d'autorité, mais par l'esprit d'en-haut dont elle respire le souffle".

Or, voici le problème, nouveau et capital, qui se pose à l'heure présente. Force est de reconnaître que les formes constituées dans lesquelles s'étaient comme moulés les principes constituants de ce patrimoine artistique et historique de l'Église semblent désormais comme atteintes de plein fouet par l'évolution de la société qui, depuis les derniers siècles, se trouve, comme l'a écrit le grand philosophe brésilien Alceu Amoroso Lima,

"en état de transmutation profonde à travers la Renaissance, la Réforme et la Révolution [...] Pendant cette période, le problème de l'Église à l'égard du monde s'est posé d'une façon chaque fois plus pressante et plus complexe. D'un côté, cette situation se présente comme un recul. D'un autre côté, comme un avancement. Et même comme un progrès. La marche à la sécularisation croissante des temps modernes signifie, sans doute, une marginalisation de l'Église en face du monde [...] des derniers siècles, particulièrement en Occident. Mais, si nous considérons non seulement l'Occident, et surtout si nous considérons non seulement l'Europe, dont on a pu dire qu'elle 'était la foi' ('Europe is faith and faith is Europe' a écrit Hilaire Belloc²²), - mais le monde entier, avec ses cinq continents, nous voyons que les temps modernes représentent une *catholicisation* effective de l'Église dans sa nature *universelle*. Donc un progrès.

[... Certes, d'un côté, nous pouvons considérer] cette évolution du monde moderne comme une contradiction absolue avec la chrétienté occidentale, telle que nous l'avons héritée de la chute de l'Empire romain et du Moyen Âge, impérial, royal, féodal et chrétien [...] Mais, si nous interprétons l'histoire des quatre ou cinq siècles qui nous précèdent - et celui où nous sommes, déjà à la lisière de celui qui va nous succéder - comme une prise de conscience croissante et authentique de l'Église et de la foi chrétienne, en face d'une évolution historique irréversible et donc providentielle, alors nous pouvons comprendre [...] ²³ "

que nous sommes à l'heure où il incombe à l'Église de "créer des réformateurs comme elle a créé des créateurs", non par un acte d'autorité, mais par l'esprit d'en-haut dont elle respire le souffle".

Aujourd'hui, cette exigence concerne, d'une manière non équivoque, le rôle irremplaçable qu'est appelé à jouer, dans la mémoire collective de l'humanité, le patrimoine artistique et historique de l'Église, tel qu'il a jailli, depuis deux millénaires, de l'inspiration spirituelle de l'Évangile transmis dans et par l'Église. C'est bien un service à rendre, non seulement à la prise de conscience de l'identité ecclésiale, mais aussi à la mémoire de l'humanité. Cette double référence correspond au double caractère du patrimoine, à la fois culturel et culturel, de l'Église : double caractère, car ce patrimoine spécifique ne possède pas seulement un caractère spécifique interne, mais il porte aussi la trace d'un retentissement spécifique à toute l'histoire humaine environnante. En effet, d'âge en âge et dans chacune de ses réalisations concrètes, l'interaction de l'institution religieuse avec son environnement particulier met en lumière à la fois son caractère spécifique "ad intra", en même temps que sa référence spécifique "ad extra". C'est ainsi que les traces monumentales, picturales, littéraires, sociales et humaines de source ecclésiastique et religieuse représentent, en toute vérité, un élément spécifique du patrimoine commun de l'humanité.

Et c'est pourquoi la conservation, la mise en valeur et l'accroissement du patrimoine culturel et culturel de l'Église sont appelés à révéler, à chaque étape, l'interaction qui se développe concrètement, dans chacune de ses réalisations, entre une institution religieuse déterminée et son environnement particulier.

Que dire, par exemple, du plus beau fleuron du patrimoine culturel et culturel de l'Église de France, que sont ses martyrs ? Que dire de cet héritage que représentent les martyrs de Lyon de l'an 177 dont les cendres ont été jetées dans le Rhône, ou des martyrs de la Révolution française qui ont refusé l'asservissement de l'Église au despotisme de l'État révolutionnaire, que dire

²² Hilaire BELLOC (1870-1933), écrivain anglais né en France d'un père français et d'une mère irlandaise, a étudié, dans son essai sur *L'Europe et la Foi* (1920), la communauté de civilisation qui lie tous les peuples occidentaux.

²³ Alceu AMOROSO LIMA, Préface à Charles MOLETTE, *Albert de Mun*, Paris, Beauchesne, 1970, 348 p.

encore de ces martyrs missionnaires (notamment des XVII^e et XIX^e siècles) dont le sang a arrosé la terre des cinq continents, et -tout près de nous- de ces victimes de la persécution décrétée par l'athéisme nazi, le 3 décembre 1943, contre les catholiques français -prêtres et laïcs- qui furent autant d'apôtres fervents auprès des ouvriers requis en Allemagne et dont plusieurs ont été jetés dans les fours crématoires ? Certes, à propos de tout ce lignage de martyrs, qui sont le plus beau fleuron du patrimoine de l'Église de France, ce serait sans doute une sorte de profanation de parler de "biens culturels" à cause de la connotation matérielle, voire mercantile ou vénale, que dans la langue française implique ce vocable. Mais, dans la considération de cet héritage empourpré du sang de nos martyrs et dont nul ne saurait méconnaître l'importance capitale pour ce qui concerne le thème qu'il m'incombe de traiter aujourd'hui, il est possible de discerner les trois éléments qui, même s'ils sont parfois plus ou moins voilés dans certaines réalisations de notre patrimoine artistique ou historique, n'en marquent pas moins toujours l'interaction entre l'Église et son environnement culturel.

En effet, cette interaction ne se manifeste, dans la trame de l'histoire des hommes, et donc d'une manière publiquement visible, qu'en relation avec une dimension spirituelle de l'homme. Elle n'est locale, et donc localement repérable, qu'en étant, virtuellement au moins, universelle. Elle n'est d'une génération particulière, et donc accessible à chaque génération, qu'en rappelant à chaque génération, et en s'y référant, une destinée qui transcende les générations. C'est dans cette triple dimension que se manifeste le caractère spécifique de l'inspiration religieuse de chaque communauté particulière, à la fois matrice de l'identité ecclésiale en même temps que boussole spirituelle de l'humanité. Il ne faudrait donc pas accepter de laisser dissocier ces deux aspects, encore moins choisir l'un contre l'autre. Et c'est bien ce qui se cherche aujourd'hui en France.

Certes, il n'est pas trop de la conjonction des efforts des commissions d'art sacré (nationale ou locales) et de la diligence des services publics de sauvegarde du patrimoine, pour lutter contre le vandalisme, les déprédations, les vols, qui sévissent en France, comme d'ailleurs dans d'autres pays d'Europe occidentale; et l'on parle de "pillage des églises", de "la grande pitié des églises de France", de "razzia sur les objets d'art religieux", de même qu'on dénonce le "trafic des oeuvres d'art avec l'étranger", etc. Mais il arrive qu'on soit bien moins attentif au dommage moral causé à tels ou tels chefs d'oeuvre architecturaux, picturaux ou autres, par l'inintelligence, vis-à-vis de leur inspiration spirituelle plénière, dont font parfois preuve certains ouvrages d'art, certains enseignants ou certains guides touristiques. Or, il y a bien là, qu'on le veuille ou non, une agression caractérisée contre la mémoire de l'humanité.

D'ailleurs, ces remarques concernent non seulement l'art sacré proprement dit, qui est finalisé par la liturgie ou l'éducation de la foi, mais aussi toute oeuvre qu'on pourrait appeler "d'art chrétien" dès lors qu'elle porte "dans sa beauté le reflet intérieur de la clarté de la grâce"²⁴, selon l'expression de Jacques Maritain. Car il n'y a pas seulement à considérer les multiformes aspects de l'art proprement liturgique, et qu'on appelle à juste titre productions de l'"art sacré"; il faut, en effet, songer aussi aux productions artistiques - même de thème profane - qui peuvent porter en elles-mêmes l'empreinte d'une intense vie intérieure²⁵, et qu'on pourrait appeler "art chrétien" à cause de son inspiration irradiée par la foi chrétienne. On connaît la seule parole que nous ayons de Fra Angelico: "L'art exige beaucoup de calme, et pour peindre les choses du Christ il faut vivre avec le Christ". Or, les "choses du Christ" sont, d'une part, révélation de Dieu - dans l'art sacré - et, d'autre part, expression de la plénitude de l'homme racheté - dans l'art même profane d'inspiration chrétienne. N'est-ce pas l'impact de cet art, quand son message n'est pas dénaturé, auquel se référait Paul VI lorsqu'il parlait de la "via pulchritudinis"²⁶ ? En effet, cette "voie de la beauté", d'une part, fait pénétrer plus avant dans l'identité ecclésiale et, d'autre part, est susceptible d'aimer vers Dieu, agissant alentour comme boussole spirituelle de l'humanité.

Quant au patrimoine culturel que représentent les bibliothèques, celles qui proviennent de

²⁴ Jacques MARITAIN, *Art et scolastique*, Paris, Desclée de Brouwer, rééd. 1965, p.114 (dans les *Oeuvres complètes*, Paris-Fribourg, t. I, p. 688-689).

²⁵ Que l'on songe, par exemple, à la différence que manifestent deux tableaux visant à représenter une agonie, si l'un exprime une attitude de révolte et de désespoir, tandis que l'autre laisse voir un visage diaphane, transparent d'une paix plus grande que la douleur et comme illuminée par un dialogue intérieur avec un mystérieux au-delà.

²⁶ Allocution au Congrès mariologique international, 16 mai 1975, cité dans *La Documentation catholique*, 72 (1975), p. 552.

source ecclésiastique ou religieuse demeurent, dans leur structure même, finalisées par la quête de la vérité, de la sagesse et de la parole de Dieu, "*in humana sapientia divinae fidei subjicienda*" comme le disait naguère la prière d'ouverture de la fête liturgique de saint Albert le Grand, célèbre maître à l'université de Paris au milieu du XIII^e siècle. Même une culture laïcisée et bien aseptisée ne saurait ignorer ce que représentent les anciennes bibliothèques, provenant des établissements religieux et généralement spoliées, comme nous l'avons rappelé, à l'heure de la Révolution française. Mais il faut bien reconnaître que, aujourd'hui en France, l'Église n'a absolument aucun moyen d'intervenir en ce qui concerne la gestion ou l'utilisation de ce patrimoine qu'elle a cependant constitué à travers les siècles dans les institutions ecclésiastiques et religieuses.

Il reste tout de même que, par suite de tout un concours de circonstances, certaines bibliothèques ecclésiastiques ou religieuses - conservées (parfois clandestinement ou à l'étranger) ou reconstituées - contiennent des fonds localement irremplaçables, notamment au point de vue des sciences religieuses ou bien au point de vue de l'histoire locale; et certaines de ces bibliothèques, qui sont de véritables instruments de travail, s'enrichissent annuellement et s'offrent à servir tous ceux qui souhaitent y recourir, au besoin même par un accord passé avec des bibliothèques universitaires ou municipales avoisinantes. Certes, dans cette situation, ce n'est pas une quelconque "politique" de l'Église de France qui suscite un intérêt pour ce patrimoine culturel; c'est bien plutôt l'orientation que tel ou tel "chercheur" imprime à ses propres travaux selon la problématique particulière qu'il leur confère.

Cependant, une Association des Bibliothèques ecclésiastiques de France s'est constituée en 1963 avec la conviction suivante : "Devant le 'désert français' des prochaines années, nous aurons un rôle à jouer dans la 'cogitatio fidei' que vont réclamer de plus en plus les chrétiens"; et sans doute cette initiative permettra-t-elle aussi de répondre à l'attente spirituelle ou religieuse, même sous-jacente et non explicitement formulée, qui sourd chez nombre de nos contemporains même extérieurement non-religieux, ainsi que l'expérimentait déjà Mons. Achilleo Ratti, le futur Pie XI, lorsqu'il était bibliothécaire de l'Ambrosienne à Milan.

C'est en 1973 qu'a été créée une Association des Archivistes de l'Église de France, "en accord avec les autorités ecclésiastiques et religieuses" (se référant à l'adage : non pas "omnia ab episcopo", mais "nil sine episcopo"), afin de soutenir les exigences professionnelles des archivistes ecclésiastiques et religieux devant les trois difficultés principales auxquelles ils se heurtent quasi journellement :

- 1^o) une méconnaissance, sinon une démission, trop généralisée, et souvent presque à tous les niveaux, de la part des responsables ecclésiastiques et religieux à l'égard du patrimoine historique de l'Église (les archives n'étant souvent prises en considération que dans leur phase administrative, pour les besoins de la chancellerie diocésaine, du secrétariat paroissial ou du secrétariat de la congrégation religieuse, - et parfois tout simplement pour ce qui concerne les rétributions et pensions du personnel laïc de l'Église);

- 2^o) une tendance, de la part de certains services civils publics d'archives, à mettre la main sur toutes les archives des organismes non-étatiques, et explicitement sur les diverses archives de source ecclésiastique et religieuse;

- 3^o) un prurit partisan et sectaire, de la part d'un certain nombre de "chercheurs" soucieux d'extraire d'archives de source ecclésiastique ou religieuse ce qui peut leur permettre de prolonger des luttes du présent par personnages du passé interposés²⁷; sans parler d'un certain "militantisme"²⁸ soucieux de recourir au patrimoine historique de l'Église, non pas pour en scruter l'histoire ou la réalité sociale avec le minimum de sympathie méthodologique requis pour assurer un travail honnête, mais afin de la considérer comme une force politique, la mettre en accusation et la déstabiliser, sous couvert d'études fallacieusement présentées comme "scientifiques", et qu'il faudrait opposer à une lecture appelée "confessante" (tendance qui vient encore de s'exprimer tout récemment pour une campagne mondiale décidée dans une rencontre internationale tenue à Paris).

²⁷ Selon la remarque fort pertinente de Konrad Repgen (président de la Commission pour l'histoire contemporaine, établie auprès de la Conférence épiscopale allemande, et membre du Comité pontifical des sciences historiques) dans un rapport du 11 janvier 1983 adressé au cardinal Josef Hoeffner, président de la Conférence épiscopale allemande: texte cité dans *La Documentation catholique*, 1983, p. 522-527 (en particulier p. 526).

²⁸ Selon la formule qu'employait, pour dénoncer cette tendance, le doyen Gabriel Le Bras, l'un des promoteurs de la "sociologie religieuse".

Dans ce contexte, l'Association des Archivistes de l'Église de France garde le souci d'affirmer le caractère propre des traces de la "mémoire de l'Église", comme élément spécifique du "patrimoine commun de l'humanité"²⁹, et de soutenir les archivistes concernés dans la responsabilité qui leur incombe de mettre "leur compétence à faire saisir la nature propre et le sens plénier des documents dont ils donnent communication"³⁰.

Qu'il s'agisse donc de l'une ou l'autre de ses diverses composantes, le patrimoine artistique et historique de l'Église en France se trouve aujourd'hui, dans un contexte absolument inédit, appelé qu'il est à être à la fois matrice de l'identité ecclésiale et boussole spirituelle de l'humanité ; et cela alors qu'il se trouve coupé de la vie de la communauté ecclésiale.

En conclusion,

il faut bien reconnaître que, même si subsistent des pierres, des témoins iconographiques, des livres, des manuscrits, des documents, etc., qui sont des vestiges plus ou moins importants de la vie de l'Église à travers les siècles passés, ce qui en reste aujourd'hui est souvent sans relation avec une communauté ecclésiale qui leur donne vie.

Or, comme le rappelle, pour ce qui concerne les bâtiments sacrés, le père Rafael Uribe Perez, coordinateur de la Région pastorale de l'Ouest mexicain, ce qu'affirme la théologie catholique, est ceci : "la communauté réunie autour de la Parole et de l'Eucharistie est appelée à être 'le lieu', 'l'espace', 'le milieu ambiant' pour la présence de Dieu ; il ne s'agit pas seulement d'un édifice matériel, puisque 'vous aussi, comme des pierres vivantes, vous entrez dans la construction d'un édifice spirituel, agréable à Dieu par Jésus-Christ' (1 Pet. II, 4-5)³¹". Et cette remarque peut être étendue à tous les domaines du patrimoine de l'Église.

La disjonction présente entre le patrimoine artistique et historique de l'Église, d'une part, et la vie de la communauté ecclésiale, d'autre part, est donc bien un problème sérieux auquel il y a lieu aujourd'hui de répondre. D'autant plus que, s'il s'agit d'un élément spécifique du patrimoine commun de l'humanité, c'est un pan de la culture même des hommes qui est atteint par cette disjonction.

Que cette situation du patrimoine artistique et historique de l'Église en France soit un problème complexe, c'est bien clair. Mais, si l'histoire des croyants apparaît bien comme la mémoire vivante des hommes, il importe d'en tirer les conclusions qui s'imposent d'une part pour la conscience de l'Église, et d'autre part pour la mémoire culturelle de la communauté humaine.

Assurément cet enjeu constitue une sorte de défi pour tous ceux qui à un titre ou à un autre sont concernés. Mais, ni matériellement ni culturellement ni pastoralement, ce ne saurait être une excuse pour laisser cette situation se dégrader encore davantage.

En toute hypothèse, en effet, quelles que soient les modalités de la réponse apportée aux différents problèmes que pose la situation du patrimoine artistique et historique de l'Église en France, ce qui importe pour nous tous actuellement et dans toutes les circonstances, c'est de *Servata tradere viva*.

Mgr Charles Molette (Paris)
Mexico, 26 février 1992

²⁹ "A l'heure où, dans le cadre de l'Organisation des Nations Unies, s'élabore la notion du 'patrimoine commun de l'humanité', ne pourrait-on pas avancer encore davantage dans la réflexion [...] ? Certes il est désormais acquis que les richesses qui sont dans le fond des mers et dans l'espace extra-atmosphérique font partie de ce qu'on a appelé 'patrimoine commun de l'humanité'. De plus, cette notion est en train de stimuler l'élaboration d'un projet de code international pour tenter d'organiser le transfert des technologies industrielles des pays développés vers les pays en voie de développement. Si donc l'on considère ce dont les archives religieuses gardent la trace, à savoir la dimension spirituelle de l'homme et l'interdépendance de la famille humaine dans l'ordre spirituel, n'entrevoit-on pas un autre domaine où cette notion de 'patrimoine commun de l'humanité' pourrait se traduire davantage encore dans la pratique des hommes ?" (Charles MOLETTE, UNESCO, 27 novembre 1979, Actes du 4e congrès de l'Association des Archivistes de l'Église de France, p. 37-38).

³⁰ Message pontifical du 21 novembre 1979 adressé au 4e congrès des Archivistes de l'Église de France pour être lu à l'UNESCO le 27 novembre 1979 (Actes du congrès, p. 5).

³¹ Pbro Rafael URIBE PEREZ, coordinador R.P.O., *Informe ponencia de la region pastoral de Occidente*, Actes du 1er Symposium international d'Art sacré, Mexico, 24-28 février 1992.